
3 1761 04413 0854


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

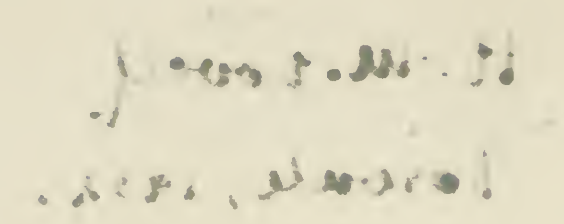




MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL MARMONT

DUC DE RAGUSE

DE 1792 A 1841

IMPRIMÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL DE L'AUTEUR

AVEC

LE PORTRAIT DU DUC DE REISCHSTADT

CELUI DU DUC DE RAGUSE

ET QUATRE FAC-SIMILE DE CHARLES X, DU DUC D'ANGOULÊME, DE L'EMPEREUR NICOLAS ET DU DUC DE RAGUSE

TOME CINQUIÈME



PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-EDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1857

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE

LIVRE SEIZIÈME

1813

SOMMAIRE. — Situation et faiblesse de la grande armée après la campagne de Russie. — Organisation d'une nouvelle armée dite d'observation du Mein. — Création des régiments provisoires. — Canonniers de marine. — Composition de l'armée du Mein. — Arrivée du duc de Raguse à Mayence. — Composition du sixième corps, sous les ordres de Marmont. — Marche sur Dresde. — Combat de Wiessenfels. — Mort du duc d'Istrie. — Napoléon établit son quartier général à Lutzen. — Reconnaissance de l'ennemi exécutée par le sixième corps. — Bataille de Lutzen (2 mai 1813). — Combats de nuit contre la cavalerie ennemie. — Danger que court le duc de Raguse. — Paroles de l'Empereur. — Entrée de l'armée française à Dresde.

Je passai les mois de janvier et de février 1813 à soigner mes blessures, impatient de rentrer en campagne. Grâce à la force de mon tempérament, dès le mois de mai, je fus en état de partir. Après quinze jours passés à Châtillon, où j'arrêtai les travaux dont la suite devait m'occuper d'une manière

si grave et si importante, je me mis en route pour l'armée.

Les deux mois et demi passés à Paris et à la cour firent époque pour moi. Étranger aux plaisirs et aux splendeurs de ce séjour, depuis neuf ans, je n'avais pas quitté les camps; et, sous le régime impérial, je n'avais habité la capitale que pendant six semaines environ et à trois reprises différentes, à l'époque du couronnement, en 1809, après la paix de Vienne, et à l'époque de la naissance du roi de Rome, avant d'aller prendre le commandement de l'armée de Portugal. Aussi, sur ce terrain, tout était neuf pour moi. La cour, encore brillante, présentait cependant un horizon sombre à tous les yeux. La défection du corps prussien d'York, indice effrayant de la situation des esprits, donnait à chacun le pressentiment de grands et de nouveaux malheurs. Et cependant la fortune est venue au secours du courage, et il n'a tenu qu'à Napoléon de rasseoir pour toujours sa puissance ébranlée; mais il devait se charger lui-même de se détruire et périr par un suicide politique.

Depuis plusieurs années, Napoléon, rappelant, autant qu'il le pouvait, dans les habitudes, les usages anciens de la cour de France, exigeait que l'on vînt à ses fêtes en habit habillé. L'intérêt des manufactures servait de prétexte à cet usage singu-

lier, imitation servile du passé. Rien n'était si extraordinaire que ce travestissement de soldats dont la parure était les cicatrices et l'air martial bien plus que la grâce et l'élégance. Je me fis faire de beaux habits pour me conformer à l'ordre donné, et ma manche ouverte, mon bras en écharpe et sans mouvement, faisaient ressortir ce que ce costume avait de bizarre.

Les historiens de la campagne de 1812 en Russie ont raconté ses désastres avec trop de détails pour que, sans y avoir assisté, je m'occupe de les décrire. L'ouvrage de M. de Ségur porte avec lui la conviction et doit être placé en première ligne. J'ai pu juger, dans la campagne suivante, des dispositions physiques et morales de Napoléon. Il était en 1813 tel que M. de Ségur le dépeint en 1812. Plus tard, j'ai pu apprécier l'exactitude de ses récits quand il décrit les lieux où se sont passées les grandes scènes de cette époque. Enfin il a bien peint le caractère des événements dans une armée livrée à de semblables circonstances, et c'est lui qui, à mon avis, doit faire autorité dans l'avenir.

La grande armée n'existait plus que de nom. A peine les régiments conservaient-ils des fragments de cadres. L'effectif présent sous les armes, dans le cadre d'un grand nombre de divisions, ne s'élevait

pas à plus de huit à neuf cents hommes. Les hommes échappés à la mort étaient prisonniers ou éparpillés, sans armes et sans organisation. Quelques corps, restés en Prusse et à Dantzig, furent victimes à leur tour des rigueurs de la saison et éprouvèrent une grande diminution. De leur côté aussi les troupes ennemies, sans avoir été désorganisées, étaient beaucoup réduites, malgré les soins qu'on avait pris pour leur conservation pendant la poursuite des opérations. Néanmoins leur nombre et leur état les rendaient très-supérieures aux nôtres et fort redoutables.

La défection de la Prusse avait mis inopinément dans la balance de nouvelles forces contre nous, et ces forces étaient aussi redoutables par le nombre des soldats que par l'esprit qui les animait. L'enthousiasme de la nation la fit se lever, pour ainsi dire, tout entière pour assurer sa délivrance.

La ville de Dantzig, abandonnée à elle-même, fut bloquée, ainsi que les diverses places de la Vistule. Cependant le vice-roi, qui commandait cette prétendue grande armée, dont les débris réorganisés composaient un corps de tout au plus douze mille hommes, formé de quatre divisions, était resté à Posen aussi longtemps qu'il l'avait pu sans danger. Il s'était ensuite retiré lentement et s'était arrêté à

Berlin. Enfin, quand le mouvement des armées ennemies et la levée en masse de la Prusse l'y forcèrent, il se réfugia derrière l'Elbe, où il reçut des renforts considérables.

L'hiver de 1813 se passa ainsi en Allemagne. Pendant ce temps, une nouvelle armée, sous le nom d'armée d'observation du Mein, se formait sur la frontière et se préparait à entrer en campagne.

Les désastres survenus en Russie avaient été ressentis vivement par la France entière. Quelque lourd qu'eût paru le fardeau de la guerre, quelle que fût l'impopularité de l'Empereur et de ses entreprises gigantesques, qui, se renouvelant chaque année, épuisaient toujours davantage les peuples, l'honneur national, accoutumé, par des succès continuels, à dicter partout des lois, se réveilla au bruit des revers. Le sentiment patriotique fit faire des efforts extraordinaires pour mettre Napoléon à même de reprendre sa position perdue et de rétablir son influence sur l'Europe. On espérait que Napoléon était corrigé, et qu'enfin la France pourrait jouir de sa puissance au sein du repos. Les levées se firent avec facilité et empressement. Une réquisition immense de chevaux s'exécuta promptement et sans murmures. Tout marcha avec une telle rapidité, que les armées semblaient sortir de terre.

Avant de commencer la campagne de Russie, l'Empereur avait emmené avec lui tout ce qu'il y avait de disponible dans l'armée. Il n'avait laissé en France que des dépôts; mais, par une sage prévoyance, il avait ordonné la levée de cent bataillons de réserve, sous le nom de *cohortes*. Afin de se ménager la ressource des conscriptions futures, il l'avait fait faire sur les conscriptions passées, c'est-à-dire parmi les hommes libérés, mesure injuste et odieuse, mais qui lui fournit des hommes faits, robustes, de l'âge de vingt-deux à vingt-huit ans, et plus en état que ceux des levées annuelles de supporter les fatigues de la guerre. Pour déguiser aux yeux de ces hommes, appelés contre toute espèce de droit, la rigueur dont ils étaient l'objet, le sénatus-consulte, rendu à cette occasion, déclara que ces nouveaux soldats n'auraient d'autre destination que la défense du territoire de l'Empire; qu'ils ne pourraient en sortir; et, pour présenter à l'esprit l'idée d'une organisation particulière adaptée à cette destination spéciale, on les plaça dans des corps nouvellement formés sous le nom de cohortes au lieu de bataillons.

M. de Lacépède, orateur du Sénat, prononça, en présentant l'acte qui mettait l'Empereur en possession de cette ressource, les paroles suivantes, qui furent au reste frappées de ridicule, au moment

même où elles furent proférées : « Mais ces jeunes soldats auront à gémir du sort qui leur est réservé, de rester loin des dangers et du théâtre de la gloire des armes françaises. » Le théâtre de la guerre se rapprocha d'eux et vint les chercher. Un nouveau sénatus-consulte, rendu dans l'hiver de 1812 à 1813, autorisa à les mobiliser et à en faire des régiments, qui prirent de nouveaux numéros dans l'armée. Ces corps, ayant été levés au moment du plus grand déploiement de nos forces, avaient reçu un grand nombre d'officiers fort médiocres et trop âgés, en réforme ou en retraite, rappelés au service, mais les soldats étaient admirables. Les cent cohortes organisées en régiments prirent les numéros au delà du 122e et jusqu'à 150 et quelques. Ces corps formèrent la première ressource dont l'Empereur disposa.

La conscription annuelle était déjà appelée. Elle servit à remplir les cadres d'un grand nombre des troisième et quatrième bataillons, qui formèrent des régiments provisoires, et furent envoyés dans le corps d'observation du Mein. — Des soldats, tirés des compagnies départementales, formèrent un régiment de quatre magnifiques bataillons. Napoléon eut, en outre, l'idée de faire servir à terre, et comme infanterie, les canonniers de la marine, corps nombreux, brave et fort inutile dans les ports en ce mo-

ment. Il ordonna son doublement en y versant un nombre de conscrits égal à celui des vieux soldats. On forma ainsi quinze bataillons de campagne, qui entrèrent dans la composition de mon corps d'armée. Enfin, Napoléon appela à lui un corps de trois divisions, formées avec des troupes de l'armée d'Italie, composé d'anciens régiments, dont la gloire et le courage rappelaient notre beau temps militaire. Ce corps, confié au général Bertrand, traversa le Tyrol, et vint nous rejoindre dans les plaines de la Saxe.

L'armée d'observation du Mein se composa en dernière analyse de corps dont les numéros définitifs, dans la grande armée, furent les suivants :

Troisième corps, maréchal Ney, quatre divisions;

Quatrième corps, général Bertrand, trois divisions, dont une wurtembergeoise;

Sixième corps, duc de Raguse, quatre divisions, dont trois seulement furent organisées (canonniers de la marine).

Le premier corps, prince d'Eckmühl, quatre divisions. Il était sur le bas Elbe, où il se réorganisait.

Le deuxième corps, duc de Bellune, qui était à Magdebourg. Il fut formé fort tard, et il ne put prendre part à la première partie de la campagne.

Les cinquième, onzième et douzième corps, commandés par le général Lauriston et les maréchaux Macdonald et Oudinot, chacun de trois divisions (cohortes). Ils avaient déjà rejoint le vice-roi.

Enfin, aux forces ci-dessus il faut ajouter la garde impériale, dont l'infanterie s'élevait à quinze mille hommes et la cavalerie à quatre mille, seule cavalerie, au reste, qui fût alors disponible dans toute l'armée. Ces forces, organisées pendant le cours de l'hiver, étaient en état de rentrer en campagne à la fin d'avril. Cependant l'Empereur ne se contenta point de ces préparatifs, quelque considérables qu'ils fussent déjà. Il ordonna encore bien d'autres levées. De plus il stimula les alliés pour remplacer leurs contingents, dont, il est vrai, il ne restait presque plus que le souvenir. Les effets de ces mesures extraordinaires, soutenues par une grande activité et une puissante volonté, se firent sentir successivement pendant le cours de la première partie de la campagne et de l'armistice qui s'ensuivit. Des secours de toute nature ne cessèrent d'arriver, en sorte que l'armée se trouva, à la fin de l'été, composée, il est vrai, en grande partie de très-jeunes soldats, peu en état de supporter longtemps les fatigues de la guerre, mais aussi forte en nombre d'hommes et en chevaux qu'elle eût

jamais été. Ce n'est pas, au surplus, le moment d'entreprendre cette partie de mes récits. Nous en sommes seulement à présent à la formation des troupes entrant les premières en ligne, après les désastres survenus en Russie, et qui combattirent à Lutzen.

Je me rendis à Mayence, où j'arrivai le 24 mars, encore très-souffrant de ma blessure reçue en Espagne. Mes plaies, encore ouvertes, exigeaient des soins journaliers, et mon bras était encore sans aucun mouvement. Beaucoup d'autres, à ma place, eussent réclamé du repos pour assurer leur guérison; mais le repos, au milieu du mouvement de la guerre, eût été pour moi une maladie mortelle. Je n'étais pas encore rassasié de cette vie de périls et d'émotions qui échauffent le cœur, exaltent l'esprit, décuplent l'existence. Le temps et les malheurs ne m'avaient pas encore désenchanté en me montrant les illusions dont elle est souvent remplie.

Les dispositions de l'Empereur avaient ordonné la formation de mon corps d'armée en quatre divisions d'infanterie; mais la quatrième, n'ayant eu qu'une organisation incomplète, reçut peu après une autre destination. Mon corps d'armée ne se composa donc réellement, pendant toute la campagne, que de trois divisions formées de quarante

bataillons. Quinze de ces bataillons appartenaient à l'artillerie de la marine. Ils étaient composés moitié d'anciens soldats, et l'autre moitié de recrues, incorporées au moment où ils se mirent en marche des grands ports où ils tenaient garnison. Les vingt-cinq autres bataillons furent composés, savoir : du 37e léger, nouveau corps, mais formé de vieux soldats tirés par détachement des compagnies départementales ; de vingt troisième et quatrième bataillons de différents régiments des armées d'Espagne, organisés en régiments provisoires ; enfin, d'un bataillon espagnol.

1er régiment d'infanterie de la marine, quatre bataillons.

2e régiment, infanterie de marine, six bataillons.

3e régiment, infanterie de marine, deux bataillons.

4e régiment, infanterie de marine, trois bataillons.

37e léger, deux bataillons.

32e léger, deux bataillons.

23e léger, deux bataillons.

11e provisoire, deux bataillons.

13e provisoire, deux bataillons.

15e de ligne, deux bataillons.

16e provisoire, deux bataillons.

70e de ligne, deux bataillons.
120e de ligne, deux bataillons.
20e provisoire, deux bataillons.
25e provisoire, deux bataillons.
Corps Joseph Napoléon, un bataillon.

L'artillerie se composa de quatre-vingt-quatre bouches à feu. L'extrême pénurie éprouvée en cavalerie empêcha de m'en donner une seule division ou même une seule brigade. J'eus à ma disposition seulement les lanciers de Berg, composés d'environ deux cents chevaux. Les régiments d'artillerie de la marine, faisant le fond de mon corps d'armée, méritaient beaucoup d'éloges pour leur bravoure et leur bon esprit. Jamais soldats ne se sont exposés de meilleure grâce au canon de l'ennemi, et n'y sont restés avec plus de fermeté. Mais ces troupes avaient une grande maladresse et un manque complet d'expérience de la guerre de terre. Elles eurent en conséquence, pendant quelque temps, beaucoup de désavantage devant l'ennemi. Le personnel des officiers dut être remanié. Il fallut nommer à un grand nombre d'emplois. On exerça constamment aux manœuvres et les vieux et les jeunes soldats ; même pendant les marches, l'instruction fut continuée. On agit de la même manière dans les autres bataillons, entièrement composés de conscrits. Ceux dont les cadres étaient

bons, quoique formés très-rapidement, purent être présentés à l'ennemi avec confiance, tant les paysans français, belliqueux par essence, sont faciles à dresser. Un bataillon du 4e régiment de ligne, dont le cadre était complet et admirable, m'en donna la preuve. Ce bataillon, après avoir reçu les recrues à la fin de janvier, était un corps modèle au mois de mai suivant.

Mes divisions étaient commandées, savoir : la première par le général Compans; la deuxième par le général Bonnet; la troisième, par le général Freiderick; mon artillerie, par le général de division Fouché.

J'établis mon quartier général à Hanau, et mes troupes, pour vivre et se former, eurent le pays environnant sur la route d'Allemagne, jusques et y compris Fulde.

Pendant ce temps, le troisième corps, commandé par le maréchal prince de la Moskowa, s'organisait dans le duché de Saxe. La gauche se formait à Mayence, et la cavalerie en Lorraine et dans le Palatinat du Rhin. Le vice-roi avait son quartier général à Strassfurth et le maréchal Ney, à Meiningen. Les corps ennemis étaient ainsi placés : celui de York à Dessau; Wittgenstein, au delà de l'Elbe, et la masse des troupes, réunies en arrière de Dresde, prêtes à déboucher.

Je portai, le 13 avril, ma deuxième division sur

Vach. Le 15, elle prit position à Eisenach, tandis que la première la remplaça à Vach, et que le prince de la Moskowa débouchait sur Erfurth.

Le mouvement commencé continua, et, le 21, ma deuxième division, qui tenait la tête de la colonne, arriva à Gotha, la première à Langensalza et la troisième à Eisenach, où, dès le 19, j'avais porté mon quartier général.

Pendant ces marches, nos troupes achevaient de s'organiser. De son côté, le vice-roi, marchant pour faire sa jonction, arrivait à Mersebourg. Le 1er mai, au matin, le troisième corps avait débouché de Weissenfels, où je l'avais remplacé. Une avant-garde ennemie eut avec lui un léger engagement dans lequel le maréchal Bessières fut tué. C'était un de nos compagnons d'Italie et sa perte fut appréciée par l'armée. Je la ressentis plus vivement que d'autres à cause de nos souvenirs communs. Séparés pendant longtemps et ayant eu pour lui quelques motifs d'éloignement, nous nous étions rapprochés, et notre ancienne amitié s'était réveillée. Homme d'esprit et de cœur, il donna toujours à l'Empereur des avis utiles. Vingt et un jours après, nous devions perdre un autre camarade qui m'était bien plus cher. La fortune devait enfin s'appesantir sur nous, après nous avoir si longtemps protégés et comblés de ses faveurs.

Le troisième corps alla prendre position à Kaia, à Kleingrossgorschen et à Starfield. Napoléon se rendit à Lutzen, où il établit son quartier général.

Je pris position à Ripach et je mis mon corps d'armée à cheval sur le ravin, prêt à marcher dans différentes directions. Pendant ce temps les troupes aux ordres du vice-roi, occupant la rive gauche de la Saale, s'étaient rencontrées à Mersebourg, et avaient fait leur jonction avec celles que Napoléon amenait en personne. L'Empereur ignorait la position véritable de l'ennemi et ne supposait pas qu'il se décidât si promptement à l'offensive. Une raison suffisante pour ignorer les mouvements était notre défaut de cavalerie. Nous ne pouvions pas battre la campagne et avoir des nouvelles certaines. Mais Napoléon aurait dû réfléchir que l'ennemi, ayant trente mille chevaux, tandis que nous n'en avions pas quatre mille, et possédant ainsi sur nous de si grands avantages dans un pays aussi plat, aussi découvert, ou ne nous attaquerait jamais, ou nous attaquerait en ce moment.

Le 2 mai, Napoléon dirigea les troupes du vice-roi, c'est-à-dire le cinquième et le onzième corps sur Leipzig, et se mit en route luî-même pour s'y rendre. Il m'envoya auparavant l'ordre de faire une forte reconnaissance dans la direction de Pégau avec tout mon corps d'armée, de percer tous les ri-

deaux de troupes qui me seraient présentés, afin de m'assurer où était la force des masses ennemies. Je me mis en mesure d'exécuter ces dispositions. On se le rappelle, j'étais campé sur le ravin de Ripach, occupant par une division la rive droite, et la rive gauche par les deux autres. Le troisième corps était campé aux villages de Grossgorschen, Kaia et Starfield.

L'opération qui m'était prescrite était délicate. M'avancer avec vingt mille hommes sans cavalerie, au milieu d'une immense plaine où je pouvais subitement être entouré par toutes les forces de l'ennemi, exigeait de grandes précautions pour rester en liaison par l'armée, et à même d'être soutenu si j'étais inopinément attaqué par des forces supérieures. Or j'avais à choisir entre deux chemins dans la direction qui m'était donnée. De Ripach on peut aller à Pégau par la rive droite et par la rive gauche du ravin. Le chemin de la rive gauche est le plus court, et j'étais déjà tout placé sur ce chemin; mais il avait l'inconvénient de me séparer du gros des forces de l'armée, de laisser mon flanc droit exposé aux attaques de l'ennemi, tandis que j'aurais été acculé au ravin à ma gauche. En marchant par la rive droite, le chemin était plus long; mais mon flanc devait être couvert par le ravin, ma gauche en liaison avec l'armée, ma retraite sur Lutzen était

assurée, et je couvrais ainsi la portion des troupes qui avait marché sur Leipzig. C'est peut-être à cette combinaison sage que nous avons dû un succès brillant à la place d'une catastrophe.

Après avoir passé le ravin de Ripach, et avoir formé mes troupes en six carrés qui marchaient en échiquier, je me mis en marche en suivant la rive droite, et me portant ainsi sur Starfield.

A peine approchions-nous de ce village que nous vîmes se former, sur les hauteurs qui le dominent, des masses considérables de cavalerie ennemie, soutenues par une nombreuse artillerie, et, en même temps, nous entendîmes le canon dans la direction de Kaia et de Grossgorschen. La division Gérard, du troisième corps, campée à peu de distance sur la rive gauche, et un peu en arrière de Starfield, venait d'être surprise par l'ennemi. Elle prenait les armes dans une grande confusion. Son artillerie se trouvait sans attelages, ses chevaux ayant été inconsidérément aux fourrages. Cette division eût couru de grands risques si je fusse arrivé quelques minutes plus tard; mais je hâtai ma marche, et je m'empressai de me porter en avant pour la couvrir et lui donner le temps de s'organiser. — Les forces que l'ennemi nous montrait étaient imposantes; mais, ne voyant encore que de la cavalerie, elles ne me parurent cependant pas assez redoutables pour

m'empêcher de remplir mes instructions. En conséquence, je me décidai à les aborder sans perdre un seul moment, afin de juger en quoi elles consistaient au juste. Afin d'être à l'abri de tout événement fâcheux si j'avais affaire à trop forte partie, je fis occuper en force le village de Starfield, destiné ainsi à me servir de point d'appui. Je portai en avant du village, et un peu sur la gauche, la division Compans; et, en échelons plus à la gauche encore, la division Bonnet. Les troupes, soutenues par le feu de ma nombreuse artillerie, se mirent à marcher en avant et au pas accéléré. Cette charge s'exécuta avec vigueur et promptitude; mais, les forces de l'ennemi augmentant avec rapidité, je vis bientôt qu'une grande bataille allait être livrée. Alors j'arrêtai mon mouvement, qui, en m'éloignant de mon point de résistance et de sûreté, aurait infailliblement occasionné ma perte. Je maintins toutefois mon attitude offensive, afin de partager l'attention de l'ennemi et de l'empêcher d'écraser les troupes du troisième corps, qui combattaient à Kaia et à Kleingrossgorschen. L'ennemi avait dirigé contre elles la majeure partie de ses forces, et spécialement beaucoup d'infanterie. La division Gérard les ayant rejointes, tout le troisième corps se trouvait engagé; mais ma position sur sa droite réduisait à son front le terrain qu'il avait à défendre.

Le maréchal Ney, ayant été voir l'Empereur à Lutzen, celui-ci l'engagea à l'accompagner à Leipzig. Le maréchal, averti pendant la route, par le bruit du canon, de ce qui se passait à son corps d'armée, y retourna en toute hâte. Il le trouva aux prises avec l'ennemi depuis deux heures environ, et ayant déjà perdu Grossgorschen, Kleingrossgorschen et Kaia. L'Empereur, appelé par les mêmes motifs, suivit Ney de près, mais après avoir envoyé l'ordre au duc de Tarente de se porter, à marches forcées, sur ce point, et de se placer à la gauche du troisième corps.

L'ennemi sentait l'importance de profiter de notre faiblesse pour envelopper le troisième corps; mais il ne pouvait y réussir qu'après m'avoir forcé moi-même à reculer. Il réunit donc de grandes forces contre moi; il dirigea le feu de plus de cent cinquante pièces de canon contre mon seul corps d'armée.

Mes troupes supportèrent ce feu terrible avec un grand calme et avec un remarquable courage. Les soldats de la division Compans surtout, plus exposés que les autres, furent dignes d'admiration. Les rangs s'éclaircissaient à chaque instant, mais se reformaient de nouveau, sans incertitude, et personne ne songeait à s'éloigner. — Les braves canonniers de la marine, accoutumés particulière-

ment à des combats de mer, où l'artillerie joue le principal et presque l'unique rôle, semblaient être dans leur élément. Immédiatement après ce feu terrible, la cavalerie ennemie s'ébranla, et fit une charge vigoureuse, principalement dirigée contre le 1er régiment d'artillerie de la marine. Ce régiment, commandé par le colonel Esmond, montra ce que peut une bonne infanterie, et l'ennemi vint échouer contre ses baïonnettes. D'autres charges furent renouvelées, mais inutilement et sans succès.

L'infanterie ennemie se disposa à venir prendre part au combat, et de nouvelles forces en artillerie et en cavalerie furent ajoutées aux premières. Un nouvel effort pouvant être tenté et devenir décisif, je me décidai à prendre une meilleure position défensive. Je portai mes troupes un peu en arrière, de manière à les masquer en partie et à les mettre, le mieux possible, à même de soutenir le village de Starfield. Toute la division Compans fut mise dans ce village et chargée de le défendre. Les manœuvres de l'ennemi, afin de s'étendre sur ma droite, rendaient cette disposition encore plus nécessaire pour empêcher qu'il ne passât entre la tête du ravin et le village. En outre, je plaçai en deçà et sur le bord du ravin une partie de ma troisième division, ce qui suffit pour compléter la sûreté de mon flanc. Le

reste de cette division resta en réserve pour pourvoir aux cas imprévus.

L'ennemi dirigea une attaque complète sur Starfield; mais elle lui réussit mal : elle fut repoussée. Sur ces entrefaites, l'Empereur et les troupes de la garde étant arrivées près de Kaia, on se battit sur ce point avec acharnement, et ce village, vivement disputé, avait fini par rester en notre pouvoir. D'un autre côté, le onzième corps, aux ordres du duc de Tarente, dirigé de Schönau (où il était déjà arrivé en marchant sur Leipzig), en suivant le chemin qui conduit directement à Pégau, s'était emparé du village d'Eidorf, sur l'extrême droite de la ligne ennemie. Il s'y était maintenu, malgré les efforts opiniâtres des troupes russes, qui, après l'avoir perdu, voulurent le reprendre. Enfin, il était cinq heures, et le quatrième corps, venant de Iéna, arrivait en arrière de la gauche de l'ennemi, qu'il prenait à revers. Une division de ce corps, la division Morand, suffit seule pour compléter ses embarras. On dirigea de nouveau contre lui un grand effort en avant de Kaia. Cet effort fut soutenu par ma deuxième division, que j'envoyai au secours du troisième corps, aussitôt que j'eus reconnu la présence de celui du général Bertrand (quatrième corps). Ma division reprit le village de Batuna. En ce moment, l'ennemi se décida à la retraite. Alors la division Compans dé-

boucha de Starfield et marcha à lui. La division Freiderick se plaça à gauche et soutint son mouvement; tandis que la division Bonnet, en communication avec le troisième corps, servait de pivot à mon mouvement. Nous suivîmes l'ennemi avec autant de rapidité que la conservation de l'ordre de notre formation nous le permit. Nous continuâmes notre marche jusqu'à la nuit, après avoir fait un changement de front presque perpendiculaire, l'aile droite en avant. Notre mouvement était réglé sur celui du centre et de la gauche de l'armée. Ceux-ci s'arrêtèrent au moment où la nuit commençait. Nous fîmes halte à notre tour pour rester en ligne ; nous devînmes ainsi stationnaires pendant une demi-heure, en présence de l'ennemi, resté maître de Grossgorschen et placé en avant de ce village.

L'obscurité était devenue complète. Faute de cavalerie, il y avait impossibilité de se faire éclairer. J'avais mis pied à terre pour me reposer, quand tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre ; c'était la cavalerie prussienne qui arrivait sur nous. L'état de mes blessures m'obligeait à quelques précautions pour me mettre en selle, et, n'ayant pas le temps nécessaire pour monter à cheval, je me jetai dans le carré formé par le 37e léger, le plus à portée. Ce régiment, ayant peu d'ensemble alors, mais

depuis devenu très-bon, s'abandonna à une terreur panique et se mit à fuir. En même temps, mon escorte et mon état-major s'éloignaient du lieu où la charge s'opérait. Ce malheureux régiment en déroute les prit pour l'ennemi et tira sur eux. Entraîné par ce mouvement, j'avais l'âme navrée en reconnaissant l'erreur qui faisait passer par nos armes nos pauvres officiers, et cependant je supposais les Prussiens mêlés avec eux. Au milieu de cette confusion, je pensai que, si, comme je le croyais, les cavaliers prussiens allaient nous sabrer, il était inutile de me faire enlever en me signalant à eux et en leur donnant le moyen de me reconnaître aux plumes blanches dont mon chapeau était garni. Je fis ma retraite forcée de quelques minutes, mon chapeau placé sous mon bras. La foule, allant plus vite que moi, me culbuta au passage du fossé de la grande route, mais enfin les fuyards s'arrêtèrent. Très-heureusement pour nous, les Prussiens n'avaient pas été informés de notre désordre; après avoir chargé sur le 1er régiment de la marine, qui avait fait bonne contenance et les avait reçus bravement, ils s'étaient retirés.

Le 37e léger s'étant reformé, je lui fis honte de sa conduite. Je laissai mes troupes divisées en plusieurs carrés, afin qu'un nouveau désordre ne vînt pas tout compromettre; mais je plaçai mes carrés si

près les uns des autres et les faces les plus voisines des carrés les plus rapprochées à si petite distance, qu'elles ne pouvaient pas tirer les unes sur les autres et empêchaient cependant l'ennemi de pénétrer entre elles.

Mes troupes, ainsi disposées, attendirent. J'avais le pressentiment d'une nouvelle entreprise tentée avec des moyens plus complets, et la chose arriva comme je l'avais prévue. Vers les dix heures du soir, quatre régiments de cavalerie prussienne, dont un des gardes, vinrent fondre sur nous. Tout le monde cette fois fit son devoir; aucun désordre n'eut lieu, et l'ennemi laissa cinq à six cents hommes morts autour de nous, et ensuite se retira. Une heure plus tard, tout étant parfaitement tranquille, je portai mes troupes à une petite distance, auprès d'un ruisseau et de quelques arbres; elles purent s'établir pour la nuit et se reposer ensuite.

La triste échauffourée dont je viens de rendre compte coûta la vie à mon premier aide de camp, le colonel Jardet, officier du plus grand mérite, tué par nos soldats. Je le regrettai beaucoup. Plusieurs autres officiers périrent aussi malheureusement en ce moment, et le cheval de mon chef d'état-major reçut onze balles qui le frappèrent à la fois.

Après cette double tentative, l'ennemi évacua

Grossgorschen et s'éloigna complétement du champ de bataille.

Cette bataille fut glorieuse pour l'armée française, dont les troupes, composées en grande partie de nouvelles levées, montrèrent beaucoup de valeur. Les résultats en trophées et en prisonniers furent nuls, attendu notre manque absolu de cavalerie.

Le soir de la bataille, l'Empereur dit à Duroc : « Je suis de nouveau le maître de l'Europe. » Cette bataille de Lutzen, bonne conception de la part de Wittgenstein, avait été mal donnée. Il eût dû attendre, pour attaquer, le moment où l'armée française eût été plus engagée du côté de Leipzig, et en même temps agir avec tous ses moyens réunis. En effet, le corps de Miloradowitsch, détaché, ne combattit pas. Wittgenstein devait agir promptement et en masse par la gauche; une défaite complète des troisième et sixième corps aurait eu une très-grande influence sur le sort de la campagne. La disproportion de nos forces, si l'ennemi eût agi avec plus d'ensemble, jointe à l'avantage résultant de la nature du pays et de sa nombreuse cavalerie, l'autorisait à l'espérer. — D'un autre côté, Napoléon avait rapidement réparé sa faute en marchant en toute hâte au secours de ses corps engagés. Il s'exposa beaucoup en ralliant et ramenant à la

charge les troupes du troisième corps, qui avaient été culbutées. C'est probablement le jour où, dans toute sa carrière, il a couru le plus de dangers personnels sur le champ de bataille.

En ce moment, toutes les troupes françaises réunies en Allemagne s'élevaient à cent soixante-quinze mille hommes, et cent et quelques mille seulement étaient rassemblés sur le champ de bataille de Lutzen.

On estime, et des documents pris à bonne source font croire que la totalité des forces russes et prussiennes ne leur étaient pas de beaucoup inférieures; quatre-vingt-dix mille hommes se trouvaient à Lutzen ou à portée.

Le 3 mai, l'ennemi s'étant retiré sur Pégau, dans la direction de Dresde, le duc de Tarente fut mis à sa poursuite. Je me rendis à Löbnitz, et je dirigeai des avant-gardes sur Berna. Le troisième corps, ayant le plus souffert pendant la bataille, resta à Lutzen; il était d'ailleurs destiné à passer l'Elbe à Wittenberg.

Je marchai au soutien du onzième corps, qui eut plusieurs engagements plus ou moins sérieux, entre autres à Colditz. L'ennemi continua son mouvement en bon ordre sur l'Elbe, en marchant sur diverses colonnes; mais la majeure partie prit la direction de Dresde.

Nous arrivâmes devant cette ville le 8, et nous y entrâmes immédiatement, tandis que l'empereur de Russie et le roi de Prusse quittaient le jour même la ville neuve, où ils avaient, depuis quarante-huit heures, établi leur quartier général.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE SEIZIÈME

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 13 mars 1813.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de prévenir Votre Excellence qu'il est indispensable qu'au 20 mars vous ayez votre quartier général à Francfort, afin que vous puissiez voir par vous-même les troupes qui doivent composer votre corps d'armée; qu'au 1er avril votre quartier général devra être porté à Hanau, et que, du 1er au 15 avril, vos quatre divisions devront être placées à Aschaffembourg et à Hanau, à moins de nouveaux ordres de Sa Majesté.

« Conformément aux intentions de l'Empereur, j'ai adressé à M. le maréchal prince de la Moskowa l'ordre d'établir son quartier général, le 15 mars, à Hanau; de faire partir, le 20, la première division du premier corps d'observation du Rhin, qui est à

Aschaffembourg, pour prendre position à Wurtzbourg.

« La deuxième division sera réunie le 20 mars à Aschaffembourg, et les troisième et quatrième divisions seront réunies à la même époque à Hanau. Aussitôt que la deuxième division sera complétement organisée, elle partira pour Wurtzbourg, et sera remplacée à Aschaffembourg par la troisième division.

« M. le maréchal prince de la Moskowa conservera, jusqu'à nouvel ordre, son quartier général à Hanau, et j'ai recommandé à Son Excellence de ne laisser aucune de ses troupes à Francfort, pour que le deuxième corps d'observation du Rhin puisse se rendre dans cette ville.

« Indépendamment des quatre divisions françaises qui composent le premier corps d'observation du Rhin, il y sera attaché deux divisions de troupes alliées fournies par Leurs Altesses Royales le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Bade, le prince primat, et Sa Majesté le roi de Wurtemberg.

« Ces deux divisions seront commandées par le général Marchand, qui reçoit l'ordre de porter son quartier général à Wurtzbourg, où les contingents qui doivent composer ces divisions seront réunis.

« Une autre division de troupes alliées, fournie par Sa Majesté le roi de Bavière, et qui sera com-

mandée par le général comte de Wrede, sera également attachée à ce corps d'armée; cette division se réunit à Bamberg, Bayreuth et Cromach.

« Ainsi M. le maréchal prince de la Moskowa aura sous ses ordres quatre divisions d'infanterie française et trois divisions de troupes alliées; au total, sept divisions.

« La cavalerie de ce corps d'armée sera composée de trois brigades qui formeront une division.

« Aussitôt que la première division du premier corps d'observation du Rhin, commandée par le général Souham, sera arrivée à Wurtzbourg, le général Marchand portera sa division en avant de la direction de Schweinfurth.

« J'ai aussi adressé au général comte Bertrand, commandant le corps d'observation d'Italie, l'ordre de diriger le mouvement de ses troupes de manière que la première division soit rendue le 15 avril à *Nuremberg*, en passant par Augsbourg; la seconde division à la même époque à Neubourg; la troisième à Donawert, et la quatrième à Augsbourg, où le général Bertrand doit avoir établi son quartier général le 5 avril.

« La cavalerie, le parc d'artillerie et les équipages militaires de ce corps d'armée devront être rendus, au 15 avril, entre Augsbourg et Donawert.

« Tels sont les ordres que j'ai expédiés, et que

l'Empereur m'a chargé de communiquer à Votre Excellence, pour que vous puissiez connaître le mouvement du premier corps d'observation du Rhin, et du corps d'observation d'Italie.

« Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'instruire des dispositions que vous aurez faites pour ce qui concerne votre corps d'armée, afin de me mettre à portée d'en rendre compte à Sa Majesté.

« Le ministre de la guerre,

« Duc de Feltre. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« Mayence, le 26 mars 1813.

« Sire, aussitôt après mon arrivée à Mayence, j'ai pris connaissance de la situation des troupes de mon corps d'armée qui venaient d'arriver. Je crois qu'il est de mon devoir d'adresser directement à Votre Majesté un tableau général de la situation de ces troupes, afin qu'elle puisse prendre à leur égard les dispositions qu'elle jugera convenables.

« Les troupes de marine sont arrivées ou arrivent aujourd'hui ou demain; mais ni leur nombre ni la formation des détachements ne cadrent nullement avec les états fournis par le ministre de la guerre: il y a eu nécessairement erreur ou omission d'ordres. Dans tous les cas, je dois le faire connaître à

Votre Majesté afin qu'elle connaisse la véritable situation de ces troupes.

« L'état du ministre présente trois détachements composant le 1er régiment de marine, l'un de 1,400 hommes, l'autre de 1,360, et le dernier de 1,750, total, 4,510. Au lieu de cela, les colonnes ont été composées, savoir : 985 hommes de Brest, 480 de Lorient, 600 de Rochefort, 287 de Toulon, 1,215 d'Anvers, 68 de Boulogne, 45 de Cherbourg; total. 3,680; déficit 830 sur le nombre des hommes annoncés partis. Je ne parle pas de 219 hommes restés en arrière ou aux hôpitaux, mais qui rejoindront plus tard; le déficit est sur les partants.

« Le 2e régiment, d'après l'état du ministre, se compose de 20 hommes, 39, 14, 1,605, 1,410, 1,410, 1,400; total, 5,898. Au lieu de cela, il est parti : première colonne, de Toulon, 1,277 hommes; deuxième, 1,091; troisième, 1,565; de Brest, 78; de Cherbourg, 130; de Rochefort, 46; total, 4,185; déficit, 1,713 hommes au moment du départ, non compris 766 hommes restés en route, mais qui rejoindront plus tard.

« Il y a également des erreurs dans les 3e et 4e régiments. Votre Majesté connaîtra incessamment et dans le plus petit détail la situation de ces quatre corps, les mesures étant prises pour que, d'ici à

cinq jours, les états de situation les plus circonstanciés soient dressés.

« En général, les troupes de la marine paraissent animées du meilleur esprit, mais elles manquent de différentes choses indispensables pour le service.

« 1° Ces corps manquent de tambours et de caisses de tambour ; il en manque à peu près deux cent cinquante dans les quatre régiments; il n'y en a point dans les magasins de Mayence et de Strasbourg, et les moyens de confection ici sont extrêmement bornés : un grand envoi de l'intérieur peut seul donner à ces corps ce qu'il leur faut.

« 2° Ces corps, par leur organisation, n'avaient pas de chirurgiens, ceux des vaisseaux devant leur suffire; il paraît juste et nécessaire de les en fournir comme l'armée de terre.

« 3° Ces corps sont tout à fait dépourvus d'ustensiles de campagne, et, à cet égard, les autres corps sont dans le même cas. Le magasin de Mayence est tout à fait dépourvu et les arrivages paraissent suspendus. Les confections sur lesquelles on comptait à Francfort n'ont pu encore avoir lieu, les marchés n'étant pas même passés aujourd'hui; et cependant le premier corps d'observation doit être servi avant le deuxième, et il est loin d'avoir ce qu'il lui faut. Des dispositions nouvelles et d'urgence peuvent seules pourvoir les troupes de ce qui leur manque.

« 4° Le dédoublement des troupes de marine a laissé un grand nombre d'emplois d'officiers vacants; les propositions n'ont pas été accueillies par le ministre parce qu'elles n'étaient pas appuyées d'états réguliers. Mais les matricules qui seules peuvent donner les moyens de les former sont dans les ports et n'existent pas ici. J'ai donné l'ordre de renouveler ces propositions, et je les adresserai de nouveau au ministre, les choix d'ailleurs paraissant porter sur des sujets qui en sont dignes et qui sont les plus anciens.

« 5° L'armement de ces corps aurait besoin d'être échangé[1], mais l'arsenal de Mayence n'en a pas les moyens; ces corps manquent d'armuriers et en ont un besoin pressant. Le 1er régiment aurait aussi besoin de gibernes, mais il n'en existe pas ici. Quant à l'habillement, presque toutes les recrues ne sont vêtues que de vestes et de capotes, et les effets sont encore en arrière; j'ignore s'il est permis d'espérer leur prochaine arrivée.

« Voilà, Sire, les renseignements généraux sur les régiments de marine. Ces corps sont en mouvement pour se rassembler sur différents points; les généraux de division placés au milieu d'eux sur-

[1] Les troupes avaient pour arme le fusil de dragon, c'est-à-dire un fusil sans baïonnette.

(*Note de l'Éditeur.*)

veilleront constamment leur instruction, et moi-même je leur consacrerai autant de temps qu'il me sera possible.

« Le 37e léger, qui se forme ici, ne sera pas réuni aussi promptement que l'indication du ministre avait pu le faire supposer. Soixante-huit départements ont envoyé leur contingent, quarante sont encore en retard, mais en général ce sont les plus éloignés. L'espèce d'hommes de ce régiment est belle et ce corps sera fort beau lorsqu'il sera organisé; mais tout lui manque à la fois. Quoiqu'il ait deux mille cent hommes réunis, il n'a encore que quatre officiers. Les effets d'habillement ne sont pas encore arrivés, et on n'a pas de notions précises sur l'époque de leur arrivée : il en est de même des caisses de tambour et de ce qui tient à l'équipement. Cependant ce corps ne peut ni servir ni se mouvoir avant d'avoir des officiers et son habillement. Dans le mouvement que les troupes font sur la rive droite, je place le 37e à Mayence et à Castel, où M. le duc de Valmy a bien voulu me permettre de le laisser; pour qu'étant tout réuni et plus à portée des ressources il puisse être plus promptement organisé; il a bien voulu me permettre également de placer dans ce régiment les premiers officiers arrivant de France, au moins à raison d'un par compagnie, mais il lui manquera

encore des sous-lieutenants; les sous-officiers de ce régiment étant en général peu susceptibles de recevoir de l'avancement, la plupart d'entre eux ayant été nommés par les préfets, la veille de leur départ. Il faudrait pour ce régiment un certain nombre d'élèves de l'École militaire.

« Hanau ayant été évacué par le premier corps d'observation, les troupes de marine de la deuxième division sont en route pour s'y rendre; elles établiront leurs cantonnements au delà de Hanau, entre Fulde et Hanau.

« Cinq bataillons de la troisième division, qui viennent d'arriver, partent aussi pour se rendre à Hanau, où cette division se rassemblera.

« La première division se rassemble à Hœscht, et de là viendra à Hanau, lorsque je pourrai disposer d'Aschaffembourg; alors la quatrième remplacera la première de Mayence à Hœscht, et s'y formera.

« Chaque division reçoit immédiatement son ambulance, qui est organisée et en état de marcher. Je serai moi-même dans trois jours à Hanau, où j'établirai mon quartier général.

« Presque tous les généraux de brigade et adjudants commandants, et tout ce qui tient aux états-majors du corps d'armée sont encore en arrière, et nous en aurions cependant grand besoin. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE VALMY.

« Mayence, le 30 mars 1813.

« Permettez-moi de vous rappeler diverses demandes que j'ai eu l'honneur de vous faire verbalement, et auxquelles vous avez bien voulu me promettre de faire droit.

« Vous avez bien voulu me promettre de faire incorporer dans le 37e régiment les premiers officiers qui arriveraient de France, au moins jusqu'à concurrence d'un par compagnie. Je vous demande instamment, aussitôt que les deux premiers bataillons de ce régiment auront reçu leur habillement, de les faire partir de Mayence et de Castel pour Fridberg, afin que le général Bonnet puisse avoir ce corps sous les yeux et s'occuper de son instruction. Vous avez bien voulu me promettre de le faire remplacer à Mayence et à Castel par les troisième et quatrième bataillons que commandera alors le major, et qui rejoindront les premiers aussitôt qu'ils auront reçu officiers et habillements.

« Je vous demande, mon cher maréchal, de placer dans Mayence, aussitôt que vous le croirez possible, le fond de la quatrième division, et de porter, lorsque les troupes de la première division l'auront laissé libre, son quartier général à Hœscht,

afin que, sortie de Mayence, elle puisse mieux se former.

« Je vous rappelle la promesse que vous avez bien voulu me faire de faire changer tout l'armement des régiments de marine. Les régiments ont ordre de dresser leurs états de demande, et ils réclameront près de Votre Excellence, dans le cas où l'artillerie ferait des difficultés, pour les satisfaire et leur fournir les moyens de transport qu'il leur faudra.

« La première division est à Hœscht, la deuxième à Friedberg, la troisième à Hanau. Je vous demande de faire donner l'ordre que, quand il arrivera des détachements pour ces divisions, on les dirige sur ces différents points. Lorsque les circonstances me les feront changer, j'aurai l'honneur de vous en informer.

« Enfin, mon cher maréchal, lorsqu'il y aura de la cavalerie désignée pour moi, je vous prie d'en hâter la marche autant que possible, attendu que, n'en ayant pas un seul homme, je n'ai aucun moyen de communication entre mes divisions. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE VALMY.

« Hanau, le 1er avril 1813.

« J'ai l'honneur de vous informer que, conformé-

ment aux nouveaux ordres que je viens de recevoir de Sa Majesté, j'ordonne à la deuxième division, qui est à Friedberg, de se porter sur Fulde, et elle va exécuter son mouvement. La première division, qui est à Hœscht, en partira pour se rendre à Friedberg, et je donne également ordre au général Teste de partir avec les troupes qu'il a disponibles pour se rendre à Giesen, l'intention de Sa Majesté étant que cette division reste sur les confins du royaume de Westphalie, du grand-duché de Berg et de la principauté de Nassau jusqu'à ce qu'elle soit toute réunie. C'est donc sur Hanau que je vous prie de faire envoyer, au fur et à mesure de leur arrivée, tous les corps ou détachements qui appartiendraient à la deuxième ou à la troisième division, sur Friedberg ceux de la première, et sur Giesen ceux de la quatrième. Je laisse toujours à Mayence et à Castel, ainsi que nous en sommes convenus, le 37e léger, jusqu'à ce qu'il ait reçu son habillement et des officiers, et je vous réitère la demande de diriger sur Hanau les deux premiers bataillons aussitôt qu'ils seront en état. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« Hanau, le 1er avril 1813.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté

que, conformément à ses ordres qui viennent de me parvenir, je prescris au général Bonnet de se porter, avec onze bataillons de marine qui appartiennent à sa division, de Friedberg, où il est maintenant, sur Fulde. La première division le remplacera à Friedberg; la troisième se rassemble à Hanau, et le général Teste, avec les corps de la quatrième division qu'il a, va se rendre à Giesen, où il sera à portée du royaume de Westphalie, du grand-duché de Berg et de la principauté de Nassau.

« Je laisse à Mayence le 37e léger jusqu'à ce qu'il ait reçu des officiers et ses effets d'habillement. Ce serait compromettre l'existence de ce beau régiment que de le faire marcher dans l'état où il se trouve. Aussitôt que les deux premiers bataillons seront en état, ils rejoindront leur division avec le colonel. Les troisième et quatrième bataillons viendront ensuite avec le major. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU VICE-ROI.

« Hanau, le 1er avril 1813.

« Permettez-moi de me rappeler au souvenir de Votre Altesse Impériale et de la féliciter de la campagne laborieuse qu'elle vient de faire, et dont le mérite sera approuvé par tous les cœurs vraiment

français. J'espère que vous êtes à la fin de vos travaux pénibles, et que l'avenir vous dédommagera complétement de tous les sacrifices que vous avez faits.

« Je viens d'arriver ici, où je réunis un beau corps d'armée dont Sa Majesté a daigné me confier le commandement. Nous serons, j'espère, très-promptement en état de marcher. Dans la situation actuelle des choses, Votre Altesse Impériale trouvera peut-être convenable que nous ne soyons pas tout à fait dans l'ignorance des événements qui se passent du côté où elle se trouve, et c'est avec confiance que je lui fais la demande d'être assez bonne pour m'en faire informer. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 1er avril 1813.

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 26 mars. — Vous trouverez ci-joint un rapport sur les renseignements que j'ai fait prendre dans les bureaux du ministère de la guerre. J'ai donné ordre que cinq mille hommes se missent en marche de différents ports pour rejoindre leurs régiments. Il est nécessaire que vous fassiez la revue de ces régiments, bataillon par bataillon, compagnie par compagnie, afin de me faire connaître les cadres qui

existent et ce qui y manque. Vous deviez avoir vingt bataillons, formant seize mille hommes. Il paraît que, pour le moment, ils ne formeront que dix mille hommes, puisqu'il faudra beaucoup de temps pour que les détachements qui sont en route arrivent à leurs régiments.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« Hanau, le 2 avril 1813.

« J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 29 mars.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, conformément aux ordres de l'Empereur, la division Bonnet est en route pour Fulde, et que je vais porter la division Compans entre Hanau et Fulde.

« Il paraît que le prince de la Moskowa porte ses troupes sur Meiningen au lieu de le faire sur Eisenach. Je ne pourrai porter moi-même des troupes sur Eisenach que lorsque le prince de la Moskowa débouchera de Meiningen pour se porter sur la Saale. Tout autorisant à croire que l'ennemi est à Leipzig et peut faire à chaque instant un mouvement plus en avant, il pourrait y avoir les conséquences les plus graves à courir risque de mettre

en contact avec lui la division Bonnet, qui aura un tiers de son monde en arrière, tant que le 37e n'aura pas rejoint, qui n'a pas un seul homme de cavalerie pour l'éclairer, et qui, plus que cela, n'a pas encore une pièce de canon ni un seul caisson de cartouches.

« La division Compans et la division Friederich ont encore en arrière, l'une, six bataillons, et l'autre sept, et ne les recevront que dans quelques jours, de manière qu'il me paraît impossible que Sa Majesté calcule pouvoir faire opérer les trois premières divisions de mon corps d'armée avant le 15 avril.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte aussi que le 23e régiment d'infanterie légère, n'ayant qu'un seul officier par compagnie et à peine un sous-officier et pas un caporal ayant plus de trois mois de service, il m'a paru de la plus urgente nécessité de donner quelques secours à ce corps, en lui accordant des sous-officiers tirés d'autres régiments J'ai, en conséquence, ordonné provisoirement que le 14e de ligne, dont l'instruction est parfaite et le cadre excellent, lui fournirait six caporaux pour être faits sergents, et six soldats pour être faits caporaux; que le 37e léger, qui est extrêmement riche en vieux soldats, fournirait douze caporaux et soldats pour être faits sergents et caporaux, et le

16ᵉ régiment provisoire, six autres; ce qui donnera au 23ᵉ léger deux sergents et deux caporaux nouveaux par compagnie. Sans ce secours, il était impossible que ce régiment, dont l'espèce d'hommes est très-belle et de la meilleure volonté, rendît aucun service avant six mois. Je vous prie d'obtenir de Sa Majesté qu'elle approuve ces dispositions.

« J'ai adressé des mémoires de proposition au ministre de la guerre pour les 23ᵉ et 37ᵉ léger, 11ᵉ provisoire, 121ᵉ de ligne et 2ᵉ de marine. Comme ces corps manquent d'officiers, il serait de la plus grande urgence que les nominations parvinssent promptement.

« Le chef de bataillon Millaud, du 23ᵉ léger, ayant obtenu sa retraite, il manque à ce régiment deux chefs de bataillon. Je sollicite ces deux emplois, l'un pour M. Voisin, capitaine de grenadiers au 1ᵉʳ régiment, qui a vingt ans de grade et qui jouit de la meilleure réputation dans son corps, et l'autre pour M. Fonvielle, capitaine de grenadiers au 82ᵉ régiment, qui a quatre ans de grade, et que je connais pour un officier très-distingué. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 3 avril 1813.

« Mon cousin, il se réunit à Mayence deux divi-

sions de marche de cavalerie, la première, composée de tous les détachements fournis de France par les régiments qui font partie du premier corps de cavalerie, formés en quatre régiments de marche; l'autre, composée de tous les détachements des régiments qui font partie du deuxième corps. Vous prendrez le commandement de ces deux divisions, et vous les placerez dans les environs de Hanau, dans des lieux où elles puissent se former et s'organiser. Les cinquante et un régiments de cavalerie de la grande armée entrent dans la formation de ces deux divisions, dont le ministre de la guerre vous enverra le tableau. — Chacun de ces cinquante et un régiments finira par fournir cinq cents hommes, ce qui portera ces divisions à vingt-cinq mille hommes. La tête de ces régiments étant à l'armée de l'Elbe, et formant à peu près quinze mille hommes, cela fera quarante mille hommes de cavalerie pour les cinquante et un régiments. — Mon intention est bien, aussitôt que cela sera possible, de réunir tous ces détachements à leurs régiments respectifs à l'armée de l'Elbe; mais, en attendant, ils doivent pouvoir servir et pouvoir se battre, si cela est nécessaire, avant leur réunion. Vous passerez en revue tous les détachements; vous leur ferez fournir ce qui leur manquerait. Vous me proposerez la nomination aux emplois vacants; en-

fin vous ferez tout ce qui est nécessaire pour que les divisions soient bien et promptement organisées. — Le ministre de la guerre envoie les généraux, colonels, majors et chefs d'escadron nécessaires à ces corps. Je donne ordre au duc de Plaisance de se rendre à Mayence pour y suivre, sous vos ordres, tous les détails de cette organisation.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 7 avril 1813.

« Mon cousin, j'ai donné ordre que la division Bonnet se rendît à Fulde. J'ai donné ordre que deux bataillons de Wurtzbourg, faisant partie de la division Durutte, se rendissent de Wurtzbourg à Fulde, où ils seront sous les ordres du général Bonnet.— Les quatre bataillons de la division Durutte, qui sont à Mayence, se rendent également à la division Bonnet. Le général Bonnet aura ainsi six bataillons de la division Durutte, qu'il fera repasser à leur division aussitôt que cela pourra se faire avec sûreté.— J'ai ordonné que le général Durutte, s'il était obligé de quitter la Saale, se renfermât dans Erfurth, ce qui porterait la garnison de cette place à cinq mille hommes. — Le général Bonnet doit se mettre en communication avec le prince de

la Moskowa à Wurtzbourg. Il y a une route directe; faites-la reconnaître. — Il y a à Gotha un millier d'hommes appartenant aux princes de Saxe, et neuf cent un hommes de ma garde à cheval, commandés par le colonel Lyon. Ces troupes ne se retireront que dans le cas où cela serait nécessaire, et où l'ennemi ferait un grand mouvement par Dresde, ce qui ne paraît pas probable. — Le général Bonnet tiendra une avant-garde à Vach-sur-la-Werra, et se mettra en correspondance avec le général Souham, qui est à Meiningen, également sur la Werra. — Faites reconnaître cette route; donnez ordre au général Pernetti de fournir sans délai son artillerie à la division Bonnet. Il est de la plus grande importance que cette division ait ses seize pièces de canon. — Aussitôt que la divison Bonnet aura son artillerie et que la division Compans aura également ses seize pièces, vous pousserez la division Compans sur Fulde et Bonnet sur Eisenach. — Faites connaître à Gotha que les troupes de Saxe-Gotha et de Saxe-Weimar sont sous les ordres du général Bonnet. — Si les neuf cents hommes de ma garde étaient obligés d'évacuer Gotha, donnez ordre au général Bonnet de les retenir avec lui. — Aussitôt que votre troisième division aura également son artillerie, vous la dirigerez sur Fulde. Tous ces mouvements préparatoires ont pour but

de faire sentir à l'ennemi la présence de nos forces et de l'empêcher de se porter sur le vice-roi, qui est, avec cent mille hommes, en avant de Magdebourg. — Il paraît que vous ne pouvez pas compter sur votre quatrième division, puisqu'elle ne sera formée qu'au mois de mai ou de juin. — Faites-moi connaître la situation de vos divisions, de votre artillerie et de votre génie, en matériel et personnel. — Je suppose que les régiments de marine ont leurs musiques. S'ils n'en avaient pas, faites-leur-en former. Je suppose aussi qu'ils ont des sapeurs avec de bonnes haches.— Les régiments provisoires doivent aussi avoir au moins quatre sapeurs par bataillon. — Vous devez connaître mon règlement pour les bagages et les ambulances, et ce que j'ai accordé aux officiers pour porter leurs bagages et aux corps pour porter leur comptabilité en chevaux de bât. — Donnez des ordres en conséquence. Faites-moi connaître si vos troupes sont au courant pour la solde. — Cela est important et soulagerait le pays. — Les bataillons de vos régiments de marine sont trop faibles; vous devez donc laisser à Mayence six cadres de bataillons, savoir : deux pour le régiment qui a huit bataillons, deux pour celui qui en a six, et un pour chacun des deux qui en ont trois. — De sorte que les bataillons qui vous resteront seront au moins de six cents hommes

chacun. — J'ai pris des mesures pour compléter les six cadres de bataillons laissés à Mayence; il ne faut donc les affaiblir en aucune manière.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 7 avril 1813.

« Mon cousin, j'ai ordonné qu'un bataillon espagnol se rendît à la division Bonnet. Comme le général Bonnet connaît l'esprit des Espagnols, il faudra qu'il exerce sur eux une grande surveillance.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 7 avril 1813.

« Mon cousin, donnez ordre que quatre mille quintaux de farine soient réunis à Fulde pour le service de votre corps d'armée. — Faites-y confectionner cent mille rations de pain biscuité, de sorte qu'en passant, votre corps puisse prendre du pain pour quatre jours. — Aussitôt que la division Bonnet sera arrivée à Eisenach, vous y ferez également réunir quatre mille quintaux de farine.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Paris, le 7 avril 1813.

« Mon cousin, les cadres des cinq bataillons des 33e, 36e légers, 131e, 132e et 133e ont dû arriver à Erfurth le 2 avril. Je leur avais donné l'ordre de se rendre à Mayence; depuis, j'ai changé cette disposition. Ils doivent être dirigés par Wurtzbourg sur Ratisbonne, où ces cadres trouveront quatre mille hommes bien armés et bien équipés, venant de l'armée d'Italie. Envoyez donc à leur rencontre et faites-les détourner de la route au point où on les rencontrera.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« Hanau, le 8 avril 1813.

« Sire, je reçois les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 avril. Je ferai en sorte de remplir les intentions de Votre Majesté à l'arrivée des divisions de cavalerie qui doivent venir ici.

« Je viens d'achever la revue de détail de celles des troupes de mon corps d'armée qui sont arrivées ici. J'ai, en général, eu lieu d'être content; et, avec quelques jours donnés à l'instruction, quel-

ques nominations dont les demandes ont déjà été faites, et quelques envois d'officiers pour les corps qui manquent de sujets, ces troupes seront en état de bien servir Votre Majesté. Elles sont animées d'un très-bon esprit. J'aurais déjà adressé au prince de Neufchâtel un rapport circonstancié, corps par corps, si je n'avais pas été obligé d'attendre des états qui me sont nécessaires et n'ont pu encore m'être fournis.

« L'artillerie de la division Bonnet est arrivée aujourd'hui ici et part demain pour rejoindre sa division à Fulde : c'est la seule que j'aie encore reçue. Cette artillerie est fort belle, bien attelée et en fort bon état. Comme les canonniers destinés à la servir ne sont pas encore arrivés, j'ai ordonné de former, par division, un détachement de cent cinquante hommes pris dans les régiments de marine.

« Je supplie Votre Majesté de me faire connaître si, en portant la division Bonnet sur Eisenach, elle ne m'autorise pas à mettre aux ordres de ce général cinq cents chevaux de la cavalerie qu'elle m'annonce. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE TRÉVISE.

« Hanau, le 9 avril 1813.

« J'ai reçu l'ordre de l'Empereur d'envoyer une

division sur Vach ou Eisenach, afin d'avoir plus de pays et de ressources pour organiser mes troupes; mais, d'après les nouvelles répandues de la retraite du général Durutte et des mouvements de l'ennemi en avant de la Mulde, j'ai suspendu ce mouvement jusqu'à ce que cette division fût organisée et eût reçu de l'artillerie et de la cavalerie. Elle va recevoir son artillerie, mais je ne suis pas en mesure encore de lui fournir de la cavalerie. On m'assure qu'il y a à Gotha un corps de cavalerie de la garde; s'il en est ainsi, veuillez me le faire connaître, parce qu'alors je pourrais porter des troupes sur Vach sans inconvénient; et, dans ce cas, je vous prierais d'ordonner au commandant de la garde, à Gotha, d'entrer en communication avec le général Bonnet et de s'informer de toutes les nouvelles qu'il aurait de l'ennemi; et, si l'approche de l'ennemi le forçait de se retirer, de se diriger sur Vach, et de rester avec le général Bonnet pour manœuvrer de concert avec lui, ce général devant se retirer sur Fulde si les circonstances l'exigeaient.

« Veuillez, mon cher maréchal, me faire connaître si ce que j'ai l'honneur de proposer à Votre Excellence vous convient, afin que je puisse donner des ordres en conséquence au général Bonnet. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Saint-Cloud, le 9 avril 1813.

« Mon cousin, le général Durutte a envoyé quatorze pièces de canon attelées à Erfurth. J'ai ordonné que ces pièces fussent données à votre corps d'armée. Faites-les prendre aussitôt que vous serez à portée de le faire, sans les compromettre.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Saint-Cloud, le 10 avril 1813.

« Mon cousin, cinq mille hommes bien habillés et bien équipés sont dirigés des dépôts de France sur Mayence, pour compléter les six cadres de la marine que vous avez laissés à Mayence.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Saint-Cloud, le 10 avril 1813.

« Mon cousin, veillez à ce que les bataillons qui composent les régiments provisoires se procurent les chevaux de bât qu'ils doivent avoir pour leur ambulance.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL BONNET.

« 13 avril 1813, soir.

« Monsieur le général, je reçois votre lettre en date de ce jour. J'ai reçu une lettre du vice-roi, qui était le 10 à Strasfurth. Le général d'York était à Dessau, le général Vittgenstein au delà de l'Elbe; un rassemblement de troupes considérable paraissait avoir lieu entre Dresde et Golditz, tout annonçait un mouvement général de l'ennemi, mais rien n'annonçait d'une manière précise ce qu'il voulait faire, et si son intention était seulement de couvrir une entreprise sur Wittembourg ou de se porter dans la Thuringe. Dans cet état de choses, arrêtez votre mouvement sur Vach et occupez, si vous le croyez sans inconvénient, Eisenach par une arrière-garde ou seulement par des postes. Nous verrons, d'ici à deux jours, ce qu'il convient de faire; ordonnez cependant à Eisenach qu'on y rassemble des vivres.

« En restant ainsi placé vous serez facilement lié avec le général Compans, et, comme je pousse ma troisième division sur Fulde et que le prince de la Moskowa se concentre à Meiningen, nous présenterons, d'ici à peu de jours, une force considérable sur ce point. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MARÉCHAL NEY.

« 13 avril 1813.

« Mon cher prince, j'ai porté une division sur Vach ayant ses postes sur Eisenach, une autre est à Fulde, la troisième va soutenir celle-ci. Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle vous avait donné l'ordre de rassembler votre corps sur Meiningen, et que peut-être vous le porteriez sur Erfurth. Veuillez me faire connaître ce que vous comptez faire, afin que je règle mes mouvements en conséquence et que je m'avance sur Eisenach et même sur Gotha, si votre mouvement en avant s'exécute. Une lettre du vice-roi m'annonce qu'il avait encore, le 10, son quartier général à Strasfurth, que le général d'York était à Dessau et paraissait être suivi par le général Wittgenstein, et que tout annonçait un mouvement général de l'ennemi; mais que rien n'indiquait d'une manière précise ce qu'il voulait faire, et si son intention était de se porter sur lui ou de chercher à pénétrer dans la Thuringe. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Saint-Cloud, le 14 avril 1813.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 11 avril,

et j'y vois que, le 12, la division Compans sera à Fulde, et que, le 12, la division Bonnet part pour Eisenach. Elle aura donc pu y arriver le 15. Vous ne me parlez pas du mouvement de votre troisième division. Je suppose que, le 15, cette division sera aussi près de Fulde, et que, vous-même, vous aurez votre quartier général sur Eisenach. — Gotha est un très-beau pays, où il est nécessaire de faire sur-le-champ une réunion de farines. — Je suppose que votre troisième division a déjà son artillerie; mais ce qui importe, c'est que vous ayez au moins une ou deux compagnies d'artillerie légère et vos batteries de réserve. Il faut beaucoup d'artillerie dans cette guerre. — Vous devez avoir quatre-vingt-douze pièces de canon; mais seize pièces étaient destinées à la quatrième division, qui ne peut pas encore entrer en ligne : cela doit donc au moins vous faire soixante-seize. — Le duc d'Istrie arrive avec une division de la garde à pied et une à cheval, et environ cinquante-deux pièces. Ainsi ce corps d'armée, formant provisoirement quarante mille hommes d'infanterie et six à sept mille chevaux, aura donc cent vingt-huit pièces de canon. — La seconde division d'infanterie de la garde, avec trente-huit pièces de canon, ne doit pas tarder à le joindre. — Par une inconcevable disposition du général Sorbier, seize compagnies, qui devaient arri-

ver de Magdebourg, sont en retard. Je suppose cependant qu'elles ne tarderont pas à arriver. On y a pourvu néanmoins par le mouvement de quatorze autres compagnies. — Je suppose que les premier et second bataillons du 37e sont en marche pour rejoindre la division Bonnet, et que les troisième et quatrième bataillons ne tarderont pas, ce qui, joint aux six bataillons du général Durutte, provisoirement en subsistance dans cette division, en portera le nombre à vingt bataillons. Il faudra en former trois brigades, chacune de six à sept bataillons.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« 15 avril 1813.

« J'ai reçu l'ordre de l'Empereur de porter, du 15 au 18, ma deuxième division sur Vach, et mes première et troisième sur Fulde, et ensuite de pousser des troupes sur Eisenach.

« Ma deuxième division est dans ce moment-ci à Vach, ayant ses avant-postes sur Eisenach; ma première division est à Fulde; ma troisième division part demain matin pour se rendre également sur cette place, et j'y serai moi-même après-demain. Les ordres de l'Empereur étant en pleine exécution, je serai sur Eisenach aussitôt que possible.

« L'Empereur m'avait donné l'ordre de passer en revue et d'organiser les deux divisions de marche de cavalerie qui sont attachées à mon corps d'armée. Ces troupes, arrivant plus tard que Sa Majesté ne l'avait pensé, et mon départ étant devenu nécessaire, je ne pourrai pas remplir cette mission.

« Je crois qu'il est de mon devoir de vous prier de représenter à Sa Majesté qu'elle ne doit pas considérer mon corps d'armée, dans l'état actuel des choses, comme en état de combattre. Elle en connaît la situation d'après le rapport que j'ai eu l'honneur de lui faire; mais je vais entrer encore à cet égard dans quelques détails.

« 1° Les corps sont sans officiers, et de vieilles troupes bien instruites ne seraient pas capables de marcher avec un si petit nombre d'officiers pour les conduire, et à plus forte raison des nouvelles. Les corps ont envoyé des mémoires de proposition pour tous les sujets susceptibles d'occuper les emplois; de ces mémoires, envoyés depuis plusieurs mois au ministre, et en duplicata par moi, il n'en est pas revenu un seul.

« Il y a environ quatre-vingts emplois pour lesquels les corps ne peuvent pas présenter de sujets. Sa Majesté a ordonné d'envoyer sur les deux corps d'observation du Rhin un assez grand nombre d'officiers. Tous ont été envoyés au premier corps, et il

ne m'en est revenu que neuf chefs de bataillon qui ont été placés. Il y en a, à Mayence, que j'ai demandés et qui n'arrivent pas, entre autres le colonel Deschamps, à qui j'ai fait donner l'ordre de venir commander le 2e régiment de marine, et dont je n'entends pas parler.

« Si Sa Majesté veut que ces troupes s'organisent promptement, il faut qu'elle m'autorise à faire recevoir, dans les corps, les sujets pour lesquels il a été envoyé des mémoires de proposition.

« 2° Les première et deuxième divisions ont seules leur artillerie. La troisième n'a ni un canon ni un caisson de cartouches.

« 3° Je n'ai pas un seul homme de cavalerie. Il me semble qu'il faudrait prendre, sur les deux divisions qui se forment, un millier de chevaux le plus en état de servir, pour que je ne fusse pas tout à fait dépourvu des moyens de m'éclairer.

« 4° C'est depuis avant-hier seulement que nous connaissons ici le décret de l'Empereur relatif aux ambulances, et les corps n'ont eu encore ni le temps ni l'argent pour se procurer les chevaux de bât.

« 5° Tous les corps manquent tout à fait de chirurgiens.

« 6° Il n'y a, pour tout le corps d'armée, qu'un seul adjoint à l'état-major. Il n'existe pas un com-

missaire des guerres, ni aux divisions, ni au quartier général.

« Votre Altesse sentira qu'il y a ici une grande réunion d'hommes, mais qu'il n'y a pas une armée organisée, et qu'il serait funeste au bien du service de Sa Majesté de mettre ces troupes en situation de rencontrer l'ennemi avant d'être régulièrement constituées pour tout ce qu'il leur faut.

« Un de mes aides de camp est près du prince de la Moskowa, et me rapportera la nouvelle de l'époque précise de ses mouvements, d'après lesquels je me réglerai.

« J'ai l'honneur de joindre à ma lettre l'état de situation que vous m'avez demandé. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU DUC DE PLAISANCE.

« 15 avril 1813.

« Je reçois, seulement, monsieur le duc, votre lettre du 12 et je vous ai écrit, à l'arrivée du général Dommange, pour vous dire combien j'attachais de prix à ce que les troupes passassent promptement le Rhin et vinssent s'établir dans les cantonnements, auprès de Hanau. Il y a place pour recevoir tout ce que vous enverrez; mais, aujourd'hui que je mets en mouvement mon infanterie, il y a encore plus de place.

« Je vous prie d'ordonner que tous les emplois de sous-officiers soient remplis immédiatement dans les compagnies s'il y a des sujets propres à les occuper; il faut aussi faire des propositions, pour les nominations d'officier, de tous les sujets susceptibles d'être élevés en grade, car les détachements ne pourront servir qu'autant que les cadres seront bien complets. Un vieux corps bien instruit, dans lequel il y a peu de sous-officiers et d'officiers, sert mal; un nouveau corps ne sert pas et se détruit.

« Je pars de Hanau pour suivre mon infanterie; en conséquence, je ne pourrai donc pas m'occuper de ce travail important. Je laisse ici le général Millaud pour le faire momentanément. Je pense qu'il serait convenable au bien du service de l'Empereur que vous vinssiez ici pour faire ce travail, aussitôt que vous aurez fait passer le Rhin aux troupes arrivées, et pris des mesures pour qu'aucune de celles qui arriveront ne s'arrête sur la rive gauche; alors le général Millaud viendrait près de moi pour commander tout ce qui serait disponible et vous m'enverriez tout ce qui serait susceptible de faire un peu de service. Je prendrai d'ailleurs des mesures pour l'instruction de ce détachement que je désirerais que vous pussiez porter immédiatement de mille à douze cents chevaux.

« Je vous prie de me faire connaître journellement vos opérations, afin que je sache toujours sur quoi je peux compter et que je connaisse quelles sont les troupes dont je puis disposer de suite, et à quelle époque je pourrai faire usage du reste. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL MILLAUD.

« Hanau, le 16 avril 1813.

« Monsieur le comte, forcé de quitter Hanau et de suivre mes divisions, je vous prie de me suppléer pour faire sur la cavalerie qui doit arriver, le travail dont j'étais chargé par Sa Majesté jusqu'à l'arrivée du duc de Plaisance. Vous établirez votre quartier général à Hanau; vous passerez en revue tous les détachements de cavalerie qui arriveront, et vous m'en rendrez compte journellement et me ferez connaître : 1° la force des détachements à leur arrivée; 2° le nombre d'hommes et de chevaux laissés en route; 3° le nombre des chevaux blessés; 4° enfin le lieu d'où est parti le corps. Vous me ferez connaître également le nombre des officiers présents et le nombre des emplois vacants; le nombre des sous-officiers présents et le nombre des emplois de sous-officiers vacants. Vous ordonnerez de remplir immédiatement tous les emplois de sous-officiers vacants lorsqu'il y aura des sujets propres à

les remplir; vous ferez faire des mémoires de proposition pour tous les emplois d'officiers vacants lorsqu'il y aura des sujets dignes de les occuper. Enfin, monsieur le comte, vous ne négligerez rien pour me faire connaître la véritable situation de ces corps et accélérer leur organisation.

« Aussitôt après l'arrivée du duc de Plaisance, vous partirez pour me rejoindre, emmenant avec vous tous les détachements susceptibles de servir, et prendrez à l'armée, jusqu'à l'organisation des divisions, le commandement de ce qui part aujourd'hui et de ce que vous avez.

« Vous ferez connaître au duc de Plaisance que je désire qu'il continue à m'adresser des rapports semblables.

« Je vous ai fait remettre un projet de cantonnement qui donne le moyen de placer six mille chevaux aux environs de Hanau.

« Vous aurez soin de placer ces troupes d'une manière méthodique, afin que les corps puissent se rassembler facilement et que les officiers supérieurs puissent faire chaque jour la visite de leurs cantonnements. Enfin vous réglerez, par un ordre, vos instructions de manière à tirer, le plus promptement possible, le meilleur parti de ces hommes, et afin qu'ils soient bientôt en état de faire le service devant l'ennemi. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Mayence, le 17 avril 1813.

« Mon cousin, je n'ai aucune nouvelle de votre corps d'armée. L'état-major ne connaît ni le nombre d'hommes que vous avez sous les armes ni le nombre d'officiers qui manquent. Le major général assure que vous avez envoyé cela au ministre de la guerre : c'est autant de chiffons qui resteront dans les bureaux sans réponse. — Envoyez vos états de situation et vos demandes au prince major général. Votre correspondance avec le ministre de la guerre est inutile aujourd'hui. — Envoyez l'état des places vacantes et celui des officiers que vous proposez d'avancer. Enfin faites connaître tout ce qui vous manque, afin que j'y pourvoie sans délai.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Mayence, le 17 avril 1813.

« Mon cousin, le général Durutte, par une lettre de Blankenberg du 15 avril, annonce qu'il a envoyé à Erfurth, et de là à *Salsungen*, sur la Werra, quatorze pièces de canon qui lui étaient inutiles. Voyez où sont ces pièces et réunissez-les à l'artillerie de votre corps d'armée.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

» Mayence le 17 avril 1813

« Mon cousin, j'ai décidé que huit cadres d'artillerie à pied partiraient le 19 de Mayence pour votre corps d'armée. Ces cadres seront complétés en officiers et sous-officiers que vous ferez choisir dans l'artillerie de marine. Vous porterez ensuite ces huit compagnies à cent vingt hommes chacune au moyen de huit cents canonniers marins, que vous prendrez dans vos bataillons. Six de ces compagnies seront employées au service de l'artillerie de vos trois premières divisions; les deux autres compagnies serviront vos deux batteries de réserve à pied. Vous recevrez ensuite deux compagnies d'artillerie venant de l'intérieur : elles seront employées à votre parc. »

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Mayence, le 17 avril 1813.

« Mon cousin, je reçois au moment même votre rapport daté de Hanau le 10 avril, qui revient de Paris. — Vous trouverez ci-joint la notice de décrets que je viens de rendre. Faites reconnaître

ces officiers sur-le-champ. Il est de la plus haute importance que vous présentiez de bons sujets pour les places vacantes dans les régiments de marine. Que votre présentation arrive dans vingt-quatre heures, vous aurez sur-le-champ les décrets et, sans perdre de temps, vous ferez reconnaître les officiers. Ayez toujours soin de prendre de bons officiers, et de les prendre dans un régiment pour suppléer à ce qui manquerait dans l'autre. Aussitôt que j'aurai votre rapport, il n'y aura plus rien à faire sous ce point de vue. — De toutes les manœuvres je dois vous recommander la plus importante, c'est le ploiement en bataillon carré par bataillon. Il faut que les chefs de bataillon et les capitaines sachent faire ce mouvement avec la plus grande rapidité; c'est le seul moyen de se mettre à l'abri des charges de cavalerie et de sauver tout un régiment; comme je suppose que ces officiers sont peu manœuvriers, faites-leur en faire la théorie, et qu'on la leur explique tous les jours, de manière que cela leur devienne extrêmement familier. — Pour le 25e régiment, vous parlez toujours de vos envois au ministre de la guerre. Envoyez-moi les demandes et les propositions nécessaires pour compléter ce régiment. — Choisissez les officiers pour le 86e dans le 47e, et que, par ce moyen, ce régiment provisoire soit complété en officiers. — Vous ne

parlez pas du major ou colonel qui commande le 25e provisoire. — J'écris au ministre de la guerre pour faire rejoindre les deux compagnies du 86e, qui sont dans la Mayenne. — Donnez des ordres pour que le bataillon espagnol ne soit point envoyé en détachement, et qu'on l'ait toujours sous la main, à l'abri de la séduction. Il ne faut point l'employer au service d'avant-garde ou d'escorte, mais le tenir toujours ensemble et au milieu des bataillons français. — Sur les officiers revenus d'Espagne, on va vous envoyer les officiers dont vous avez besoin. — Envoyez la récapitulation de ce qui vous manque en colonels, majors, majors en second, chefs de bataillon, capitaines, etc.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Mayence, le 19 avril 1813.

« Mon cousin, je vous envoie copie de la lettre que j'écris au duc d'Istrie. Prenez les ordres du duc d'Istrie, s'il y est; prenez sur vous s'il n'y est pas. La marche de l'ennemi me paraît fort imprudente; on peut l'en faire repentir; mais surtout ôtez-nous toute inquiétude sur notre flanc gauche.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU DUC D'ISTRIE.

« Mayence, le 19 avril 1813.

« Le major général a dû vous expédier un officier pour vous faire connaître qu'un corps de partisans de trois à quatre escadrons, de six pièces de canon et de deux à trois bataillons, s'était porté sur Mulhausen et Vanfried; que le général westphalien Hammersten avait peur d'être sérieusement attaqué et craignait d'être obligé de se porter sur Witzenhausen, ce qui donnait de fortes inquiétudes au roi à Cassel. — J'espère que l'arrivée du général Souham dans la journée du 17 à Gotha, et celle du général Bonnet qui, ce me semble, a dû être, le 17 au soir, à Eisenach, auront ralenti la marche de l'ennemi. J'espère que vous-même, arrivé à Eisenach, vous vous serez porté sur les derrières de l'ennemi pour dégager le général westphalien et tranquilliser Cassel de ce côté. Cela est d'autant plus important que ces partis sur le flanc gauche inquiéteraient nos communications avec Erfurth. — Ainsi donc, aussitôt que vous serez arrivé à Eisenach, mettez plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie sur les derrières de l'ennemi, et dégagez le général Hammersten. — Écrivez au roi à Cassel pour lui faire connaître votre mouvement et le ras-

surer. — Le prince de la Moskowa étant déjà sur Erfurth, les mouvements que vous pouvez faire sur les derrières de l'ennemi seront d'un heureux effet et pourront donner lieu à quelques coups de sabre et à la prise de quelques bataillons ennemis. — Le général Lefèvre Desnouettes me paraît très-propre pour cette expédition, mais appuyez-le par de l'infanterie. Enfin faites faire tout ce qu'il faut : cela est très-important, car ce serait un très-grand malheur si le roi était obligé d'évacuer Cassel.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« Philippsthal, le 19 avril 1813, quatre heures du matin.

« Monseigneur, je reçois la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 17, ainsi que celles de Sa Majesté. J'ai reçu hier au soir une lettre du prince de la Moskowa, d'Erfurth, du 17 au soir. Elle confirme les nouvelles qu'il m'avait données précédemment, que l'ennemi n'a pas de forces à portée. Les coureurs qui s'étaient montrés se sont retirés.

« J'ai deux divisions à Eisenach, et j'occupe Gotha. Le prince de la Moskowa comptait mettre aussi une division à Gotha ; je lui ai fait avec instance la

demande de me laisser cette ville, qui m'est indispensable pour subsister. Ma troisième division arrivera demain à Eisenach ; je serai moi-même dans cette ville dans trois heures.

« Je vais faire reconnaître aujourd'hui les officiers que Sa Majesté a nommés, et je vais faire rédiger de suite le tableau des emplois vacants et les mémoires de proposition. Je n'ai pu faire faire ce travail hier, parce que les troupes étaient en marche.

« D'après la récapitulation que j'ai faite des emplois vacants et des sujets propres à les remplir, c'est-à-dire des mémoires de proposition que je vais adresser de nouveau à Votre Altesse, il faut soixante capitaines, un officier payeur, deux adjudants-majors, soixante-sept lieutenants, qui ne peuvent pas être fournis par les corps, faute de sujets. Ainsi c'est ce nombre de sujets qu'il est nécessaire d'envoyer à mon corps d'armée pour remplir les emplois vacants; et je suppose que tous les sous-lieutenants nommés pour les régiments de marine ont rejoint.

« Le 25ᵉ provisoire n'a ni colonel ni major ; mais le duc de Valmy m'a annoncé qu'il en avait à Mayence, et je l'ai instamment prié de leur donner l'ordre de me rejoindre. Ayant reçu des officiers supérieurs revenant du troisième corps depuis que

j'ai eu l'honneur d'adresser mon rapport, je les ai placés dans les différents corps qui en manquaient. J'aurai l'honneur d'en adresser l'état exact, afin que Votre Altesse veuille bien donner les lettres de passe.

« J'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Altesse, par le colonel Jardet, mon aide de camp, à son arrivée à Mayence, un état de situation dans la forme demandée. Ainsi je pense que Sa Majesté a, pour le nombre des présents sous les armes, tous les documents que je puis lui fournir. Quant au nombre des emplois vacants, ils se composent de ceux vacants par manque de sujets, et que j'ai relatés plus haut, et des propositions faites par les corps et dont Votre Altesse va recevoir le double.

« Mes troupes, en passant à Fulde, se sont complétées en pain. Il restera encore en réserve trois mille quintaux de farine, dont douze cents étaient, à mon passage, en magasin, et le surplus devait être livré dans deux jours.

« Il n'existe point de fours militaires à Fulde; les moyens de fabrication que le pays comporte sont de huit mille rations par jour et de vingt-quatre mille dans un rayon de deux à trois lieues. N'ayant ni officiers du génie ni employés pour la construction des fours, j'écris au préfet de Fulde, pour qu'il ait à remplir les intentions de Sa Majesté; et je fe-

rai, à Eisenach, tout mon possible pour exécuter ses ordres.

« On s'occupe de rassembler à Eisenach les quatre mille quintaux de farine demandés. J'ai fait la demande d'un rassemblement de huit à dix mille quintaux à Gotha, qu'on m'a promis de former immédiatement.

« Aussitôt que le retour d'hiver rigoureux qui se fait sentir sera passé, je ferai camper les troupes; et, d'ici là, je les rassemblerai, autant que possible, pour que leur instruction soit poussée avec activité.

« Les quatorze bouches à feu du général Durutte sont à mon corps d'armée. Je les ai attachées provisoirement à la troisième division, qui n'a pas encore son artillerie. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« Eisenach, le 19 avril 1813.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que je porte après-demain la division Bonnet sur Gotha ; elle sera cantonnée en entier dans cette ville ou dans les villages circonvoisins, en arrière et sur la droite de cette ville. Elle hâtera la formation des magasins de farine à Gotha. Je porte la première division sur Langensalza, où je fais réunir aussi des subsistances. La

troisième division sera placée à Eisenach et en avant. Il m'a paru indispensable d'occuper Langensalza pour observer la grande route de Leipzig; aussitôt que les magasins seront suffisamment formés, les troupes camperont. Par ce moyen elles seront en situation d'exécuter tous les mouvements que les circonstances pourront nécessiter, soit pour soutenir le prince de la Moskowa, soit pour défendre les gorges de la Thuringe, et assez étendues pour vivre. Les coureurs russes sont venus jusque sur la Werra et ont surpris un escadron westphalien à Wanfried; mais ils se sont retirés. Je n'ai point de nouvelles du prince de la Moskowa depuis la lettre dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte; mais rien n'annonce que l'ennemi soit en opération sur lui.

« La division Bonnet est la seule qui ait des ustensiles de campement, encore lui manque-t-il des gamelles; il est bien important, pour que les troupes puissent camper sans désordre, que les autres divisions reçoivent les ustensiles de campement qu'il leur faut, et celle-ci ceux qui lui manquent encore, et il serait bien nécessaire qu'on y joignît des haches qui manquent à toutes les compagnies et qui sont cependant indispensables, car celles des sapeurs sont loin de suffire aux besoins du bivac et du campement. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU ROI DE WESTPHALIE.

« Eisenach, le 20 avril 1813, soir.

« Sire, aussitôt après mon arrivée ici, je me suis empressé de faire des dispositions pour éloigner les partis qui se sont présentés sur vos frontières. J'ai envoyé une forte division sur Langensalza, et le duc d'Istrie y a ajouté un corps de cavalerie de la garde qui va pousser des partis dans toutes les directions.

« Comme nous n'avons pas de nouvelles récentes de Cassel et qu'il serait possible qu'il y eût de ce côté quelques désordres, j'envoie demain, à moitié chemin de cette ville ici, un corps d'infanterie et de cavalerie qui serait soutenu par des forces plus considérables s'il était nécessaire, mais qui rentrera immédiatement si, comme je le suppose, tout est tranquille. Je prie Votre Majesté de me faire connaître ce qui pourrait se passer d'important du côté où elle se trouve, afin que je puisse faire ce que les circonstances commanderont, et prendre des positions conformes à sa sûreté. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 20 avril 1813.

« J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait

l'honneur de m'écrire pour me faire connaître ses intentions sur le moyen de remplacer le personnel d'artillerie qui manque à mon corps d'armée. Les cadres des huit compagnies n'étant pas encore arrivés, je prie Votre Majesté de me permettre de lui faire quelques représentations sur une disposition qui ne me semble pas d'accord avec le bien de son service.

« Le corps des canonniers de la marine a un bon esprit, une assez bonne composition; mais ce corps a déjà été énervé par diverses dispositions intérieures, et il me semble que ce corps perdrait presque toute sa valeur d'opinion, et même sa valeur réelle comme ancien corps, si la disposition prescrite était exécutée littéralement.

« Les canonniers de la marine, à leur départ des ports, ont laissé un certain nombre d'hommes pour le service de la marine, conformément aux dispositions du décret de Votre Majesté, et, en général, ceux conservés ont été des hommes de choix. La marine a surtout conservé un grand nombre de sous-officiers, et les meilleurs, de manière que le plus grand nombre des sous-officiers actuels a un ou deux mois de nomination, et que le corps des sous-officiers dans ces régiments est en général très-faible. Depuis, ces mêmes régiments ont fourni trois cents canonniers pour la garde de Votre Majesté, et

j'ai tenu la main à ce que les choix fussent faits tels qu'il convenait pour ce service important. Ensuite on a tiré à peu près le cinquième ou le sixième des officiers existants dans ces corps pour l'artillerie de terre, et on a choisi encore les officiers les plus méritants. Si à cela on ajoute encore un recrutement d'officiers et de sept à huit cents canonniers, ce corps ne sera le même en rien, parce que les chefs de corps, qui espèrent beaucoup de leur situation actuelle et mettent un grand prix à mériter la bienveillance de Votre Majesté, perdront l'espérance de bien faire en perdant les hommes dans lesquels ils avaient confiance, et seront découragés en pensant que leur corps est destiné à être un dépôt de recrutement pour les autres corps de l'armée, et que l'avenir brillant qui leur était offert leur est fermé ; et réellement ce corps, de neuf mille hommes environ, dont plus de quatre mille sont conscrits de l'armée, perdant environ onze cents hommes d'élite, pris sur les anciens, sans compter les hommes plus recommandables encore qui ont été retenus dans les ports, sera peu de chose, en comparaison de ce qu'il était, par la différence de son esprit et de sa composition. Je pense donc que, puisque le besoin de l'artillerie de terre exige un secours momentané, il vaudrait mieux prendre une disposition seulement provisoire, qui,

sans changer la composition de ce corps, n'influerait pas non plus sur l'esprit des officiers, et affecter, pour un temps déterminé, un bataillon tout entier au service des pièces de campagne; ou, si Votre Majesté tenait à une disposition définitive, que le recrutement des huit compagnies portât indifféremment sur tous les bataillons de mon corps d'armée. L'artillerie de marine s'en trouverait beaucoup mieux et l'artillerie de terre guère plus mal, attendu qu'il est bien facile de former en peu de jours des servants de pièces de campagne lorsqu'il y a par pièce trois ou quatre bons canonniers.

« Je prie Votre Majesté de me faire connaître si mes observations lui ont paru fondées, ou si elle persiste dans les dispositions qu'elle avait prescrites, pour que je puisse me conformer à ses intentions. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU GÉNÉRAL COMPANS.

« 22 avril 1813.

« Monsieur le comte, je reçois votre lettre de ce jour. Les circonstances ne rendent pas nécessaire l'emploi des vingt mille rations de pain commandées à Mulhausen. Vous devez, si elles sont fabriquées, avoir soin de les faire prendre. J'ai été informé des obstacles que l'administration westphalienne met

à la fourniture des subsistances demandées pour l'armée; mais, comme nos besoins sont pressants, que les rassemblements de troupes deviennent considérables et nécessitent une prompte réunion de subsistances, vous emploierez la force, s'il est nécessaire, pour forcer l'administration de Mulhausen à fournir les quatre mille quintaux de farine de blé, tant pour Eisenach que pour Langensalza. Vous recevrez demain un détachement de cavalerie convenable pour vous éclairer. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« 22 avril, soir.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de vous rendre compte qu'ayant fait à Mulhausen la demande de quatre mille quintaux de farine pour l'approvisionnement des troupes qui vont être campées à Langensalza et à Eisenach j'ai reçu du préfet westphalien la réponse que, d'après les ordres de son gouvernement, il ne devait rien fournir. Je prie Votre Altesse de porter cette nouvelle extraordinaire à la connaissance de l'Empereur, afin que Sa Majesté puisse donner les ordres qu'elle croira convenables.

« J'ai aussi l'honneur de vous rendre compte que le général Friederick, que j'avais envoyé à Bichhausen afin d'avoir des nouvelles de Cassel et

de poursuivre les détachements qui auraient pu s'avancer du côté de cette place, me fait le rapport que le commandant de Bichhausen l'a informé qu'un assez grand nombre de soldats d'infanterie westphalienne se trouvaient journellement dans les environs, porteurs de permissions signées des généraux. Il a paru extraordinaire à ce commandant que l'on permît aussi facilement à des soldats de venir dans un pays exposé aux incursions de l'ennemi, et la chose me paraît digne de remarque. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« 23 avril 1813.

« A l'instant où j'ai reçu l'ordre de partir de Hanau pour faire mon mouvement sur Eisenach, n'ayant d'autre cavalerie que celle qui se rassemblait à Hanau, et ignorant le mouvement de la garde, je fis choix de deux détachements formant quatre escadrons complets ; le premier de ces détachements, composé des 5e, 8e et 9e de hussards ; l'autre, des 7e, 11e, 12e et 16e de chasseurs, ce détachement m'ayant paru susceptible de faire quelque service en l'employant avec ménagement et précaution. Il paraît que l'Empereur a désapprouvé cette mesure et avait ordonné que ces détachements restassent à Hanau, et j'ai reçu du général

Millaud la nouvelle qu'il avait donné aux détachements l'ordre de rétrograder, d'après ceux de Sa Majesté. J'ai donc eu lieu d'être étonné de leur arrivée avant-hier; c'est hier seulement que l'ordre de rétrograder leur est parvenu. Comme il y a sept marches d'ici à Hanau, que ce serait une fatigue à pure perte pour les chevaux et un temps perdu pour l'instruction des hommes, j'ai pensé qu'il n'était plus convenable de les faire rétrograder et j'ai fait choix pour eux de bons cantonnements, où on les mettra promptement en état de bien servir. Le chef d'escadron Reisey, qui commande le détachement de hussards, pense qu'en quinze jours il le mettra en état de faire son service devant l'ennemi.

« J'avais donné l'ordre au général Dommanges de venir prendre le commandement de ces deux détachements, par suite de l'ordre de Sa Majesté, dont il a eu connaissance avant son départ de Hanau; il est resté. Si, comme je le suppose, Sa Majesté approuve les dispositions que j'ai prises de ne pas faire rétrograder ces corps depuis ici, il serait utile que le général Dommanges, ou tout autre général de brigade ou colonel, reçût l'ordre de venir afin qu'il y eût un chef pour les surveiller et les commander. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« 26 avril 1813.

« Le 1er régiment a plus de cent hommes qui manquent de culottes et de pantalons, et qui, s'ils ne les recevaient pas, seraient hors d'état d'entrer en campagne. Cette position est d'autant plus fâcheuse, que le régiment ne peut attendre ces effets de son dépôt, attendu qu'il n'a point reçu les tricots que le . . . avait annoncés. Votre Altesse jugera sans doute convenable de prendre une mesure extraordinaire pour faire avoir au 1er régiment de marine les effets qui lui manquent, et je lui demande avec instance de vouloir le faire promptement. »

LE MARÉCHAL MARMONT AUX MEMBRES DE LA COMMISSION DES SUBSISTANCES DE GOTHA.

« 26 avril 1813.

« Messieurs, je vous préviens que, d'après les ordres de Sa Majesté, il est indispensable que vous preniez des mesures pour faire diriger sur Erfurth trois mille quintaux de farine, savoir : cinq cents quintaux par jour; cinq mille quintaux de blé, à raison de cinq cents quintaux par jour; dix mille quintaux de viande sur pied, soit vaches, bœufs ou

moutons, à raison de mille quintaux par jour; enfin cent mille boisseaux d'avoine, à raison de dix mille par jour, et ce à compter d'aujourd'hui. Je vous prie de me faire connaître le plus promptement possible les dispositions que vous aurez prises pour remplir les intentions de Sa Majesté, afin que je puisse, s'il le faut, y concourir et les assister de la force nécessaire. Je vous prie de me faire connaître également dans quel rapport sont les ressources que les différentes contrées présentent, afin que je puisse prendre des mesures directement si vos efforts ne remplissaient pas le but que j'en attends. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Erfurth, le 27 avril 1813.

« Mon cousin, je viens de prendre dans les 123e et 134e régiments de ligne des capitaines pour les faire chefs de bataillon dans le 37e léger, des lieutenants pour les faire capitaines, des sous-lieutenants pour les faire lieutenants et des sergents pour les faire sous-lieutenants. Mon décret va vous être envoyé par le major général. Tous ces hommes sont ici dans la citadelle; faites-les réunir sans délai, et qu'ils partent demain à la pointe du jour, pour qu'avant midi ils soient reconnus et placés dans les compagnies. Il n'y a rien de plus urgent

que cela, ce régiment ne pouvant pas marcher avec les officiers ineptes qui s'y trouvent. Vous mettrez en pied tous les sous-lieutenants que je vous envoie, et qui ont tous fait la guerre. Vous renverrez au dépôt d'Erfurth, et vous m'en remettrez la note, tous les capitaines qui n'auraient pas fait la guerre. Vous mettrez à la suite les sous-lieutenants et lieutenants qui seraient dans le même cas. Il est absurde d'avoir dans un régiment des capitaines qui n'ont pas fait la guerre. On verra dans la campagne ce qu'on pourra faire de ceux que vous allez renvoyer au dépôt. Mais, en attendant, le commandement sera dans la main des hommes que je vous envoie.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Weissenfels, le 1er mai 1813, deux heures du matin.

« Faites partir, à cinq heures du matin, les cinq bataillons de la division Durutte, qui sont avec le général Bonnet, pour se rendre à Mersebourg joindre leur division sans artillerie. Prévenez le vice-roi, par courrier, de l'heure à laquelle ils arriveront à Mersebourg. Les quatorze bouches à feu de la division Durutte resteront à la réserve de votre corps jusqu'à nouvel ordre. Le vice-roi aura soixante

mille hommes ce matin, 1er mai, à mi-chemin de Mersebourg à Leipzig. Approchez vos divisions le plus possible de Weissenfels, afin de pouvoir soutenir le maréchal Ney si cela était nécessaire. Je n'ai pas encore de nouvelles du général Marchand, qui devait passer à Stossen. Je n'en ai pas davantage du général Bertrand. Si vous en avez, donnez-m'en. L'un et l'autre devaient venir par Camburg. J'ai donné l'ordre au maréchal Mortier de se porter par la rive gauche de la Saale, en passant sur le pont que j'ai fait construire près de Naumbourg, avec la division de la garde pour se rendre à Weissenfels. Par ce moyen, Naumbourg sera tout à fait libre. Vous y pourrez placer votre troisième division. Ce mouvement par la rive gauche rendra aussi la rive droite, pour vos divisions, très-libre.

« Si vous n'avez pas de nouvelles des généraux Bertrand et Marchand, envoyez un officier à Camburg pour en avoir.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lutzen, le 1er mai 1813.

« Le quartier général de l'Empereur est ce soir à Lutzen. La journée a été fort belle. La jonction avec l'armée de l'Elbe a eu lieu près Lutzen. L'ennemi,

qui a montré une nombreuse cavalerie, a constamment été repoussé par notre infanterie dans des plaines immenses, et a eu beaucoup de monde tué par notre canon. Nous n'avons perdu qu'une centaine d'hommes; mais une perte bien sensible a été faite. Un boulet a coupé le poignet et traversé les reins à M. le maréchal duc d'Istrie, qui est mort à l'instant même sur le champ d'honneur. C'est le premier coup de canon tiré par l'ennemi. L'armée et toute la France partageront les vifs regrets de l'Empereur.

« Le prince de Neufchâtel, major général,

« ALEXANDRE. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Weissenfels, 1er mai 1813, huit heures du matin.

« Mon cousin, venez de votre personne sur la route de Lutzen. Je ne sais pas où a couché la division Bonnet et la division Compans. Mettez-les en marche pour les approcher de Weissenfels.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lutzen, le 2 mai 1813, neuf heures et demie du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur me

charge de vous donner l'ordre de partir de votre position pour vous porter sur Pégau. Je donne l'ordre au général Bertrand que, au lieu de venir ce soir, comme il en a reçu l'ordre hier, jusqu'à Kaia, de s'arrêter à *Tauchau*. Je le préviens qu'il peut même arrêter, s'il en est encore temps, la division italienne à *Gleisberg*, et celle wurtembergeoise à *Stöhsen*. Par ce moyen, son corps couvrira Naumbourg, Weissenfels, et menacera Zeitz, et sera en position pour se porter sur Pégau si l'ennemi menaçait de déboucher. Je lui dis de se tenir en communication avec vous.

« Le prince de la Moskowa est à Kaia, et pousse de fortes reconnaissances sur Zwickau et sur Pégau.

« Le vice-roi porte le général Lauriston sur Leipzig.

« Le onzième corps se porte sur Markranstadt, d'où il enverra des reconnaissances sur Zwickau et sur Leipzig.

« Je préviens aussi le général Bertrand que, si l'ennemi débouchait de Zeitz, il réunirait ses trois divisions et marcherait à lui [1].

« Le prince de Neufchâtel, major général,

« ALEXANDRE. »

[1] A cette lettre était jointe une longue lettre de l'Empereur servant d'instruction; elle a été perdue.

LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

ORDRE DU JOUR.

« 8 mai 1813.

« Monsieur le maréchal commandant en chef le sixième corps témoigne son mécontentement aux troupes à ses ordres pour les désordres qu'elles commettent journellement. Si la bonne conduite qu'elles ont tenue sur le champ de bataille est faite pour leur mériter la bienveillance de Sa Majesté, la continuation des désordres attirerait sur elles toute sa sévérité. Les généraux, chefs de corps et officiers doivent concourir avec le même zèle au maintien de l'ordre. La recherche des vivres doit être faite d'une manière régulière et par des corvées armées, conduites par des officiers, et tout individu qui sera trouvé isolé, n'eût-il pris que du pain, sera arrêté comme maraudeur et puni comme tel suivant la rigueur des lois. Il doit être fait un appel toutes les trois heures, et tous les hommes qui ne seront pas présents seront arrêtés et mis à la garde du camp. Il est surtout expressément défendu de se servir de ses munitions pour d'autres usages que pour ceux de la guerre, et tout contrevenant à cet ordre qui sera pris sur le fait sera arrêté par la gendarmerie, conduit au quartier général et traduit devant le grand prévôt de l'armée. M. le maréchal est con-

vaincu que, si les officiers y mettent l'activité nécessaire, les désordres si répréhensibles qui ont lieu cesseront sur-le-champ. Leur honneur, comme leur devoir et leur intérêt, le leur commandent également.

« Le présent ordre du jour sera lu, pendant trois jours consécutifs, aux troupes rassemblées. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« Près Steinbach, 8 mai 1813.

« Monseigneur, les mouvements continuels de mon corps d'armée m'ayant empêché, jusqu'à ce moment, de vous adresser mon rapport sur les détails de ses opérations relatives à la bataille de Lutzen, je m'empresse de réparer cette omission.

« Après avoir passé la Saale, je reçus l'ordre de prendre position avec mon corps d'armée au défilé de Ripach.

« Le lendemain 2 mai, les projets de l'ennemi étant encore obscurs, l'Empereur me donna l'ordre de me porter sur Pégau, afin de connaître la force de l'ennemi sur ce point et de culbuter tous les corps moins forts que le mien, que je trouverais sur mon passage. Afin de ne pas être trompé par de simples apparences, je me mis immédiatement en mouvement. Deux routes me conduisaient également à Pégau,

l'une par la rive gauche du ravin et plus courte, l'autre par la rive droite et plus longue.

« Je choisis la deuxième parce qu'elle me liait plus avec l'armée, et que, dans le cas d'une grande bataille, je ne courrais pas risque d'en être séparé.

« Mes troupes formées en neuf colonnes, sur plusieurs lignes, prêtes à former promptement des carrés et disposées en échelons, je m'ébranlai; après une heure de marche, j'arrivai au village de Starfield. En ce moment le canon se fit entendre au village de Kaia, et, au même instant, l'ennemi se montra sur l'immense plateau qui précède et domine le village de Starfield; les forces qu'il me montra dans ce moment ne me parurent pas assez grandes pour devoir m'arrêter; je me disposai donc à remplir la partie de mes instructions qui me prescrivait de marcher à lui; mais, afin d'être à l'abri de tout événement fâcheux, j'occupai fortement le village de Starfield, qui devait être mon point d'appui. Je portai en avant du village, et un peu à sa gauche, la division Compans, et en échelons sur sa gauche, celle du général Bonnet; et, soutenu d'une nombreuse artillerie, je portai ces troupes en avant.

« La charge que j'avais ordonnée s'exécuta avec promptitude et vigueur; les forces que l'ennemi me montra bientôt me prouvèrent qu'une grande

bataille allait être livrée : alors j'arrêtai mon mouvement offensif, qui, en m'éloignant de l'armée et de mes points d'appui, aurait infailliblement causé ma perte ; mais je conservai toutefois une attitude offensive, afin de partager l'attention de l'ennemi, de l'empêcher d'écraser les troupes du troisième corps qui combattaient à Kaia, et de donner le temps aux échelons que Sa Majesté avait formés en arrière de se réunir et de venir nous dégager. Alors l'ennemi réunit de grandes forces contre moi, et surtout une nombreuse artillerie. Plus de cent cinquante pièces de canon furent dirigées contre mon seul corps d'armée; mais les troupes supportèrent leur feu avec un calme et un courage dignes des plus grands éloges. La division Compans, surtout, la plus exposée, mérite des éloges particuliers; les rangs éclaircis à chaque instant se reformaient aux cris de *Vive l'Empereur !* Immédiatement après ce feu terrible, la cavalerie ennemie s'ébranla et fit une charge vigoureuse également dirigée contre le 1er régiment d'artillerie de marine. Cet excellent régiment, commandé par le brave colonel Esmond, montra en ce moment tout ce qu'une bonne infanterie peut contre la cavalerie, et les efforts de l'ennemi vinrent échouer contre ses baïonnettes; d'autres charges furent également faites, et toutes également sans succès.

Cependant le combat durait déjà depuis plusieurs heures; Sa Majesté, qui avait prévu ce qui pouvait arriver et placé l'armée en conséquence, avait eu le temps de la réunir et de marcher. L'ennemi voulut faire un dernier effort sur moi et redoubla son feu dans l'espérance de me forcer à évacuer le village de Starfield, et il pouvait espérer d'obtenir ce résultat si j'eusse continué à garder la position offensive que j'avais prise et à combattre à découvert; je crus devoir ne pas compromettre ce poste important, et à cet effet je reportai mes troupes en arrière, de la distance nécessaire pour en masquer une partie, en étant à portée de soutenir le village de Starfield, et toute la division Compans fut placée dans ce village. Cette disposition fut encore rendue plus nécessaire par un grand mouvement que l'ennemi fit sur ma droite, qui, étant en arrière du ravin, n'avait plus de point d'appui, tandis que la tête de mes forces était au village, et n'ayant rien au delà du ravin. Peu de troupes suffisaient pour arrêter l'ennemi sur ce point. J'y employai une portion de la troisième division, et je gardai le reste de cette division en réserve, afin de pourvoir aux cas imprévus. L'ennemi alors fit une charge directe sur le village; mais elle lui réussit mal. Cependant l'Empereur était arrivé sur Kaia, et, tandis qu'on se battait sur ce point avec acharne-

ment, les efforts de l'ennemi furent ralentis contre moi, quoique j'eusse toujours en présence de grandes forces.

« Cinq heures et demie arrivèrent, et le quatrième corps parut. Aussitôt que je pus être certain de l'avoir bien reconnu, j'eus lieu d'être tranquille sur ma droite, et j'exécutai, sans perdre un seul instant, avant même d'avoir communiqué avec lui, l'ordre anticipé que Sa Majesté m'avait donné de porter une division sur Kaia aussitôt que je serais en liaison avec le général Bertrand. Enfin l'ennemi était battu partout; Sa Majesté était victorieuse; elle ordonne une charge générale. La division Compans débouche de nouveau du village. La division Friederich se porta à sa gauche et à droite de la division Bonnet, et nous marchâmes rapidement à l'ennemi, qui fuyait devant nous, aussi loin que le jour le permit. Nous nous canonnions encore qu'à peine pouvions-nous distinguer, dans l'obscurité, les masses qui se retiraient devant nous. Il fallut enfin s'arrêter par suite de l'obscurité de la nuit. Nous étions en repos depuis quelques instants lorsqu'un corps de cavalerie ennemie se présenta inopinément et sans avoir pu être reconnu, et chargea nos carrés. Il fut reçu la nuit comme il l'avait été le jour, et se replia, mais sans avoir éprouvé une grande perte, attendu que, dans l'obs-

curité, il eût été dangereux de faire feu sans avoir bien reconnu la division des carrés. Immédiatement après sa retraite, prévoyant qu'il pourrait revenir, je rapprochai tellement mes carrés, qu'ils pouvaient tous se voir, et je les échelonnai de manière que deux côtés pussent toujours tirer, et qu'il y eût des feux dans toutes les divisions. Ce que j'avais prévu arriva. L'ennemi, comptant que, après la fatigue d'une aussi longue journée, les soldats seraient couchés et les armes aux faisceaux, arriva à dix heures avec quatre régiments de cavalerie de choix, dont un régiment de gardes prussiennes. Ces quatre régiments se jetèrent avec une impétuosité extraordinaire au milieu de nous; mais ils trouvèrent chacun à son poste. Tous les ordres donnés furent exécutés ponctuellement, et l'ennemi enveloppa de ses morts nos carrés sans en enfoncer aucun. Trois cents hussards restèrent sur la place, et les rapports des Prussiens annoncent que le régiment des gardes a été détruit entièrement. Ainsi a fini une belle journée. C'est le sixième corps qui, dans cette mémorable bataille, a eu l'honneur de tirer les premiers coups de canon et les derniers coups de fusil. Je ne saurais donner trop d'éloges aux troupes dont Sa Majesté m'a confié le commandement. Les soldats de marine se sont montrés dignes de l'armée dans laquelle Sa Majesté les a atta-

chés. Ces nouveaux soldats marchent d'un pas ferme sur le pas des anciens. Je devrais nommer tous les généraux et tous les officiers supérieurs; mais je dois faire une mention particulière du général Compans et du général Bonnet, des généraux Jamin, Joubert et Richemont. Le général Compans a eu ses habits criblés de mitraille; le général Bonnet, deux chevaux tués sous lui; le général Jamin, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille un seul instant. Je dois faire aussi mention du colonel Jardet, mon premier aide de camp, officier d'une grande distinction, qui a été blessé d'une manière extrêmement grave. Je dois citer aussi le général Faucher, commandant l'artillerie, et le colonel de Ponthou, commandant le génie, dont j'ai eu à me louer.

« J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse des demandes de récompenses pour les officiers et soldats qui ont si bien mérité de Sa Majesté, et en vous priant de les soumettre à l'Empereur. »

LIVRE DIX-SEPTIÈME

1813

Sommaire. — Hésitations du roi de Saxe. — Passage de l'Elbe à Priesnitz. — Reddition de Torgau. — Combat de Bichofswerda (12 mai). — Combats de Grossenheim, de Kœnigswerth et de Weissig. — Positions de l'armée devant Bautzen. — Bataille de Bautzen (20 mai). — Bataille de Wurtzen (21 mai). — Retraite de l'ennemi sur Weissenberg. — Combat de Reichenbach. — Mort du général Bruyère. — Mort de Duroc; son portrait. — Passage de la Neisse par le septième corps. — Surprise et déroute de la division Maison à Haynau. — Combat de Jauer. — Armistice de Pleiswig. — Ligne de démarcation des deux armées. — Retour de l'Empereur à Dresde (10 juin). — Établissement du sixième corps à Buntzlau. — Situation de l'armée française pendant l'armistice. — Haine des Prussiens pour les Français. — Rôle de l'Autriche. — Travaux de défense à Buntzlau. — Arrivée de M. de Metternich à Dresde. — Paroles de l'Empereur. — Ouverture du congrès de Prague. — Dénonciation de l'armistice (10 août). — Manière de voir de l'Empereur. — Ses conseillers. — Composition et force de l'armée française. — Travaux de défense autour de Dresde. — Plan de campagne de Napoléon. — Composition et force des armées ennemies. — Formation de l'armée française. — Arrivée de Napoléon à Gorlitz (18 août). — Commencement des hostilités. — Opérations du sixième corps. — Mouvements des armées autour de Dresde. — La grande armée alliée attaque Dresde (26 août). — Bataille de Dresde. — Mort du général Moreau. — Retraite de l'ennemi. — Poursuite de l'armée ennemie. — Combats de Possendorf, de Dippoldiswald et de Falkenheim. — Combat de Zinnwald. — Catastrophe du général Vandamme.

A la fin de mars, à l'approche de l'armée russe, le roi de Saxe, pour ne pas tomber en son pouvoir, avait abandonné sa capitale. Il s'était rendu d'abord à Plauen et de là à Ratisbonne, accompagné d'un corps de quinze cents chevaux.

Nos revers à la fin de la dernière campagne, la destruction de nos forces, la défection de la Prusse et les passions qui se développaient dans une grande partie de l'Allemagne, avaient frappé de terreur les princes de la Confédération. L'Autriche avait, dès ce moment, entrevu l'espoir de retrouver son ancienne prépondérance, soit par des négociations, soit en rentrant plus tard dans la lice. Elle s'occupait, dès lors, à réunir autour d'elle en faisceau tout ce qu'elle pouvait détacher de notre alliance, afin de donner plus de poids à ses paroles.

Le roi de Saxe, un des premiers à qui elle s'était adressée, comprit bientôt que les intérêts bien entendus de l'Allemagne étaient dans un système modérateur, assurant à l'avenir le repos de l'Europe, et dont l'Autriche serait le centre. Il signa d'abord une convention par laquelle le corps polonais acculé à Cracovie, à la frontière autrichienne, aurait la faculté d'entrer en Galicie, en déposant ses armes. Ces armes devaient être transportées sur des chariots et devaient lui être rendues à son arrivée en Saxe. Cette disposition concernait également quelques troupes françaises et un corps de cavalerie saxonne qui se trouvait avec elles. A l'ombre de cette première convention, on commença à négocier un traité de neutralité qui devait séparer la

Saxe de l'alliance française et l'unir à la politique autrichienne.

D'un autre côté, l'Autriche avait pris une attitude pacifique en faisant faire un armistice pour le corps auxiliaire que commandait le feld-maréchal, prince de Schwarzenberg. Enfin, le 26 avril, elle avait déclaré à l'ambassadeur de France à Vienne que les stipulations du traité du 4 mars 1812 n'étaient plus applicables aux circonstances présentes.

C'était annoncer l'intention de suivre une politique indépendante. Après tous ces divers actes, le roi de Saxe quitta Ratisbonne et se rendit à Prague. Cette démarche donna l'éveil à Napoléon sur ses intentions. Il soupçonna que les négociations relatives au désarmement du corps polonais pourraient avoir été plus loin, et se crut menacé de voir la Saxe se séparer de ses intérêts. Dès son arrivée à Mayence, il avait envoyé auprès de lui à Ratisbonne le général de Flahaut pour surveiller la conduite du roi et réclamer la cavalerie qu'il avait avec lui. Il n'eut cependant jamais la certitude d'un traité convenu et signé. Il crut seulement que des propositions avaient été faites et reçues avec complaisance; mais enfin les mauvaises dispositions du roi de Saxe devinrent patentes par la connaissance des ordres donnés le 5 mai au général Thielmann, qui

commandait à Torgau, de ne recevoir aucune troupe étrangère dans la place, et par le refus d'en ouvrir les portes au troisième corps, qui s'y présenta.

Alors la victoire avait donné du poids aux paroles de Napoléon, et il se trouvait maître de Dresde au moment même où le roi semblait vouloir l'abandonner. Il envoya un officier à Prague, le comte de Montesquiou, pour remettre à M. de Sera, alors ministre de France auprès du roi, une lettre qui lui prescrivait de le faire s'expliquer dans l'espace de six heures. Il devait, à l'instant même : 1° déclarer par écrit dans une lettre à l'Empereur qu'il n'avait pas cessé de faire partie de la Confédération du Rhin et reconnaissait les obligations qui en résultaient pour lui ; 2° donner l'ordre au général Thielmann d'ouvrir les portes de Torgau et de mettre à la disposition du général Régnier les troupes saxonnes qui s'y trouvaient et devaient en sortir ; 3° enfin d'envoyer à Dresde la cavalerie saxonne restée près de lui, et de la mettre à la disposition de l'Empereur ; dans le cas d'un refus, M. de Sera lui devait faire connaître qu'il était déclaré félon et avait cessé de régner.

Un langage pareil auprès d'un prince faible, dont les États étaient envahis et en partie occupés, devait avoir les résultats qu'en attendait Napoléon. Le roi souscrivit à tout et s'excusa auprès de l'Em-

pereur d'Autriche sur l'empire des circonstances. Il lui demanda le secret sur le traité fait, signé et ratifié, et le secret lui fut gardé. Le roi se rendit à Dresde. L'Empereur donna, avec intention, un grand éclat à son retour. Il alla, le 12 mai, à sa rencontre à une lieue, accompagné de tous les maréchaux alors à Dresde, et j'étais du nombre. Il fut empressé et affectueux envers son allié; il s'efforça d'établir l'opinion qu'il n'avait jamais douté de sa fidélité. On ne peut que plaindre un souverain placé dans des circonstances aussi difficiles, entre le salut de ses peuples et ses engagements. Les résultats de sa conduite lui ont été funestes; mais la campagne de 1813, dont la fin a été si désastreuse pour nous, a été cependant bien près d'être couronnée par des triomphes. Ainsi, en prenant seulement pour base les probabilités et les intérêts, on doit reconnaître que peu s'en est fallu qu'il n'ait eu à s'applaudir de sa politique. Ce vieux monarque, si fort aimé par ses sujets, ne doit pas être jugé avec trop de sévérité.

Le onzième corps était entré à Dresde le 8. Dès le 9 au matin, un pont fut jeté sur l'Elbe à Priesnitz. L'ennemi mit obstacle à ce travail autant qu'il fut en son pouvoir. Le 9, les quatrième, sixième et douzième corps arrivèrent à Dresde. Le 11, le onzième corps passa l'Elbe et prit position sur la route

de Bautzen. Les quatrième et sixième corps, ainsi que le premier corps de cavalerie, suivirent la même direction. Le douzième corps resta à Dresde avec le quartier général impérial et la garde. Ce même jour le troisième corps entra à Torgau; mais le général Thielmann, qui y commandait pour le roi de Saxe, après avoir remis la forteresse au maréchal Ney, passa à l'ennemi avec son état-major. Le cinquième corps de Meissen se rendit également à Torgau, et à ces deux corps se joignit le septième, dont le général Régnier reprit le commandement. Réorganisé, il se composa de la division française du général Durutte et des troupes saxonnes.

Le onzième corps, en s'éloignant de Dresde, avait pris la route de Bautzen, tandis que le quatrième s'était porté sur Königsbrück, et le sixième sur Reichenbach. Le 12, le maréchal duc de Tarente, ayant rencontré l'arrière-garde russe, commandée par Miloradowitch, la poussa devant lui. Un autre combat assez vif s'engagea à Bichofswerda. Cette ville fut enlevée; mais les Russes l'incendièrent en l'évacuant, afin de détruire les magasins qu'elle renfermait.

Le 13, le onzième corps continua son mouvement, et prit position à moitié chemin de Bautzen. Les quatrième et sixième corps restèrent, ce jour-là, à Königsbrück et à Reichenbach, ainsi que le

douzième et la garde à Dresde. Le cinquième, parti de Torgau, marcha dans la direction d'Obrilugk; le troisième dans la direction de Lukau. Le deuxième, commandé par le maréchal duc de Bellune, et le deuxième de cavalerie du général Sébastiani, étaient arrivés à Wittenberg. Par ces dispositions, Napoléon menaçait la communication de la grande armée ennemie avec Berlin, et même cette capitale. L'Empereur avait aussi pour motif, en ralentissant ses opérations, de recevoir des renforts, entre autres les troupes de la vieille et de la jeune garde, commandées par le général Barrois, enfin de la cavalerie. Il voulait en outre donner le temps au deuxième et au septième corps d'achever leur organisation.

Le 14, tous les corps restèrent en position.

Le 15, le onzième corps se porta en avant et rencontra, à Godeau, le corps de Miloradowitch. Après une résistance de quelques moments, l'ennemi se retira à Bautzen, et repassa la Sprée. Appelé par le bruit du canon et par l'invitation du maréchal Macdonald, je marchai sur-le-champ; mais j'arrivai quand le combat finissait. Le onzième corps campa en face de Bautzen, le sixième campa à sa gauche, et le quatrième à la gauche de celui-ci. L'ennemi, qui voulait gêner les communications de nos divers corps d'armée, avait porté un grand nombre de

Cosaques, sous les ordres directs de Platow, à Grossenheim, soutenu par le corps de Kleist.

Napoléon, voulant nettoyer tout cet espace entre son centre et sa gauche, donna l'ordre au duc de Trévise de partir de Dresde avec une division de jeunes gardes et le corps de cavalerie, commandé par le général Latour-Maubourg, et de chasser l'ennemi de cette position trop avancée. Après une résistance assez vive de la part des Prussiens, ce but fut atteint. Kleist se retira dans la direction d'Elstenwerda, et Platow dans celle d'Ortona.

Après avoir rempli cet objet, le duc de Trévise marcha sur Bautzen. Le 18, le cinquième corps se porta sur Hoyerswerda, et les troisième et septième le suivirent.

Ces trois corps étaient destinés à tourner toutes les positions que l'ennemi avaient fortifiées. Le même jour, l'Empereur et tout le reste de sa garde partirent de Dresde. Ils vinrent s'établir, avec le quartier général, en face de Bautzen. Mais ce jour-là, 18, l'ennemi ayant appris le mouvement du cinquième corps sur Hoyerswerda, et ignorant qu'il était soutenu par les troisième et septième corps, fit un détachement pour s'opposer à lui, et profiter de son isolement pour le battre.

Le général York vint avec dix mille Prussiens prendre position à Weissig. Il était appuyé par Bar-

clay de Tolly avec douze mille Russes. Le général Bertrand détacha sur Königswerth la division italienne de son corps, pour maintenir la communication entre les deux parties de l'armée. Cette division, établie négligemment, fut attaquée et surprise par Barclay. Elle fut mise dans un grand désordre. Cependant, comme elle était appuyée à des bois en arrière de la ville, elle réussit à se rallier, et soutint le combat. Sur ces entrefaites, le comte de Valmy arriva avec sa cavalerie, et Königswerth fut repris. Pendant ces événements, le cinquième corps avait rencontré le général York à Weissig. Un combat opiniâtre s'ensuivit. La position fut enlevée, et l'ennemi fut forcé de se replier sur le gros de son armée.

Ces deux corps, d'York et de Barclay de Tolly, rentrèrent en ligne. Le corps russe fut chargé de défendre la Sprée dans son cours inférieur.

Le 19, toute l'armée française était déployée circulairement devant Bautzen. Le douzième corps occupait l'extrême droite, et était placé sur les hauteurs de Technitz. Le onzième corps était près de Breska, derrière le Windmüchlenberg. Le sixième était en avant de Salzfortgen. Le quatrième appuyait sa gauche à Welka et à la chaussée de Hoyerswerda. La garde et la cavalerie étaient en arrière, sur la route de Dresde. Le quartier général était à Forti-

gen. La gauche de l'armée n'était pas encore en ligne. Le cinquième corps occupait Weissig. Le troisième, un peu en arrière, se trouvait à Markersdorf; le septième à Hoyerswerda. Le deuxième avait quitté Wittenberg, et s'était avancé vers Galzen et Dalheim. Il était en face des corps prussiens de Bulow, de celui de Berstel et de la division russe de Karper.

L'armée ennemie avait deux positions à défendre : la première ayant sa gauche aux montagnes, défendue par des abatis et des redoutes, et le front couvert par Bautzen et la Sprée, dont le lit est encaissé et les bords escarpés ; la deuxième position, également appuyée aux montagnes, se composait des retranchements construits en avant de Kalskirch. Son front était couvert par une ligne de redoutes faites avec soin et bien armées, et par les hauteurs de Krekvitz. Enfin la droite occupait les hauteurs de Glaima, et les points de Klitz et de Malschitz.

Le 20, au matin, l'armée s'ébranla. Le douzième corps, placé à la droite, attaqua les hauteurs où était la gauche ennemie, après avoir jeté un pont sur la Sprée et passé cette rivière. Le onzième corps fut chargé d'attaquer Bautzen, après avoir aussi franchi la Sprée au-dessus de cette ville. Je reçus l'ordre de passer la Sprée à une demi-lieue au-dessous de

Bautzen, et d'attaquer le corps de Kleist qui était en face, et occupait les hauteurs de Seydan. Une vive résistance nous fut opposée; mais, après un combat de cinq heures, l'ennemi fut chassé des diverses positions qu'il occupait devant nous et forcé à se retirer, sur les hauteurs du village de Kayna, en arrière du ruisseau.

Comme Bautzen continuait à se défendre et arrêtait la marche du onzième corps, je détachai ma première division, commandée par le général Compans, pour prendre la ville à revers. La batterie qui en défendait les approches fut enlevée au pas de charge, et les remparts escaladés. Tous les soldats russes qui se trouvaient dans la ville furent faits prisonniers.

Je fis attaquer ensuite, par la division Bonnet, le corps de Kleist, qui venait d'être renforcé et qui s'était concentré dans la position de Kayna et de Basankwitz. Il fut culbuté et obligé de se retirer plus en arrière. Il occupa alors la position retranchée et préparée d'avance, où il avait décidé qu'une seconde bataille devait être livrée. Pendant ces mouvements, les troisième, cinquième et septième corps, sous les ordres du maréchal Ney, s'approchèrent de la Sprée, au village de Klix. Il devait forcer le passage et tourner les retranchements, tandis que le quatrième corps observerait les bords de la Sprée,

en face de Krekwitz, en attendant que la prise de Bautzen et le mouvement de la droite eussent permis de l'attaquer.

Le soir du 20, l'armée française était donc à cheval sur la Sprée, et occupait une ligne brisée, la droite aux montagnes, le centre en face de Krekwitz, et la gauche sur Klix.

Du côté de l'ennemi, la gauche et la partie du centre qui se liait avec elle étaient fortifiées par tout ce que l'art peut offrir d'avantageux, et un succès sur ce point ne compromettait pas le reste de l'armée. Ce n'était donc pas le point d'attaque à choisir; tandis qu'en attaquant la droite on avait moins d'obstacles à surmonter. On forçait le centre et la gauche à se retirer en toute hâte. Enfin, l'on pouvait espérer en couper une partie. Aussi ce fut le plan d'attaque adopté par Napoléon.

La gauche de l'ennemi était commandée par le prince Eugène de Wurtemberg et le général Korsakoff, le centre par le général Blücher, et la droite par le général Barclay de Tolly.

Le 21, à cinq heures du matin, le maréchal duc de Reggio commença le combat par une fausse attaque, dont l'objet était de masquer nos véritables intentions et de contenir une partie considérable des forces de l'ennemi. Celui-ci, qui avait porté sa gauche en avant du ruisseau et des retranchements

construits dans les montagnes, fut forcé à un mouvement rétrograde; mais, ayant reçu des secours, il résista et força le duc de Reggio, qui s'était emparé de Meltheuer, de l'évacuer et de reprendre sa première position. Le onzième corps prit part au combat, et soutint le douzième. Pendant ce temps, le prince de la Moskowa enlevait le village de Klix. Il attaqua ensuite l'ennemi dans une seconde position, entre Glaima et l'étang de Malschitz, et le battit. Il avait ainsi tourné ses positions. De son côté, le quatrième corps, dont le duc de Dalmatie était venu prendre le commandement, après s'être emparé du village de Krekwitz, forçait l'ennemi à la retraite. Enfin, l'affaire étant engagée sur tous les points, je déployai le sixième devant les retranchements ennemis, et je commençai contre eux un feu d'artillerie à faire trembler la terre. Peu après, j'aperçus un mouvement rétrograde prononcé à la droite et au centre de l'ennemi. L'ayant reconnu le premier, j'en fis prévenir aussitôt l'Empereur, et mis mes troupes en mouvement pour marcher à ces retranchements; mais, l'ennemi les ayant évacués assez tôt pour éviter un engagement d'infanterie, je continuai à le poursuivre sans relâche jusqu'au village de Wurtzen.

Cette bataille, à laquelle on donna le nom de Wurtzen, fut bien conduite. Chaque événement ar-

riva comme il avait été prévu, et chacun fit son devoir. L'infanterie soutint la réputation qu'elle avait acquise à Lutzen. La direction des attaques et le point choisi pour porter les coups décisifs promettaient de grands résultats, et il est probable qu'on les aurait obtenus sans notre extrême faiblesse en cavalerie.

L'ennemi se retira sur Weissenberg. On ne peut guère comprendre ses illusions. Il aurait dû voir que cette position, choisie et fortifiée d'avance, devait tomber d'elle-même par un simple mouvement stratégique. L'armée française, avec les renforts qu'elle avait reçus, consistant en dix mille hommes de cavalerie et huit mille de la garde, et, au moyen des cinquième, septième et douzième corps qui n'avaient pas combattu à Lutzen, s'élevait à cent cinquante mille hommes. Les forces de l'ennemi étaient au-dessous de cent mille.

Le 22, l'armée française se mit en mouvement pour suivre l'ennemi. Le douzième corps resta en position sur le champ de bataille pour le couvrir contre les mouvements que le corps de Bulow aurait pu exécuter. L'ennemi prit position en avant de Reichenbach et sur les hauteurs entre Reichenbach et Markersdorff. Le septième corps, qui n'avait pas combattu la veille, soutenu par la cavalerie du général Latour-Maubourg, reçut l'ordre d'attaquer.

Le combat fut chaud et brillant, et la cavalerie russe forcée à la retraite. Il coûta la vie à un excellent officier, un de nos camarades de l'état-major général de la glorieuse armée d'Italie, le général Bruyère, commandant une division de la cavalerie légère. Nous le regrettâmes vivement.

Mon corps d'armée suivait, et de ma personne j'avais été joindre l'Empereur à la fin du combat. Bruyère venait d'être tué, et j'en causais avec le général Duroc, duc de Frioul, avec lequel j'étais intimement lié. En ce moment, la figure de Duroc portait une expression de tristesse que je ne lui avais jamais vue. Les circonstances qui suivirent immédiatement l'ont gravée profondément dans ma mémoire et pourraient faire croire à la vérité des pressentiments. Duroc donc, triste et préoccupé, montrait une sorte de découragement et d'abattement dans toute sa personne. Je marchai quelque temps en causant avec lui; il me dit ces propres paroles : « Mon ami, l'Empereur est insatiable de combats; nous y resterons tous, voilà notre destinée! » Après avoir cherché à le remettre un peu et à combattre ses idées noires et misanthropiques, j'allai prendre les ordres de l'Empereur, qui m'ordonna de faire camper mon corps d'armée sur la crête que nous venions de traverser. Napoléon, arrivé auprès du village de Markersdorff et marchant dans un che-

min creux, un boulet isolé, parti à grande distance d'une batterie qui se retirait devant notre avant-garde, tomba dans le groupe qui l'environnait, tua roide le général Kirchner, bon officier du génie, et blessa mortellement le duc de Frioul, dont les entrailles furent mises à découvert. Peu de moments après, et lorsque j'étais encore occupé de mon établissement, j'appris cette triste nouvelle.

L'Empereur montra de la douleur et passa quelque temps avec Duroc, dans la baraque où il fut déposé. Il paraît qu'il se justifia auprès de l'Empereur de je ne sais quels torts, que celui-ci lui avait imputés sans fondement, et dont l'accusation l'avait profondément blessé. Le lendemain matin, je le vis de très-bonne heure. Ses douleurs atroces lui faisaient désirer la mort, et il la demandait avec instance. Je causai avec lui pendant quelques moments. Je lui parlai des personnes qui l'intéressaient, et, comme je lui montrais ma vive et profonde commisération, il me répondit : « Va, mon ami, la mort serait peu de chose pour moi si je souffrais moins vivement. »

Dans le cours de mes récits, j'ai eu peu d'occasions de parler du duc de Frioul. Ayant pour ainsi dire passé ma vie avec lui, et le rôle qu'il a joué lui donnant de l'importance historique, je dois chercher à le faire connaître.

Duroc était d'une bonne famille. Son père, gentilhomme de la province d'Auvergne, sans fortune, servant dans un régiment de cavalerie en garnison à Pont-à-Mousson, s'y maria, et s'établit dans cette ville. Duroc, placé comme élève du roi à l'École militaire qui y existait alors, fut destiné au service de l'artillerie, débouché le plus sûr, carrière la plus avantageuse autrefois pour un gentilhomme qui n'avait ni appui ni protection. Il y entra en même temps que moi, et nous fûmes reçus élèves sous-lieutenants à Châlons, au commencement de janvier 1792. Plus tard, une partie de l'école ayant émigré, Duroc alla rejoindre l'armée des princes et fit le siége de Thionville. Son bon sens naturel lui ayant promptement fait apprécier la confusion qui régnait parmi les émigrés, il rentra en France, et vint à Metz, où moi-même, reçu officier, j'étais en garnison. Il me fit confidence de ce qui lui était arrivé, et de sa résolution de reprendre du service. Le gouvernement ferma les yeux sur son absence momentanée, mais le contraignit à subir l'examen de sortie, et à retourner à Châlons pour y reprendre sa place d'élève. Quelque temps après, et cette formalité étant remplie, il rejoignit le quatrième régiment d'artillerie. De là, il passa dans une compagnie d'ouvriers employée à l'armée de Nice. C'est là que je le retrouvai en 1794.

Duroc continua à servir dans son arme, et devint aide de camp du général Lespinasse, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Après la bataille d'Arcole, le général Bonaparte ayant perdu plusieurs aides de camp, et m'ayant consulté sur les officiers qui pouvaient les remplacer, je lui proposai et lui présentai Duroc qui fut admis. Voilà l'origine de sa fortune. Duroc se l'est toujours rappelé, et m'a constamment voué une amitié très-vive, que le temps n'avait fait que consolider. Il fit, en qualité d'aide de camp, le reste des campagnes d'Italie et la campagne d'Égypte. Arrivé au grade de colonel quand le général Bonaparte devint premier consul, il eut l'administration de sa maison. Puis, quand Napoléon prit la couronne impériale, il fut grand maréchal avec une autorité très-étendue, et investi d'une confiance sans bornes. Duroc eut diverses missions diplomatiques à Berlin et à Pétersbourg, qu'il remplit à la satisfaction de l'Empereur. Il était le centre de mille relations diverses. L'Empereur le chargeait souvent de travaux étrangers à ses fonctions habituelles, et il s'en acquittait toujours bien. Aussi fut-il toujours surchargé de besogne, accablé de fatigues et d'ennuis, et au point de murmurer souvent contre la faveur et les grandeurs.

Le duc de Frioul avait un esprit sans éclat, mais

sage et juste; peu de passions, mais une profonde raison et une ambition bornée. Les faveurs sont venues le chercher plus souvent qu'il n'a couru après elles. Naturellement réservé, son commerce était sûr, et jamais on n'eut à lui reprocher la plus légère indiscrétion. Étranger au sentiment de la haine, il n'a nui à personne; mais, au contraire, il a rendu une multitude de services à des personnes qui l'ont ignoré. Une réclamation juste et fondée l'a toujours trouvé bien disposé, et il faisait auprès de l'Empereur telle démarche qu'il croyait utile, sans jamais s'en faire de mérite auprès de celui qui en était l'objet. Simple, vrai, modeste, probe et désintéressé, son caractère froid l'aurait empêché de se dévouer pour un autre, de se *compromettre* pour le servir; mais, dans sa position, c'était déjà beaucoup que de rencontrer, si près du pouvoir suprême, un homme sans malveillance; car tout ce qu'on peut raisonnablement désirer et espérer, c'est d'y trouver, en outre de la justice, une bienveillance active quand elle est sans danger. Duroc était bon officier, et il a regretté d'être éloigné du métier pour lequel il avait de l'attrait. Très-utile à l'Empereur, il lui a fait souvent des amis. Ses opinions, toujours sages, lui permettaient, en les exprimant, de s'élever avec une certaine indépendance, quoiqu'il craignît beau-

coup Napoléon. S'il eût vécu pendant l'armistice de 1813, peut-être aurait-il eu sur l'Empereur une influence utile et lui aurait-il fait sentir les inconvénients qui devaient résulter de la reprise des hostilités. Mais Napoléon, après l'avoir perdu, n'avait près de lui alors presque que des flatteurs; et de ceux-là seuls il aimait les conseils.

Je reviens aux événements militaires. Le 23, l'armée ennemie se retira sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par Barclay de Tolly, sur la route de Buntzlau, et celle de gauche, sous les ordres de Wittgenstein, se dirigea sur Loubau. L'arrière-garde, commandée par Miloradowitch, brûla le pont de la Niesse à Görlitz, et détruisit tous les moyens de passage. L'empereur de Russie et le roi de Prusse se rendirent à Löwenberg. Le septième corps, commandé par le général Régnier, arriva devant Görlitz, et passa la Niesse de vive force. Le cinquième corps, qui le suivait, prit la direction de Buntzlau. Le quatrième vint à Hemersdorf, en arrière du septième. Le onzième corps s'établit à Schiomberg. Le quartier général, la garde, les troisième et sixième corps restèrent à Görlitz.

Le 24, le quatrième corps se porta sur Loubau; au moment où il se disposait à attaquer cette ville, l'ennemi l'évacua et prit position derrière la Queiss.

Le corps commandé par Miloradowitch fut forcé à la retraite; mais le quatrième corps resta en position derrière Loubau, et le onzième corps vint l'y joindre. Le cinquième corps se porta à Siegersdorf. Les troisième et septième corps marchèrent dans la direction de Valdau. Le sixième suivit le mouvement de l'armée dans la direction de Buntzlau.

La colonne de droite de l'ennemi se retira sur Haynau; celle de gauche sur Goldsberg.

Le 25, le cinquième corps, après avoir rétabli les ponts sur le Bober, marcha sur Thomaswald. Les troisième et septième corps le remplacèrent à Buntzlau. Le deuxième vint à Vichrau sur la Queiss. Le quartier général vint à Buntzlau. Le quatrième corps se rendit à Loubau et à Gilesdorf.

Le 26, l'ennemi continua son mouvement sur Liegnitz. Il préparait ainsi sa retraite dans la haute Silésie, en pivotant sur sa gauche qui resta en position. Le même jour, le quatrième corps passa le Bober à Rakwitz, et vint prendre position à Deutmansdorf. Le onzième corps vint à Löwenberg. Le cinquième corps, qui marchait en tête de colonne à la suite de la droite de l'ennemi, vint prendre position en avant de Haynau. La division Maison était d'avant-garde. Elle s'établit en avant d'un ravin, sans s'être fait suffisamment éclairer. Au moment où elle campait, elle fut attaquée à l'improviste par

les Prussiens qui débouchèrent des bois. Surprise sans être en défense, elle fut culbutée et pour ainsi dire détruite. A peine deux cents hommes échappèrent-ils de cette échauffourée, qui fit grand bruit et grand tort au général Maison. Cet officier général, se croyant déshonoré, voulut se brûler la cervelle. Le général de division Lagrange, son camarade de corps d'armée, le calma et l'empêcha d'exécuter la résolution que son désespoir lui avait inspirée.

Le troisième et le septième corps continuèrent leur mouvement à l'appui du cinquième corps dans la direction de Haynau et de Liegnitz. J'arrivai, ce jour-là, sur la Katzbach dont l'ennemi occupait en force la rive droite. Le 27, l'ennemi prépara un mouvement de concentration et de retraite sur la haute Silésie, en approchant sa droite du gros de ses forces, qui se retira à Merteskatz, à peu de distance de Jauer, et y prit position. Pendant ce temps, le septième et le cinquième corps français arrivaient à Liegnitz, tandis que le quatrième prenait position sur la Katzbach à Hohendorf, et le onzième à Goldsberg. Le troisième corps était resté à Haynau. Ainsi toute l'armée était en ligne, prête à s'engager contre les forces concentrées de l'ennemi; mais, après cette concentration, l'ennemi continua son mouvement rétrograde en laissant de fortes arrière-gardes pour couvrir Breslau.

Le quartier général ennemi se dirigea sur Schweidnitz.

Le même jour, 27, je passai la Katzbach, et je chassai l'ennemi qui gardait les défilés en arrière de cette rivière. L'ennemi présenta à ma vue environ trente mille hommes placés en échelons, ce qui annonçait l'intention de se retirer.

Le surlendemain, 29, je marchai sur Jauer, tandis que le quatrième corps couvrait ma droite en se portant sur Hemsdorf. En avant de Jauer, je trouvai un corps ennemi d'environ quinze mille hommes que je culbutai après un combat assez vif. J'avais été rejoint par le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg; mais cette cavalerie, toute nouvelle et peu instruite, était d'une faible ressource. Avec une cavalerie capable de combattre, et sur laquelle j'eusse pu compter, ce corps de quinze mille hommes aurait probablement été détruit, tant le succès obtenu avait été prononcé. Il y eut un millier de prisonniers de faits. Toutes les forces ennemies se dirigèrent sur Striegau.

Les troisième, cinquième et septième corps continuèrent leur mouvement dans la direction de Breslau, et s'établirent à Neumarck. Le 29, les armées restèrent en position.

Le 30, je reçus l'ordre de me diriger sur Eisendorf, et le duc de Tarente, avec le onzième corps,

fut dirigé sur Striegau. Pendant ce mouvement de flanc, une nombreuse cavalerie s'opposa à ma marche et m'obligea à prendre beaucoup de précautions. La position de l'armée ainsi réunie obligeait l'ennemi à rester acculé à la Bohême et à la Silésie autrichienne. Si la guerre eût continué immédiatement avec des succès marqués, sa situation pouvait devenir fort critique et même désespérée.

Mais l'ennemi, en choisissant cette direction, avait calculé toutes les chances qui pouvaient en résulter. En repassant l'Oder, il abandonnait toute la Prusse et la livrait à notre vengeance. Il consacrait l'opinion d'une infériorité décidée. L'Autriche, encore indécise sur le parti qu'elle prendrait, car des velléités et des projets hypothétiques étaient seuls entrés alors dans son esprit, était abandonnée et livrée à ses craintes si on s'éloignait d'elle. En se serrant sur elle, on l'entraînait dans une alliance. En la prenant pour arbitre, la laissant maîtresse de dicter les conditions de la paix aux puissances belligérantes, on flattait son orgueil, on servait ses intérêts, et on la forçait à prendre parti contre Napoléon, s'il se refusait à se conformer à ses offres.

D'un autre côté, ce parti hardi avait ses inconvénients; car, si les événements eussent pris un grand caractère d'urgence, l'Autriche, n'étant pas encore prête, n'aurait pas voulu se compromettre en se dé-

clarant pour les alliés. Alors ceux-ci devaient avoir en vue, comme complément de leurs combinaisons, d'arriver à la conclusion d'un armistice. De son côté, Napoléon était décidé à y consentir par méfiance de l'Autriche, motivée sur la manœuvre des ennemis, annonçant de leur part une confiance qui cependant était loin d'être entière; mais il fallait alors, pour cette raison, vouloir faire la paix.

Cependant il a été démontré depuis que, dans cette circonstance, l'intérêt bien entendu de Napoléon aurait été de continuer la guerre. Son armée était plus nombreuse que celle de l'ennemi. Celle-ci, battue dans deux grands engagements, et après une retraite fort longue, éprouvait du découragement. Aucun renfort ne l'avait encore rejoint.

Quant à nous, nos corps, organisés à la hâte, avaient beaucoup souffert des combats et des marches. Il y avait fatigue et lassitude. Notre cavalerie, si peu nombreuse encore, n'avait aucune consistance. Un repos de deux mois devait rendre à nos troupes toute la valeur dont elles étaient susceptibles. D'ailleurs, d'immenses renforts étaient en marche de toutes parts pour nous rejoindre. Enfin nos jeunes soldats devaient profiter, dans des camps de repos, des soins qu'on donnerait à leur instruction. Toutes ces considérations firent pencher Napoléon en faveur d'un armistice quand les Russes

le lui firent proposer. Le général Schuwaloff, aide de camp de l'empereur de Russie, se présenta à nos avant-postes pour le demander. Le duc de Vicence ayant été envoyé par Napoléon pour le recevoir, des conférences suivirent dans le château de Pleiswig entre les avant-postes des deux armées, et, en quarante-huit heures, tout fut convenu et signé.

Cet armistice devait durer jusqu'au 20 juillet et cesser six jours après avoir été dénoncé; plus tard, on le prolongea jusqu'au 10 août. La ligne de démarcation suivante fut convenue entre les deux armées : en Silésie, la ligne de l'armée combinée, partant de la Bohême, passait par Dittersbach, Paffendorf et Landshut, suivait le Bober jusqu'à Budelstadt, et de là, passant par Boskenheim et Striegau, suivait la rivière de Striegau jusqu'à Kanth.

La ligne de l'armée française partait également des frontières de la Bohême, arrivait au Bober par Schreibersan et Rimnitz, suivait cette rivière jusqu'à Lahn, allait ensuite gagner à Neukwitz la Katzbach, qu'elle suivait jusqu'à l'Oder.

Le pays entre les deux lignes de démarcation était neutre depuis l'embouchure de la Katzbach. La ligne de démarcation suivait l'Oder jusqu'à la frontière de la Saxe, vers l'embouchure de la Sprée, de là arrivait à l'Elbe, non loin de l'embouchure de la Saale, en suivant les frontières de la Prusse, et

ensuite le fleuve jusqu'à la frontière de la troisième division militaire. La démarcation du bas Elbe devait être déterminée de concert avec le prince d'Eckmühl. Il fut convenu que Magdebourg et toutes les places fortes entre les mains des Français, situées dans les pays occupés par l'ennemi, auraient un rayon d'une lieue autour de leur enceinte et seraient ravitaillées tous les cinq jours.

Les deux armées devaient être placées, le 12 juin, sur leurs nouvelles lignes. Le quartier général de l'armée s'établit à Reichenbach. L'empereur Napoléon retourna à Dresde, où il arriva le 10 juin.

Pendant les mouvements dont j'ai rendu compte, le douzième corps, commandé par le duc de Reggio, était resté d'abord à Bautzen. Il s'était ensuite porté sur Hoyeswerda pour couvrir l'armée contre les troupes qui venaient de Berlin, et que commandait le général Bulow. La mission de ce corps d'armée était de couvrir cette capitale, et, en conséquence, il s'était placé à Interbach. Là, il reçut des renforts de la landwehr de Brandebourg, et son effectif atteignit le chiffre de trente mille hommes. Ainsi renforcé, Bulow vint attaquer le duc de Reggio à Hoyerswerda, mais il fut repoussé avec perte. Il fit sa retraite sur Kottebus, où il prit position avec la masse de ses forces, occupant ainsi Gaben, Drebkorn et Interbach, avec de forts détachements. Le

duc de Reggio marcha à lui; mais, ayant voulu menacer Berlin, il se porta dans la direction de Lukau. Bulow, informé de ce mouvement, accourut en toute hâte sur ce point. Lukau a une bonne enceinte et des fossés pleins d'eau. L'avant-garde ennemie fut culbutée et forcée de rentrer dans la ville. Mais ce premier succès ne termina point le combat; la lutte se prolongea et finit par tourner à notre désavantage. Le douzième corps, attaqué sur ses flancs et obligé de se retirer, se dirigea sur Ubigau, où il reçut la nouvelle de l'armistice.

Par la dispersion de ses forces, l'ennemi avait donné beau jeu au duc de Reggio; mais celui-ci n'en sut pas profiter. Sa marche incertaine en se portant en avant, ses directions variées, donnèrent au général Bulow le moyen de réparer toutes ses fautes et de combattre à Lukau avec avantage.

Le mouvement général des troupes, nous ayant éloignés de notre frontière, avait laissé l'Allemagne tout entière sans troupes. Le corps de Woronzoff devant Magdebourg, et un autre corps stationné à Hambourg, servaient d'appui à une foule de partisans qui opéraient sur nos derrières. Ils se montraient partout et dans toutes les directions. Divers convois furent enlevés, plusieurs détachements pris, et beaucoup d'atrocités commises contre les usages de la guerre. Un partisan prussien, nommé Lutzow,

acquit, dans ces circonstances, une sorte de célébrité.

Une opération combinée entre les généraux Woronzoff et Czernikoff faillit avoir pour résultat l'enlèvement de la garnison de Leipzig, où beaucoup de blessés se trouvaient réunis; mais l'armistice en arrêta l'exécution au dernier moment.

Enfin divers combats eurent lieu dans les environs de Hambourg. Les îles de l'Elbe et la ville de Hambourg elle-même tombèrent sucessivement au pouvoir du général Vandamme, au moyen des secours que lui envoya le roi de Danemark, qui resserra en cette circonstance ses liens d'alliance avec l'Empereur. Dès ce moment, une division danoise, commandée par le général Schomtenbourg, se trouva combinée avec les troupes françaises.

Les différents corps de l'armée établis dans les divers cercles de Löwenberg, de Goldsberg, Buntzlau, eurent ces territoires pour assurer leurs besoins. Le sixième corps fut placé à Buntzlau. Chacun s'occupa avec activité à refaire les troupes, à les réorganiser et à les instruire. Des détachements amenant des recrues étaient en route de France pour tous les régiments; mais, comme ils étaient entièrement composés de nouveaux soldats sans aucune instruction, il fallait consacrer tous ses efforts à les mettre en état de combattre. Ces soins occu-

pèrent tous les chefs de l'armée jusqu'au 10 août, moment auquel on reprit les armes. Je vais rendre un compte succinct de ce qui se passa jusqu'au renouvellement des hostilités.

SITUATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE PENDANT L'ARMISTICE ET LA DEUXIÈME CAMPAGNE DE 1813.

La manière et la promptitude avec laquelle l'armée française avait reparu sur la scène, l'espèce de réurrection dont elle venait de présenter l'image, avaient étonné l'Europe. Les succès de Lutzen et de Bautzen avaient montré ce que l'on pouvait attendre de ses efforts. Mais ces succès, si glorieux et si éclatants qu'ils fussent, n'avaient donné que de faibles résultats. Ils n'avaient pas diminué d'une manière sensible les forces de l'ennemi. D'un autre côté, l'armée combinée était loin d'être arrivée à la force que le mouvement imprimé en Prusse et en Russie devait produire. Les recrues dont la levée avait été ordonnée en Russie, au commencement de l'année précédente, étaient au moment de rejoindre et de renforcer les corps. Le mouvement national de la Prusse n'était pas encore régularisé; le roi avait ordonné une levée en masse de ses peuples contre les Français quand ils franchiraient leur territoire; il ordonnait la destruction des moissons

et des fruits, l'enlèvement des bestiaux, enfin une guerre à mort. Quand, en 1814, les paysans français voulurent prendre les armes, on les menaça de les traiter en criminels. On prétendit qu'ils agissaient contre le droit des gens et les usages des peuples civilisés. C'est ainsi que les hommes changent de doctrines et de principes, suivant leurs diverses situations.

Ces dispositions extrêmes, inspirées par le désespoir et la fureur, restèrent, au surplus, sans exécution; mais un esprit public prononcé, une énergie admirable, se montrèrent dans toutes les classes en Prusse. Les sociétés secrètes, formées pour préparer la délivrance du pays, avec l'assentiment et l'appui du gouvernement, produisirent l'effet qu'on avait dû en attendre. Les idées de liberté, le désir d'institutions et de garanties constitutionnelles, s'étaient mêlés aux idées d'affranchissement et d'indépendance nationale. Tous ces désirs, toutes ces espérances, avaient été encouragés par le roi, à titre de moyens défensifs. Aussi tout bouillait en Prusse. Plus l'oppression de Napoléon avait été forte et sa tyrannie odieuse, et plus la réaction avait de violence. Les étudiants couraient aux armes. Cette jeunesse vive, ardente et souvent redoutable, qui peuple les universités d'Allemagne, rappelait, par son esprit, son ardeur et son but, la

formation des premiers bataillons des volontaires de France, qui furent tout de suite si remarquables par leur conduite, et qui devinrent plus tard le noyau de l'armée française et la pépinière d'où sortit le plus grand nombre de ses chefs. Enfin l'énergie de la Prusse était encore accrue par le sentiment de la position dans laquelle elle s'était placée volontairement. Sa désertion de la cause française au milieu de la guerre, cette défection du général York, avaient autorisé toute espèce de vengeance de la part de Napoléon, qui n'était, d'ailleurs, que trop disposé à s'y livrer. La force seule pouvait donc la préserver. Mais, pour mettre en œuvre de pareilles ressources, pour régulariser de semblables moyens, le gouvernement avait à peine eu trois mois, et encore le dernier de ces trois mois avait été employé tout entier à combattre. La Prusse était donc loin de présenter en ce moment les forces réelles dont elle pourrait bientôt disposer. L'armistice devait lui donner le temps d'achever ses préparatifs.

Les Russes, ses alliés, épuisés par la campagne précédente, par les marches exécutées pendant l'hiver, ne comptaient dans leur armée que des bataillons incomplets. Les recrues, formées et dressées, allaient arriver et doubler chez eux le nombre des combattants.

De son côté, Napoléon avait ordonné des levées immenses. Ces levées s'exécutaient avec facilité; mais les produits n'en étaient pas encore parvenus jusqu'à lui. Deux mois de plus, et son armée aurait une force double, une cavalerie nombreuse, et tout ce qui pouvait lui donner les chances de la victoire. Ainsi un repos momentané avait dû entrer dans ses idées. Il profita avec activité de l'armistice.

Enfin, pour achever le tableau de cette époque mémorable, je dirai que l'Autriche, ayant vu, lors des désastres de 1812, le rôle qu'elle était appelée à jouer, faisait ses préparatifs dans ce but. Les circonstances étaient favorables. Elles lui fournissaient l'occasion de devenir modératrice et même juge suprême des débats, en raison de sa force, en raison de sa position géographique, et en raison même de l'esprit de sagesse et de lenteur qui préside à ses conseils.

On a déjà dit que, dès le 26 avril, le gouvernement autrichien avait déclaré que les stipulations du traité du 14 mars 1812 n'étaient plus applicables à la situation présente. C'était dévoiler toute sa politique. Mais ses moyens militaires, pour l'appuyer, étaient incomplets. Il fallait porter son armée à un effectif qui donnât à son langage le poids convenable. On s'occupa donc avec activité en Au-

triche de levées d'hommes, d'achats de chevaux et de toutes les dispositions qui doivent donner la possibilité d'entrer en campagne. Pour cela, il fallait du temps. Aussi l'Autriche fut-elle l'intermédiaire utile par lequel passa la demande d'une prolongation de suspension d'armes que fit Napoléon. Elle la favorisa, l'appuya, en offrant en même temps sa médiation pour la paix. Ainsi, quand tout le monde parlait de la paix, personne n'en voulait. Tout le monde était de mauvaise foi et dans la conviction que jamais la paix ne pourrait réaliser des prétentions opposées et inconciliables.

La Prusse, ainsi que je l'ai déjà dit, voulait déployer les moyens que le mouvement national mettait à sa disposition. — Les Russes recevaient leurs recrues et leurs renforts; l'Autriche voulait donner à son armée un effectif qui l'autorisât à parler en maître, et Napoléon atteindre l'époque où il aurait fait arriver les levées extraordinaires que les efforts si honorables du peuple français faisaient de bonne grâce et avec empressement. C'était une halte, un repos profitable à chacun, et dont l'objet était de se préparer à combattre et de se mettre à même de le faire avec succès. Il n'y avait qu'une seule chance de paix : c'est que Napoléon consentît à faire le sacrifice d'une partie de sa puissance, spécialement en faveur de l'Autriche, afin de se la

rendre favorable. Du moment où elle eût été avec nous, sa prépondérance eût décidé la question, et toute lutte cessait; mais, pour qu'elle fût avec nous, il fallait adopter des sentiments autres que ceux qui animaient Napoléon. Ainsi, malgré le langage pacifique tenu par tout le monde, tout le monde voulait la guerre; car chacun voulait des résultats que la victoire seule pouvait donner, et Napoléon, dont le caractère dès lors était de s'abandonner aux illusions qui le flattaient, s'efforçait à se persuader que jamais l'Autriche n'oserait prendre les armes contre lui, et qu'ainsi il aurait seulement à combattre la Prusse et la Russie. Cette manière d'envisager les événements futurs n'a plus cessé d'être la sienne et l'a conduit à sa perte.

C'est dans cet esprit et avec ces dispositions que les armées prirent les positions réglées par l'armistice.

Les espérances de l'Empereur pour l'augmentation de ses forces se réalisèrent promptement. L'armée croissait à vue d'œil. Les jeunes soldats furent occupés dans les camps à tirer à la cible, exercice dont on n'a jamais fait un emploi suffisant en France, et qui, constamment en usage en Angleterre, donnait autrefois à l'infanterie anglaise un feu supérieur à celui des autres troupes de l'Europe. Un grand nombre des conscrits qui venaient

de faire la campagne se trouvaient blessés à la main gauche et avaient perdu un doigt. Cette blessure, cause de réforme, les fit soupçonner de s'être mutilés pour être exemptés du service, et l'Empereur ordonna les mesures les plus rigoureuses contre eux. Quelques-uns pouvaient être coupables; mais j'acquis la certitude que ces blessures, si nombreuses et si semblables, avaient pu être reçues naturellement à cause du peu d'instruction des troupes. Je reconnus que, lorsque les rangs sont trop ouverts, comme il arrive avec des soldats peu instruits et chargés de gros sacs, le deuxième rang, en tirant, peut facilement blesser les hommes du premier. Je fus heureux de constater un fait servant de réparation à l'honneur français.

J'allai m'établir, de ma personne, dans un château charmant appelé Niederthomaswald, à deux lieues en avant de Buntzlau.

Napoléon, voulant préparer un point d'appui sur le Bober, me demanda si Buntzlau pouvait être fortifié et mis à l'abri d'un coup de main. Ayant répondu d'une manière affirmative, je reçus l'ordre d'exécuter les travaux nécessaires. Je parvins à faire de cette ville une forteresse qui eût exigé un siége. Il y avait une première enceinte revêtue, une seconde enceinte, liée aux maisons, qui pouvait servir de réduit, une contre-escarpe et des

fossés qui furent inondés en partie au moyen des nouveaux travaux; mais cette place, mise en état en moins d'un mois, ne fut pas occupée pendant la campagne suivante et ne servit à rien, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

L'armistice avait été conclu par toutes les puissances dans le but apparent d'arriver à la conclusion de la paix, sans la médiation de l'Autriche. Le prince de Metternich se rendit à Dresde pour y voir l'Empereur et juger de ses dispositions. Napoléon avait toujours eu pour lui une bienveillance toute particulière et un attrait marqué. Cependant leur discussion fut vive, de la part de l'Empereur au moins; car le prince de Metternich, toujours maître de lui-même, parlait de tout sans passion, et discutait les intérêts dont il était chargé avec le calme qui convient à un homme d'État. Les emportements de Napoléon, joués, comme il lui arrivait souvent, ne produisirent aucun effet. La grande affaire était les pouvoirs à donner aux médiateurs. L'Empereur voulait que l'Autriche fût seulement une intermédiaire; mais l'Autriche voulait être arbitre et résolut à se déclarer contre celui qui refuserait de reconnaître sa médiation. Cependant Napoléon accorda le principe et convint de ce mode de négociation. L'Empereur reconnut clairement alors la propension de l'Autriche à devenir son en-

nemie; mais il refusait toujours à croire qu'elle s'y décidât. Il calcula avec le prince de Metternich les forces qu'il allait avoir à combattre. Il commença par les nier ou les réduire de beaucoup. Forcé ensuite de reconnaître tout ce que ces forces avaient d'imposant, il lui dit avec humeur ces paroles remarquables, qui n'étaient dignes ni de son esprit ni de son jugement : « Eh bien! plus vous serez, et plus sûrement et plus facilement je vous battrai. »

Le prince de Metternich le quitta après une conversation de dix heures, mais ayant perdu l'espérance d'obtenir une négociation suivie dont la conclusion pût être la paix. Pendant ce temps, Napoléon s'abandonnait à l'idée que l'Autriche resterait neutre; car ses dernières paroles furent celles-ci, au moment même où le prince de Metternich passait la dernière porte de son appartement : « Eh bien! vous ne me ferez pas la guerre. »

Cependant le congrès de Prague fut ouvert comme il était convenu. Les plénipotentiaires français, MM. de Vicence et de Narbonne, s'y rendirent tard. Ensuite ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas de pouvoirs, ajoutant qu'ils les recevraient incessamment. Le temps s'écoula dans cette vaine attente. On arriva ainsi au 10 août, dernier jour de l'armistice. A minuit, les alliés déclarèrent que,

d'après les termes des conventions, les hostilités recommenceraient le 16.

Le 12, tout étant rompu, les pouvoirs arrivèrent; mais il était trop tard. Celui qui a approché et bien connu Napoléon le reconnaîtra dans cette manière d'agir.

Napoléon s'était laissé aller tout à la fois à la fougue de son caractère, à la passion qui le dominait et à une espèce de finasserie toujours fort de son goût. Il aurait dû comprendre, tout d'abord, qu'après la consommation énorme d'hommes qu'il avait faite et la nécessité où il était de faire la guerre avec des soldats si jeunes il ne pourrait pas la prolonger pendant longtemps, car alors son armée se fondrait comme la neige au printemps. Napoléon, dans les derniers temps de son règne, a toujours mieux aimé tout perdre que de rien céder. En cela, son caractère a éprouvé une grande modification. Ce n'était plus le jeune général d'Italie qui avait su renoncer à l'espérance de prendre immédiatement Mantoue, qui s'était résigné à abandonner cent cinquante pièces de siége dans la tranchée pour aller livrer une bataille, la gagner et aller reprendre l'exécution de ses projets.

Si, en 1813, Napoléon avait fait la paix (et il pouvait la faire avec honneur après ses victoires de Lutzen et de Bautzen), en conservant de grands

avantages, il satisfaisait l'opinion publique en France. Il récompensait le pays des efforts qu'il avait faits pour le soutenir. Il laissait mûrir son armée, si je puis m'exprimer ainsi; et, après deux ou trois ans, s'il avait voulu, il aurait recommencé la lutte avec des moyens plus complets et plus imposants que jamais; mais sa passion l'entraîna. Son esprit supérieur lui montra certainement alors les avantages d'un système de temporisation; mais un feu intérieur le brûlait, un instinct aveugle l'entraînait, quelquefois même contre l'évidence. Cet instinct parlait plus haut que la raison, et commandait.

Il avait d'ailleurs un conseiller funeste qui flattait ses passions, adoptait toutes ses illusions, et même les rendait encore plus éblouissantes. Le duc de Bassano, esprit étroit et vain, flatteur par essence, avait juré une adoration sans réserve à son maître. Il la professait hautement et s'en glorifiait. Il étudiait ses désirs pour en faire ses lois, et il mettait son esprit et son éloquence à plaider les causes que Napoléon avait déjà jugées. C'était un moyen de lui plaire et d'en être bien traité. Mais le prix de ses succès devait être la perte de son idole. Il répétait, à cette époque, à Napoléon sans cesse ces paroles : « L'Europe est attentive et impatiente de savoir si l'Empereur sacrifiera Dantzig. » La prétention et l'espérance de conserver

cette ville, ainsi que les sentiments d'orgueil qui s'opposaient à toute espèce de sacrifice, étaient caressés par ce langage. C'est là ce qui a fait recommencer la guerre, et en définitive produit la chute de Napoléon et la destruction de l'Empire.

L'époque rapprochée des hostilités décida l'Empereur à faire célébrer sa fête, par l'armée, plus tôt qu'à l'ordinaire. Le 15 août y était consacré ordinairement. Elle fut fixée cette année au 10 août, pour la dernière fois.

Napoléon avait déployé une telle activité, les ordres et les mesures prises pour la réorganisation de son armée avaient été si bien combinés, les autorités en France avaient mis tant de zèle à les exécuter, et le pays avait montré tant de bonne volonté, que ses forces étaient devenues extrêmement considérables.

L'armée se composait de douze corps d'armée organisés en quarante et une divisions, toutes au complet, sans compter la garde impériale, la vieille garde, formant en tout quatre divisions. La cavalerie, qui nous manquait complétement à Lutzen, était portée maintenant à soixante-dix mille chevaux. Enfin ce n'est pas trop de porter à quatre cent cinquante mille hommes les forces totales réunies en Allemagne, et dont Napoléon pouvait disposer.

Voici quels étaient les divers corps de l'armée, et les noms de ceux qui les commandaient :

Premier corps, Vandamme, trois divisions;

Deuxième, duc de Bellune, quatre divisions;

Troisième, prince de la Moskowa, quatre divisions;

Quatrième, général Bertrand, trois divisions;

Cinquième, général Lauriston, trois divisions;

Sixième, duc de Raguse, trois divisions;

Septième, général Régnier, quatre divisions;

Huitième, prince Poniatowski, deux divisions;

Onzième, duc de Tarente, trois divisions;

Douzième, duc de Reggio, trois divisions;

Treizième, prince d'Eckmühl, trois divisions;

Quatorzième, maréchal Saint-Cyr, trois divisions.

En Franconie, le duc de Castiglione avec trois divisions.

Les troupes à cheval étaient organisées ainsi : Chaque corps d'armée avait une brigade de cavalerie légère. La réserve, composée de dix-sept divisions, était formée en cinq corps, dont chacun avait trois ou quatre divisions, et qui étaient commandés, savoir :

Le premier corps, par Latour-Maubourg, quatre divisions;

Deuxième, Sébastiani, trois divisions;

Troisième, duc de Padoue, quatre divisions;

Quatrième, comte de Valmy, trois divisions;
Cinquième, le général Millaut, trois divisions.

Enfin on doit ajouter à la masse de ces forces les garnisons des places de Pologne et de Prusse, qui tenaient en échec plus de cent mille hommes à l'ennemi.

Si les soldats, qui composaient cette armée eussent été plus âgés et plus instruits, jamais on n'aurait rien vu de plus formidable.

Napoléon avait préparé ses mouvements par divers travaux exécutés sur l'Elbe. Si l'enceinte de Dresde, détruite en 1809 par ses ordres, eût existé alors, elle lui aurait servi puissamment au début des opérations. On dut y suppléer par des travaux de campagne. Ces travaux, faits à la hâte, occupaient un trop vaste espace pour leur nombre. Jamais ils ne purent acquérir une force suffisante pour mettre Dresde en sûreté, sans une armée pour les occuper. Or, dans le plan de campagne qu'adopta Napoléon, il aurait fallu que la ville de Dresde, pivot de ses opérations, fût à l'abri d'un coup de main, et susceptible d'être abandonnée momentanément à elle-même.

Au nombre des points que Napoléon fit fortifier, je parlerai de Lilienstein, où un camp retranché pour quelques milliers d'hommes fut construit. Deux ponts sur l'Elbe furent établis sous König-

stein. Ils donnaient la possibilité de se mouvoir, par une ligne très-courte, de la Silésie et la Lusace, sur les débouchés de la Bohême. Par leur moyen, Napoléon comptait se porter rapidement sur Dresde et sur les derrières de l'ennemi, pendant qu'il serait contenu par cette place.

Au moment où l'armistice fut rompu, Napoléon m'écrivit deux très-longues lettres pour m'en prévenir, me faire connaître le plan de campagne qu'il projetait, et me demander mon avis. Ce plan était à peu près celui qu'il a suivi. Je lui répondis en le discutant, en blâmant, de toutes mes forces, son système, et voici quels étaient mes motifs[1].

Napoléon, au lieu de concentrer ses forces, se décidait à les diviser en trois parties, formant trois armées indépendantes : une en Silésie, une à Dresde, une dans la direction de Berlin.

Personne, dans l'armée, n'avait l'autorité nécessaire pour commander plusieurs corps d'armée à la tête desquels étaient des maréchaux. Napoléon seul pouvait se servir de semblables éléments.

Je pensais, au contraire, que Napoléon avait deux partis entre lesquels il pouvait choisir :

1° Placer les troupes en arrière de la Sprée, à cheval sur l'Elbe, ayant Dresde pour point d'appui central, à une forte marche de cette ville, et écraser

[1] Voir pièces justificatives.

le premier ennemi qui serait à sa portée. Une fois le premier succès obtenu, les autres seraient faciles. En plaçant ses troupes aussi rapprochées les unes des autres, Napoléon se trouvait pour ainsi dire partout à la fois et pouvait facilement, presque sous ses yeux, combiner leurs mouvements;

2° Se décider à une offensive en Bohême immédiatement. Les troupes placées sur le Bober et celles en avant de Torgau auraient couvert son mouvement en partant de Dresde et débouchant par Peterswald. Ces troupes se seraient rapprochées de lui en se tenant sur la défensive, et ensuite auraient fini par le rejoindre, celles du Bober en entrant en Bohême par Zittau; et les autres, après avoir laissé trente mille hommes pour la défense de l'Elbe, auraient probablement pu suivre cette offensive. Alors, continuant son mouvement, il aurait traversé la Bohême, porté la guerre en Moravie et marché sur Vienne. Il couvrait ainsi la confédération du Rhin et s'assurait de sa fidélité. Il ralliait l'armée bavaroise, prenait sa ligne d'opération sur Strasbourg, et, plus tard, il faisait sa jonction à Vienne avec l'armée d'Italie, dont le point de départ était les bords de la Save, et se trouvait ainsi très-rapproché.

Au lieu de cela, l'Empereur organisa la masse de ses troupes en trois armées véritables. La passion

le portait à agir le plus promptement sur la Prusse. Il voulait que les premiers coups de canon fussent tirés sur Berlin, et qu'une vengeance éclatante et terrible suivît immédiatement le renouvellement des hostilités. Alors il fallait une armée qui marchât sur Berlin, et une autre en Silésie pour couvrir la première. Il fallait enfin une troisième armée en avant de Dresde, pour empêcher la grande armée ennemie de déboucher de la Bohême. Par ce système, l'offensive était donnée aux corps qui, dans mon opinion, auraient dû rester sur la défensive, et la défensive était réservée à ceux dont le rôle aurait dû être offensif. La question me paraissait ainsi renversée. Après avoir combattu ce projet par tous les raisonnements les plus propres pour ramener l'Empereur à mon opinion, je terminais par cette phrase :

« Par la division de ses forces, par la création de trois armées distinctes et séparées par de grandes distances, Votre Majesté renonce encore aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que, le jour où elle aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en a perdu deux. »

Je fus malheureusement prophète. Ce fut précisément ce qui arriva. Pendant la victoire de Dresde, nous étions battus à la fois en Silésie, sur la Katz-

bach, et en Prusse, devant Berlin, à Grossbeeren.

Nonobstant mes observations et mon opinion contraire, dont Napoléon avait provoqué la manifestation, il adopta définitivement le plan qu'il avait conçu, et qui rendit ses mouvements incertains et confus pendant cette partie de la campagne. Je vais entrer en matière et commencer le récit des opérations.

Les forces de l'ennemi consistaient d'abord en cent trente mille Autrichiens, divisés en quatre corps, une réserve et une avant-garde. Cette armée était composée de neuf divisions d'infanterie et de trois divisions légères, formées de deux et trois bataillons de chasseurs et de douze à dix-huit escadrons, de trois divisions de cavalerie de douze à vingt-quatre escadrons, faisant un total de cent douze bataillons, cent vingt-quatre escadrons, auxquels il faut ajouter deux cent soixante-treize pièces d'artillerie.

L'armée russe et prussienne, en Bohême, combinée à l'armée autrichienne sous les ordres du général Barclay de Tolly, se composait de cent trente-cinq bataillons, trois cent soixante-huit pièces de canon, cent quarante-sept escadrons, de quinze régiments de Cosaques organisés, de huit divisions d'infanterie en trois corps d'armée, et d'un corps de deux divisions de cavalerie, qui, jointes aux divisions des

gardes et grenadiers russes et prussiens, et aux cinq divisions de cavalerie de réserve, s'élevaient à cent mille hommes au moins, ce qui formait un total de deux cent trente mille hommes, dont quarante-cinq mille à cheval, et six cent trente-huit pièces d'artillerie.

L'armée de Silésie combinée, c'est-à-dire russe et prussienne, était composée de cent trente-sept bataillons, trois cent cinquante-six pièces d'artillerie, cent quatre escadrons organisés en sept corps de quinze divisions d'infanterie, et huit divisions de cavalerie sous les ordres de Blücher, ayant sous lui les généraux Saken, Langeron, York, Saint-Priest, etc., etc. Elle avait un effectif qui dépassait cent vingt mille hommes, dont vingt mille à cheval.

L'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, était composée de cent quatre-vingt-six bataillons, de cent quatre-vingt-quatorze escadrons et de trois cent quatre-vingt-sept pièces d'artillerie. Elle était organisée en cinq corps, formant douze divisions d'infanterie et sept divisions de cavalerie. On y avait ajouté treize régiments de Cosaques, commandés par le général Vinzigorod. Cette armée était sous les ordres des généraux Bulow, Tanentzien, maréchal Steding, général Woronzoff. Elle présentait une force de cent cinquante-

cinq mille hommes, dont trente-cinq mille à cheval.

Il existait, en outre, dans le bas Elbe, des troupes légères ou de nouvelles levées, de différents pays, mêlées sous les ordres des généraux Valmoden, Végezac, Dornberg. Ces troupes présentaient un total de quarante mille hommes, dont huit mille à cheval.

Ce n'était pas tout. On avait formé en Pologne deux armées de réserve russes. La première, composée de soixante mille hommes, aux ordres du général Bemzsen, arriva à Tœplitz le 28 septembre. La seconde, aux ordres du général Tabanoff-Taslowsky, forte de cinquante mille hommes, occupa le grand-duché de Varsovie. Devant Dantzig, il y avait trente-cinq mille hommes; devant Zamosch, quatorze mille; devant Glogau, vingt-neuf mille quatre cent soixante-dix; devant Custrin, huit mille quatre cent cinquante; devant Stettin, quatorze mille; total, cent deux mille deux cents.

Enfin, indépendamment de l'armée d'Italie, l'Autriche avait deux armées de réserve, qui, successivement, vinrent se joindre à la masse des forces combinées, savoir : sur la frontière de Bavière, dix-huit bataillons et trente-six escadrons, faisant vingt-quatre mille sept cent cinquante hommes; à Vienne et à Presbourg, quarante-huit bataillons et

soixante-douze escadrons, faisant soixante-cinq mille hommes; total, quatre-vingt-neuf mille sept cent cinquante.

Ainsi l'ensemble des forces qui nous étaient opposées s'élevait à près de neuf cent mille hommes, dont plus de cent cinquante mille à cheval.

J'ai indiqué la manière dont elles étaient réparties. Mais je ferai remarquer ici la profondeur du calcul qui fit mélanger toutes les troupes des différentes nations, seul moyen de donner de la consistance à la coalition, de mettre obstacle à des combinaisons politiques particulières, et de substituer à des jalousies de nation, si naturelles et si habituelles en pareil cas, une rivalité de soldat sur le champ de bataille qui devenait une garantie de succès.

Voici quelle était la formation de l'armée française :

En Silésie, les troisième, cinquième, sixième et onzième corps, dont la force, avec la cavalerie, s'élevait à cent vingt mille hommes. Ils étaient, au début de la campagne, et accidentellement, sous les ordres du maréchal prince de la Moskowa, le plus ancien des trois maréchaux réunis sur cette frontière.— Les quatrième, septième et douzième corps, et le troisième de cavalerie furent rassemblés à Dahme, sous les ordres du duc de Reggio, en

Lusace.—Les premier, deuxième et huitième corps, avec les premier et quatrième de cavalerie, furent concentrés dans les environs de Zittau. —Le quatorzième corps occupait le camp de Pirna, et couvrait Dresde, où était Napoléon avec sa garde.

L'Empereur arriva le 18 à Görlitz. Le 19, il se rendit à Zittau et s'avança jusqu'à Gabel. Il fut tenté d'entrer en Bohême par la route qui mène à Gitschin. Son objet était de mettre obstacle à la réunion des diverses armées sur Prague; mais, apprenant que déjà elle était opérée, il vit Dresde menacé et comprit la nécessité de se tenir à portée de secourir cette place. Laissant les premier et deuxième corps à Rumburg et Zittau, il se rendit à l'armée de Silésie, avec sa garde et le premier corps de cavalerie, en se dirigeant sur Lövenberg, où il arriva le 21.

Blücher avait commencé son mouvement offensif avant l'expiration de l'armistice, et les corps d'armée française, qu'il avait en face, s'étaient aussitôt mis en marche pour se réunir sur le Bober. Le 16, le corps de Langeron avait déjà dépassé Goldsberg. Un bataillon de la division Charpentier, placé en avant de Lövenberg, faillit être enlevé, et se fit jour à travers l'ennemi. Le 18, le cinquième corps se réunit à Lövenberg avec le onzième corps. L'ennemi, ayant passé le Bober, porta une avant garde

à Lahore. Le duc de Tarente l'attaqua et lui fit repasser la rivière.

Blücher était ce jour-là, avec le corps de Saken, à Liegnitz. Le premier, s'étant porté sur Lövenberg, força le cinquième corps à évacuer les positions qu'il occupait. Appelé par le bruit du canon, je me hâtai de marcher à son secours; mais, quand je fus à portée de le soutenir, le combat avait cessé. L'ennemi, voulant passer le Bober à Zobten, fut repoussé par la division Rochambeau. Le prince de la Moskowa, craignant de voir le gros des forces ennemies entre le troisième corps et les onzième et cinquième, qui étaient à Lövenberg, jugea à propos de s'en rapprocher.

De Buntzlau, je reçus l'ordre de m'avancer, avec le sixième corps, jusqu'à Kresbau, pour observer Saken et retarder sa marche. Blücher, informé du mouvement du prince de la Moskowa, vint à sa rencontre, ne laissant qu'une division pour masquer Lövenberg. Le troisième, étant ainsi prévenu, s'arrêta à Graditz. Il combattit tout à la fois contre York et contre Saken, et se replia sur le sixième corps. Ces deux corps repassèrent le Bober et se placèrent en deçà de Buntzlau.

J'avais été chargé auparavant par Napoléon de chercher sur l'une des rives du Bober une bonne position, où une armée nombreuse pût livrer et re-

cevoir une bataille avec avantage. Je n'avais rien trouvé sur la rive droite qui me satisfît complétement. Cependant nous aurions pu occuper avec les troisième et sixième corps la position à Karlsdorf, assez forte pour que l'ennemi n'osât pas nous attaquer immédiatement, et pendant la journée nous aurions eu des nouvelles des cinquième et onzième corps. Le maréchal Ney en décida autrement. La rive gauche offrait à la vérité une position meilleure, et nous allâmes l'occuper. Mais Buntzlau, qui avait été l'objet de forts grands travaux et qui renfermait des approvisionnements en vivres, n'étant pas encore armé, ne fut pas occupé. On aurait pu y laisser quelques troupes sans danger et on l'aurait occupé tant que nous serions restés en communication avec cette ville. C'était une belle position d'arrière-garde pour une partie du troisième corps, et une bonne tête de pont pour reprendre l'offensive. Le maréchal Ney ne voulut pas comprendre ces avantages et ne put pas concevoir le rôle dont ce poste était susceptible, et, quand on n'était pas encore au moment de le quitter, il donna l'ordre d'en faire sauter les fortifications.

Après avoir repassé le Bober, les officiers, envoyés par la rive gauche aux renseignements sur le général Lauriston, firent le rapport que les cinquième et onzième corps étaient réunis et en com-

munication avec nous. Ainsi les quatre corps étaient en mesure d'agir ensemble ; mais ces officiers m'apprirent en même temps l'intention de ces deux corps de continuer leur mouvement rétrograde le lendemain et de repasser la Queiss. Aucun raisonnement ne pouvait justifier ce mouvement. Nous étions cependant forcés de l'imiter. Nous nous préparâmes donc à l'exécuter pour notre compte, et je me hâtai d'en prévenir l'Empereur en lui faisant remarquer toutes les aberrations constatant déjà l'impossibilité d'opérer sans lui, et la nécessité de sa présence pour mettre chacun à sa place.

L'Empereur arriva en toute hâte, amenant avec lui sa garde. Arrivé le 21, au matin, il donna au moment même l'ordre de reprendre l'offensive. Je partis de ma position d'Ottendorf; je passai le Bober à Bakwitz et je pris position sur les hauteurs de Holzstein. Il y eut, en cette circonstance, un léger engagement avec l'ennemi, où le 32e léger et le chef du 16e, Svalabrino, se distinguèrent. Je restai, ce jour-là, en position. Pendant ce temps, Napoléon avait marché en avant avec les troisième et onzième corps. Il poursuivit l'ennemi qui s'était retiré devant lui en toute hâte et sans s'engager. Le 23, je reçus l'ordre de repasser le Bober, de placer mes troupes en échelons sur Naumbourg et Lauban et de me disposer à marcher rapidement

sur Dresde si j'en recevais l'ordre. Le 24, cet ordre m'étant parvenu, il fut exécuté sans retard. J'arrivai le 27, au matin, à Dresde, et j'allai prendre position, ma gauche au quatorzième corps, ma droite à la jeune garde, en avant de Grossgarten.

Pendant les mouvements opérés en Silésie, la grande armée ennemie avait pris l'offensive et marché sur Dresde. Son mouvement, commencé le 20 août, s'était opéré sur quatre colonnes. Celle de droite, commandée par Wittgenstein, avait débouché par la route de Lovositz à Pirna. Elle laissa un corps de troupes suffisant pour observer, garder et couvrir le débouché. La deuxième colonne, composée de Prussiens, commandée par le général de Kleist, se porta à Glashüth, en se liant avec la première. La troisième colonne, sous les ordres du général Colloredo, composée d'Autrichiens, arriva par Altenbourg et Dippoldiswald. La quatrième colonne, composée également d'Autrichiens, et sous les ordres du maréchal de Chasteler, marcha par Frauenstein sur Babenau.

Le 24, une division du quatorzième corps, que le maréchal Saint-Cyr avait placée sur les hauteurs de Berggus-Hübel pour couvrir le camp de Pirna, fut attaqué par le corps de Wittgenstein. Elle se replia en combattant jusqu'à Pirna et, de là, elle fit l'arrière-garde du quatorzième, qui se retira sur

Dresde et occupa les retranchements construits pour couvrir cette ville.

Le 25, vers les quatre heures de l'après-midi, l'armée ennemie se rapprocha de Dresde dans l'ordre suivant : La colonne de droite prit position en arrière du grand jardin qu'elle fit occuper par les tirailleurs ; la deuxième prit position derrière Strehla ; la troisième se plaça en avant de Koritz et Recknitz; la quatrième colonne avait à sa gauche Plauen. Une cinquième colonne, commandée par le général Klénau, était en marche et venait de Presbourg. Le corps de Klénau et les réserves n'étaient pas encore arrivés. Le quartier général s'établit au village de Nötnitz. Le quatorzième corps occupait les faubourgs et les retranchements qui les couvraient. Ceux-ci se composaient de huit flèches assez petites et de quelques édifices crénelés. On avait ainsi cherché à tirer le meilleur parti des localités.

Une attaque immédiate était la seule chose opportune, car on ne pouvait douter que l'empereur Napoléon n'arrivât, en toute hâte, avec des renforts. Accabler, anéantir le quatorzième corps (qui, fort à peine de vingt mille hommes, avait devant lui plus de deux cent mille combattants), était la seule chose raisonnable. Le prince de Schwarzenberg hésita; il ajourna l'action jusqu'au lendemain pour atten-

dre l'arrivée du corps de Klénau et de quelques réserves. Il ne vit pas que, dans la disproportion des forces qui étaient en présence, un seul nouveau corps de l'armée française arrivant à Dresde donnerait plus de chances à la résistance que soixante mille hommes de renfort n'en auraient donné à l'attaque.

Le 26, au matin, le prince de Schwarzenberg se décida à attaquer, sans attendre davantage l'arrivée de Klénau. Pendant l'action, Napoléon était arrivé à Dresde avec sa garde, et le deuxième corps, qui, des environs de Zittau, y avait été dirigé, le suivait de près. Le premier corps, qui avait été envoyé sur Königstein, avait passé l'Elbe et chassé le corps ennemi, formé d'un détachement de gardes russes et du deuxième corps, commandé par le duc de Wurtemberg, qui bloquait cette forteresse.

Le huitième corps était resté sur la frontière de Bohême pour couvrir la communication avec l'armée de Silésie. L'intention de l'Empereur avait été d'abord de faire son mouvement par Königstein, sans venir à Dresde, avec le premier, le deuxième, le sixième corps et sa garde. S'il eût passé l'Elbe sur ce point, pris l'ennemi à revers, il est difficile de calculer les immenses résultats qu'il aurait obtenus; mais les dangers imminents de Dresde, les conséquences graves qui seraient résultées de l'en-

trée de l'ennemi dans cette ville, déterminèrent Napoléon à venir à son secours d'une manière directe. En conséquence, toutes les forces qu'il menait avec lui, le premier corps excepté, furent dirigées sur ce point, et tout à coup Dresde fut sous la protection d'une puissante armée.

L'attaque avait réussi en partie. La redoute de la porte de Dippoldiswald était enlevée; celle de la route de Freyberg avait eu son feu détruit. L'ennemi occupait le grand jardin. Toutes ses forces se trouvaient concentrées devant les faubourgs; enfin tout annonçait son entrée prochaine dans Dresde quand Napoléon reprit l'offensive. Il pensa que des attaques simultanées, sur les flancs des alliés, les surprendraient et changeraient en défense une offensive qu'il était difficile d'arrêter.

En conséquence, il donna l'ordre au maréchal Ney, qui l'avait accompagné, et au duc de Trévise, de déboucher, chacun avec deux divisions de la jeune garde, en amont et en aval, la première colonne par la porte de Pirna, la deuxième par la porte de Plauen, et d'envelopper les ailes de l'armée ennemie. Le succès fut complet. L'ennemi, rejeté en arrière, occupa à la nuit une position moins rapprochée que celle qu'il avait prise avant le commencement de l'action. Cette attaque, appuyée par un centre fortifié, l'ensemble des faubourgs étant

fortement occupé, ne présentait aucune difficulté. Le lendemain, le prince de Schwarzenberg renouvela ses attaques, mais sans succès. Le deuxième corps de l'armée française était en ligne et placé à droite. Il opéra un mouvement sur la gauche de l'ennemi, auquel le premier corps de cavalerie concourut puissamment.

L'ennemi s'était étendu au delà de la vallée de Plauen, mais il n'était pas parvenu à appuyer son aile gauche à l'Elbe. Cette aile gauche, séparée du centre par la vallée dont les montagnes sont fort escarpées, était isolée et fort en l'air. Le sixième corps avait pris sa place de bataille au centre, et le premier corps avait chassé les troupes qui bloquaient Königstein, menaçant les communications de l'ennemi. Ce qui eût été facile à l'ennemi en arrivant était devenu chanceux et même d'un danger imminent au moment où il attaqua la ville.

Le deuxième corps se porta, dans la matinée, sur la gauche de l'armée alliée et l'attaqua de front, tandis que la cavalerie, que le roi de Naples commandait en personne, l'enveloppa. La cavalerie autrichienne, culbutée, ayant abandonné la division Metzko, celle-ci fut chargée par nos cuirassiers. Sa résistance opiniâtre paraissait invincible, et l'on vit, en cette circonstance, quelle puissance la lance exerce dans les combats de cavalerie contre

l'infanterie. Le temps était horrible; des pluies abondantes empêchaient les fusils de faire feu : à peine un fusil sur cinquante partait. Tout était donc au désavantage de l'infanterie. Eh bien! les charges de cuirassiers demeurèrent sans succès. On ne put entamer les carrés autrichiens qu'en faisant précéder la charge de cuirassiers par celle d'un détachement de lanciers. Ceux-ci ouvraient une brèche, que les cuirassiers étaient ensuite chargés d'agrandir. Une brigade de la division Maurice Lichtenstein, envoyée au secours de cette division Metzko, pour la recueillir, partagea le sort de cette dernière. Les régiments de Lusignan et de l'archiduc Régnier furent à peu près détruits. Douze à quinze mille hommes restèrent en notre pouvoir.

Pendant ces mouvements à la droite, Napoléon occupait le centre de l'ennemi par une forte canonnade. Une salve d'une batterie de la garde, dirigée par son ordre contre un groupe qu'il avait remarqué près du village de Bäcknitz, emporta les jambes du général Moreau. Ce général avait contribué à la puissance de Napoléon en se réunissant à lui au 18 brumaire et en servant ses intérêts. La flatterie l'avait rendu son rival de gloire, malgré son immense infériorité. Les petites passions de son entourage et la faiblesse de son caractère en avaient

fait un ennemi. Sa fin tragique et prématurée n'inspira aucun intérêt dans l'armée française.

La gauche avait repoussé l'ennemi, et les quatre divisions de la jeune garde, qui s'y trouvaient réunies, forcèrent Wittgenstein à se retirer jusqu'à Bleswitz, sur le corps de Kleist, déjà aux prises avec le quatorzième corps. Le prince de Schwarzenberg, jugeant l'ensemble de ses revers suffisants pour lui ôter tout espoir fondé de victoire, prit la résolution de se retirer. Mais aucune disposition apparente ne l'annonçait, et, comme l'arrivée d'une portion du corps de Klénau avait augmenté le nombre de ses troupes, toutes les probabilités, à nos yeux, semblaient être pour une nouvelle bataille le lendemain. La nuit nous laissa dans cette espérance. L'intention de Napoléon était d'attaquer l'ennemi à la pointe du jour, à son-centre, et je devais être chargé de cette opération. Je passai la nuit à faire des dispositions en conséquence.

Le centre de l'ennemi était appuyé aux villages de Bäcknitz et Schernitz. La hauteur sur laquelle ils sont placés, au milieu de l'amphithéâtre en face de Dresde, et dont nos avant-postes occupaient les derniers mamelons, commande la plaine qu'il faut traverser. Porter de l'artillerie en plein jour sur ces mamelons eût été chose impossible. Aussi, ayant placé pendant la nuit, dans la position qu'oc-

cupaient mes avant-postes, assez de troupes pour nous établir solidement, j'y fis conduire toute mon artillerie pour écraser de son feu les deux villages que j'ai nommés. Sans cet appui, ils auraient été difficilement emportés. Je présidais moi-même à ces préparatifs. J'observais ce qui se passait chez l'ennemi. Un bruit sourd me fit croire qu'il se mettait en retraite. Les feux, qui s'éteignaient successivement, me confirmèrent dans cette pensée. J'envoyai quelques troupes pour s'en assurer, et l'on trouva la position évacuée.

Je fis prévenir l'Empereur en toute hâte à Dresde, et il arriva à mon camp à la petite pointe du jour. Les dernières troupes de l'arrière-garde ennemie étaient déjà à une assez grande distance. L'Empereur m'ordonna de me mettre immédiatement à leur poursuite dans la direction de Dippoldiswald, et me donna la division de cavalerie du général Ornano. Saint-Cyr fut chargé de le suivre dans la direction de Maxen et Glasshüth. Le général Vandamme, avec le premier corps, et devant être soutenu par la garde, fut dirigé du point où il se trouvait sur la grande route de Peterswald. Le deuxième corps et la cavalerie du roi de Naples marchèrent sur Freyberg.

Pendant les deux jours où on avait combattu devant Dresde, le général Vandamme, avec le pre-

mier corps, augmenté de la quarante-deuxième division du quatorzième corps et d'une brigade du deuxième, avait chassé devant lui le faible corps du duc de Wurtemberg. Celui-ci, s'étant replié sur la droite de l'armée, avait pris position devant Pirna, dont Vandamme s'était emparé. La difficulté des communications empêcha le général français d'agir avec ensemble et rapidité. Un fort détachement de la garde russe, ayant été envoyé au duc de Wurtemberg, avec une force de dix-huit mille hommes commandés par le général Osterman, fut chargé de le contenir. C'est dans ces positions respectives que la retraite de l'armée alliée, résolue le 27 au soir, commença à s'exécuter.

L'ennemi se retirait par diverses directions. Voici les dispositions premières et les modifications que les circonstances y apportèrent.

Le corps de Barclay, formant la droite de l'armée, reçut ordre de se retirer par la grande route de Dahme, Waldgies, Hübel et Peterswald, et de couvrir ce débouché principal pour entrer en Bohême.

La grande armée, c'est-à-dire la masse des Autrichiens, prit la direction de Dippoldiswald, Falkenheim, Altenbourg et Unterzinnwald.

Le corps de Kleist reçut l'ordre de se retirer par Glasshüth et d'établir sa liaison entre les deux prin-

cipaux corps de l'armée, tandis que la gauche et les réserves prendraient le chemin de Freyberg, par lequel une partie de ses troupes étaient arrivées.

La route de Dippoldiswald par Altenbourg présente les plus grandes difficultés. C'est un défilé continuel entre des montagnes et des bois. La masse des troupes destinées à se retirer par cette communication devait éprouver un grand encombrement et de grandes difficultés. Mais elles furent tout à coup beaucoup augmentées et d'une manière tout à fait imprévue.

Le général Barclay, supposant le général Vandamme au moment d'agir sur la route de Dippoldiswald, et ne voulant pas faire une marche de flanc aussi près d'un ennemi tout formé, chargea le général Osterman de remplir la mission qui lui était donnée, et lui, avec la majeure partie de ses troupes, imagina de changer de direction et de se jeter sur la route d'Altenbourg, afin de se réunir à la masse des forces de l'armée.

Il résulta de cette désobéissance, d'abord une horrible confusion sur la route d'Altenbourg, un prodigieux encombrement, et ensuite la route principale ne se trouva pas gardée par une force suffisante. Ainsi Vandamme, soutenu par la garde, n'eut plus devant lui que dix-huit mille hommes

environ, obligés de défiler, pour ainsi dire, à sa vue, pour reprendre leur ligne de retraite, fort compromise. Les troupes entreprirent cette tâche difficile, et elles y parvinrent après avoir éprouvé d'assez grandes pertes. Une partie de la colonne, ayant été coupée sur la gauche, fut obligée de faire sa retraite isolément et à travers les bois.

Je rencontrai d'abord l'ennemi au village de Possendorf. Son arrière-garde fut culbutée. Nous lui prîmes deux mille cinq cents hommes, douze pièces de canon, cent cinquante voitures d'artillerie ou de bagages. Lorsque nous fûmes arrivés sur les hauteurs de Windiskarsdorf, presque toute l'armée ennemie nous apparut en mouvement dans diverses directions. De grosses colonnes, venant de Maxen, longeaient le pied des montagnes pour se porter par Frauendorf sur la route d'Altenbourg. Le quatorzième corps suivait et marchait sur Glasshüth, mais il était encore fort en arrière. Je vis aussi des masses considérables qui s'étaient retirées par Tharand et marchaient dans la direction de Frauenstein. Enfin j'avais en position devant moi, au débouché de Dippoldiswald, une ligne fort étendue, soutenue par une nombreuse artillerie, protégeant la position qu'elle avait prise et la marche de tous ces corps séparés, qui avaient peine à gagner le défilé sur lequel j'étais au moment d'ar-

river. L'ensemble de la position et la force des troupes que j'avais à combattre m'obligeaient à réunir mes moyens avant de rien engager.

Une fois en mesure d'agir, je marchai. La deuxième division, commandée par le général Lagrange, déboucha par la grande route qui conduit à Dippoldiswald en tournant la position de l'ennemi. Je plaçai ma cavalerie en arrière de la division du général Lagrange, prête à déboucher aussitôt que le passage serait ouvert. Enfin je laissai ma troisième division à Windiskarsdorf, pour me mettre à l'abri de toute entreprise de l'ennemi venant par ma gauche, et aussi à portée de soutenir le général Lagrange s'il en était besoin.

Une affaire assez vive s'engagea en même temps sur les deux débouchés. Les premières troupes du sixième corps culbutèrent les troupes ennemies qui leur étaient opposées. Des corps plus nombreux les arrêtèrent, mais de nouveaux efforts complétèrent le succès. L'ennemi avait, en arrière des défilés franchis, une nombreuse artillerie et des troupes toutes formées. Cet état de choses lui donnait sur nous un grand avantage; mais la valeur des troupes triompha promptement de ce nouvel obstacle. Partout Russes et Autrichiens furent culbutés. Nous restâmes maîtres des débouchés et du champ de bataille. Le général Compans fut occuper Dippoldis-

wald, et le général Lagrange s'était emparé de vive force des villages de Kessenig et de Benholtheim. La cavalerie du général Ornano avança le plus promptement possible, mais la nuit était presque arrivée; l'ennemi avait couvert de cavalerie toute la plaine, et il ne fut plus possible d'entreprendre rien de sérieux. En conséquence, mes troupes prirent position.

Le lendemain, 29, je mis en position mon corps d'armée dans la direction qu'avait suivie l'ennemi, et je pris le chemin d'Altenbourg. Mon avant-garde arrivée au village d'Ober-Frauendorf, j'appris que l'ennemi occupait le bois situé à très-peu de distance, et qu'une forte arrière-garde était au delà du village de Falkenheim. Une brigade entière, placée en tirailleurs, fut chargée de chasser l'ennemi du bois, de le fouiller dans toutes ses parties, afin de prévenir toute espèce de surprise. Avec un matériel aussi considérable, dans un pays aussi difficile, il y a les plus grands périls à marcher sans une extrême précaution. Un corps d'armée peut être détruit s'il avance avec trop de confiance et sans être suffisamment éclairé. Le bois étant évacué par l'ennemi, je trouvai au débouché un corps de quinze mille hommes environ, formé en avant du village de Falkenheim, avec vingt pièces de canon.

Cette position est très-forte et appuyée à droite et à gauche par de très-grands escarpements. Elle n'a qu'un seul inconvénient, celui d'être suivie d'un mauvais défilé. Après avoir reconnu la position de l'ennemi, fait occuper par les premières troupes deux mamelons qui protégeaient la sortie du bois, et placé quelques pièces de canon sur la hauteur; après avoir fait serrer la division du général Freiderich sur celle du général Lagrange pour la soutenir, je donnai ordre à celui-ci d'attaquer l'ennemi. Malgré une vigoureuse résistance de sa part, la valeur de nos troupes fut telle, qu'en un instant tout fut culbuté et l'ennemi poursuivi jusqu'à l'entrée du défilé, où il laissa beaucoup de pièces de canon et de voitures. La nuit seule arrêta notre poursuite. Le 37e léger et le 4e de marine se distinguèrent. L'ardeur des troupes était telle, qu'il fallut plutôt s'occuper à la calmer qu'à la stimuler, afin de ne pas compromettre des succès toujours assurés avec de pareils soldats, quand ils sont bien conduits.

Le lendemain, 30, je me mis en marche pour Altenbourg. L'armée ennemie l'avait évacuée pendant la nuit, et nous y trouvâmes une arrière-garde qui se retira à notre approche. Dans le trajet de Falkenheim à Altenbourg, nous pûmes juger par nous-mêmes du désordre de la veille chez l'ennemi. Plu-

sieurs pièces de canon et plus de cent voitures étaient éparses çà et là. Partout nous voyions des indices de confusion. Il ne se passait pas un moment sans que des parcs entiers ne sautassent à notre approche. Je résolus de profiter d'une occasion si favorable pour faire tout le mal possible à l'ennemi, et de le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à Tœplitz.

Je pouvais sans crainte agir ainsi; j'étais informé que le septième corps, commandé par le général Vandamme, soutenu par toute la garde, marchait sur Tœplitz, tandis que le quatorzième corps, placé en échelons, se trouvait entre le premier corps et moi, pour nous soutenir. Vers midi, je rencontrai l'ennemi sur le plateau de Zinnwald, amphithéâtre ressemblant assez à celui de Fralkenheim. On ne peut y arriver que par des défilés fort étroits. La division du général Compans tenait la tête de la colonne. Trouvant des forces considérables au débouché, il lui fut impossible de gagner assez de terrain pour se former. Je donnai l'ordre au général Lagrange de se porter avec sa division par un autre défilé à droite, beaucoup plus étroit que le premier, mais qui prenait en flanc la position de l'ennemi. Ce mouvement eut un plein succès. Cette division, ayant marché avec vigueur, en même temps que celle du général Compans, l'ennemi, culbuté sur

tous les points, fut poursuivi sans relâche et jeté dans les chemins étroits et épouvantables qui conduisent de Zinnwald à Eichwald. Nous prîmes, dans cette seule journée, plus de quatre cents voitures d'artillerie et d'équipages.

Nous poursuivîmes l'ennemi à peu de distance du village d'Eichwald, où nous trouvâmes des troupes nouvelles toutes formées. La nuit nous arrêta. L'avant-garde bivaqua près du débouché d'Eichwald, le corps d'armée sur le plateau de Zinnwald, et je préparai tout pour déboucher le lendemain à la pointe du jour sur Tœplitz, où je supposais voir arriver Vandamme de son côté. Mais ce qui s'était passé chez lui avait bien changé l'état des choses. A mon retour au camp, je trouvai un officier d'état-major du maréchal Gouvion Saint-Cyr qui m'apprit la catastrophe. Le corps d'armée avait été détruit et pris presque en entier par l'ennemi. Le matin même, le maréchal avait marché à son secours, mais n'avait pu arriver à temps pour le sauver.

Cet événement a eu des résultats si importants et si graves, qu'il convient d'en rechercher et d'en approfondir les causes.

Napoléon était dans l'usage de recommander avec exagération à ses généraux de marcher en avant. S'il ne doutait pas de leur courage, il est certain qu'il se méfiait de leur résolution. Avec un homme

ardent comme le général Vandamme, il eût été plus convenable de lui tenir le langage de la prudence. Toutefois, dans la circonstance, il était de son devoir de marcher tête baissée. Napoléon lui avait dit et fait écrire : « Je vous suis avec toute ma garde; marchez sans crainte. » Enfin il savait que le bâton de maréchal devait être la récompense d'un succès brillant, et il était impatient de l'obtenir. Mais Napoléon, après avoir mis en route sa garde, était resté à Dresde, incertain sur ce qu'il ferait. Ayant reçu la nouvelle de l'échec éprouvé par le maréchal Oudinot devant Berlin, et des revers du maréchal Macdonald sur la Katzbach, il résolut de rester, de rappeler sa garde, et il eut le tort incroyable de ne pas faire prévenir Vandamme. On a dit qu'il s'était mis en route, et que, se trouvant tout à coup indisposé, il avait rétrogradé. Ce fait est inexact, et le général Gersdorff, général saxon, m'a déclaré formellement que, n'ayant pas quitté un moment le palais pendant les journées du 28 et du 29, il avait la certitude absolue que Napoléon n'était pas sorti de Dresde ces jours-là. La garde seule s'était mise en mouvement, et il la rappela, ainsi que je viens de le dire. Vandamme se trouva donc seul et sans appui dans la plaine de Culm. Vainqueur le 29, il fut accablé le 30 par les forces immenses qui se jetèrent sur lui.

Une circonstance inopinée survint qui aggrava sa position, et la rendit désespérée. Le corps de Kleist, qui s'était retiré de Glasshüth devant Saint-Cyr, arriva à Ebersdorff le 29. De ce point il ne put entrer en Bohême. Une communication mauvaise, praticable cependant aux voitures, et meilleure que celle de Zinnwald, aboutit de ce point à Culm. Mais, dans ce moment, Vandamme étant à la tête du débouché, Kleist ne pouvait pas raisonnablement s'y présenter. Le 30, au matin, il crut Vandamme assez avancé pour avoir entièrement découvert la grande route, et, ne le supposant plus sur ce point, il se décida à faire un mouvement par le plateau et à se porter d'Ebersdorf sur Nollendorf, espérant ainsi échapper à l'armée française, arriver à la plaine, éviter Vandamme, et rejoindre, par un détour, le gros de son armée. Une preuve incontestable de la vérité de cette opinion, c'est que ses meilleures troupes étaient à l'arrière-garde pour résister soit à Saint-Cyr, soit à ce qui pouvait venir de Peterswald. Les mauvaises troupes et les parcs étaient en tête de colonne. Au moment où Vandamme, accablé par le nombre, se disposait à la retraite, le corps de Kleist arriva sur la route. La cavalerie de Vandamme, s'élançant en colonnes, pour ouvrir le chemin, échappa en partie. Cette cavalerie, rencontrant seulement d'abord des land-

wehrs et des parcs, elle sabra tout, et prit cette nombreuse artillerie, qui n'eut pas même le temps de se mettre en batterie. Mais les troupes à la queue de la colonne, s'étant ravisées, prirent position, et parvinrent à fermer le passage.

Si la garde eût suivi, Kleist, pris entre Saint-Cyr et la garde, mettait bas les armes, et Vandamme eût battu, le 30, les divers corps qui l'ont attaqué. Mais, bien plus, si la garde eût joint Vandamme le 29, pendant qu'il était victorieux, il aurait pu se porter en avant et se trouver ainsi au milieu de toutes les forces ennemies qui étaient sans organisation et dans une entière confusion, par suite des difficultés de la retraite. Toute l'artillerie marchait isolément. Les troupes descendaient par détachement, en suivant tous les sentiers praticables. Il n'y avait pas, le 29, trente mille hommes à mettre régulièrement en bataille dans la plaine. C'était un de ces coups de fortune, comme il en arrive en un siècle de guerre. Tout le matériel aurait été pris, et tout se serait dispersé. Des reproches réciproques auraient servi à tout dissoudre, à tout désorganiser. La fortune en a ordonné autrement; mais le seul coupable, et le véritable auteur de la catastrophe, c'est Napoléon.

Il convient maintenant d'examiner quelle influence a eue le maréchal Saint-Cyr sur cet événe-

ment. Il pouvait en diminuer la gravité, et il n'est pas exempt de reproches. Il suivait Kleist, et arriva à Ebersdof. C'est de la hauteur, en avant de ce poste, qu'il vit l'événement du 30. S'il est arrivé le 29, il est coupable de n'avoir pas descendu le plateau et de ne s'être pas joint à Vandamme; s'il n'est arrivé que le 30 au matin, il ne pouvait pas déboucher; mais alors il est coupable d'avoir perdu de vue Kleist. En le suivant l'épée dans les reins il l'arrêtait, et la route de Peterswald restait libre au général Vandamme, et peut-être même l'enchaînement des circonstances aurait pu, Vandamme battu et se retirant, entraîner la perte de Kleist.

On a eu tort d'accuser Vandamme d'avoir montré, dans cette circonstance, trop de témérité. Il s'était arrêté dans une bonne et excellente position en avant de Culm, position inexpugnable pour peu qu'il existe quelque proportion entre le nombre des combattants. J'ai depuis étudié ces lieux sur place, et j'ai acquis la conviction que Vandamme aurait pu s'y défendre un contre deux, et certainement il l'aurait fait; mais il y a des limites au possible. Je pense, au contraire, qu'on pourrait lui reprocher de la lenteur et peu d'ensemble dans sa marche. Ses troupes n'étaient pas réunies le 29; et, quoique maître de Culm le 29, avant midi, il

ne put pas déboucher pour culbuter et mettre en déroute le corps russe, très-inférieur en force, isolé dans une position ouverte, sans appui et sans moyen pour résister. Mais aussi comment se précipiter au milieu de cent quatre-vingt mille hommes qui, s'ils n'étaient pas là, se trouvaient cependant à portée dans un bassin vaste et découvert, sans avoir derrière soi les forces nécessaires comme point d'appui? Et pourtant il y avait un tel désordre dans l'armée alliée en ce moment, que le corps de Vandamme seul pouvait, en l'accroissant encore, amener des résultats incalculables.

C'est l'esprit de justice dont je fais profession, et ma conviction profonde, qui me décident à prendre la défense de Vandamme, car ce général ne m'a jamais inspiré aucun intérêt. J'ajouterai à ce qui précède une dernière réflexion sur la conduite de Napoléon, réflexion qui la rend encore moins concevable.

L'armée ennemie se retirait sur diverses colonnes, et devait naturellement se rassembler dans la plaine de Tœplitz. Le 30 août, elle devait, d'après tous les calculs, s'y trouver réunie, et, le jour suivant, les divers corps de l'armée française, après avoir descendu du plateau de Saxe, se trouvaient en présence. Une fois nos corps réunis, qui devait commander, qui devait donner la direction, l'im-

pulsion et l'ensemble? Personne, puisque Napoléon était le 30 à Dresde, et n'avait pris aucune disposition pour suppléer, le 31, à sa présence en Bohême. Ainsi, dans le cas de succès constants dans la poursuite, il se mettait, par sa propre volonté, dans des conditions qui en rendaient les effets plus que douteux. L'on ne peut dire qu'il avait suspendu la poursuite, car aucun ordre semblable n'arriva aux autres corps, et Vandamme en a reçu de contraires.

On se perd dans ce dédale où l'on ne peut découvrir ni un calcul ni une intention raisonnable. Seulement il paraît incontestable que Napoléon, frappé de la nouvelle du désastre de la Katzbach, et ne pensant qu'à la nécéssité de le réparer, ne voulut pas s'éloigner de l'armée de Silésie; mais, quelque urgents que fussent les secours à lui porter, ils ne pouvaient pas être immédiats, tandis que les affaires de Bohême, d'une nature décisive, réclamaient à l'heure même et le secours de sa garde pour soutenir Vandamme, et sa présence pour la direction de l'ensemble des opérations. Dans tous les cas, rien n'excuse et ne peut excuser Napoléon de n'avoir pas informé Vandamme du changement de ses résolutions[1].

[1] La lettre ci-après prouve que, le 30 août, l'intention de l'Empereur était que l'armée continuât son mouvement offensif et descendît le plateau de la Saxe pour pénétrer en Bohême. Vandamme, non soutenu par la garde, qui avait été rappelée à Dresde, devait marcher sur Tœplitz,

Instruit de ce qui s'était passé, je ne pouvais plus penser à descendre de la montagne. Garder ma position et attendre des ordres était tout ce qui me restait à faire. Je restai donc sur la défensive pendant la journée du 31. L'ennemi attaqua mon avant-garde, mais il fut repoussé constamment. Il avait perdu beaucoup de monde dans cette poursuite et les divers combats dont je viens de rendre compte. Nous lui avions pris trente pièces de canon, sept à huit cents voitures d'artillerie ou d'équipages, et il avait eu en tués, blessés et prisonniers, de neuf à dix mille hommes hors de combat.

Le 31, au soir, je reçus l'ordre de prendre position à Altenbourg. Je m'y rendis, et me mis en mesure de m'y défendre. Le 1er septembre, l'Empereur me prescrivit de me rapprocher de Dresde et de

tandis que je débouchais par Zinnwald, et que les autres corps en faisaient autant, chacun dans sa direction. Vandamme est donc parfaitement innocent de ce mouvement, et des conséquences qui en ont été la suite.

« Dresde, le 30 août 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous prévenir que le point difficile pour l'ennemi est Zinnwald, où l'opinion de tous les gens du pays est que son artillerie et ses bagages ne pourront passer qu'avec une peine extrême; que c'est donc sur ce point qu'il faut se réunir et attaquer; que l'ennemi, tourné par le général Vandamme, qui marche sur Tœplitz, se trouvera très-embarrassé, et sera probablement obligé de laisser la plus grande partie de son matériel.

« Le prince vice-connétable, major général,

« *Signé* : ALEXANDRE. »

déboucher sur la rive droite de l'Elbe s'il était nécessaire. Dès ce moment commença une série de mouvements sans aucun résultat, qui semblaient destinés, comme par exprès, à produire la destruction des troupes. Le quatorzième corps avait fait un mouvement pareil au mien. Le deuxième corps et sa cavalerie s'étaient également rapprochés de l'Elbe. Le 3, je marchai encore dans la direction de Dresde, et pris position au village de Recknitz. Le 4, je passai l'Elbe et allai camper à Bischofswerda, et le lendemain à Bautzen.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE DIX-SEPTIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Liegnitz, le 29 mai 1813, deux heures après midi.

« L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, qu'avec le sixième corps d'armée et le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg vous vous portiez de Jauer en avant de Eisendorf, route de Neumarck. Le prince de la Moskowa, avec les cinquième et septième corps, se porte sur Neumarck, et le quartier général impérial y sera probablement ce soir avec la garde. Le troisième corps d'armée reste en avant de Liegnitz. Le duc de Tarente, avec son corps d'armée, et le général Bertrand, avec le quatrième corps, resteront à Jauer. Sa Majesté marche sur Breslau.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 10 juin 1813.

« Je crois devoir vous faire connaître, monsieur le maréchal, quel sera l'emplacement des quartiers généraux des différents corps de l'armée au 12 juin, époque à laquelle ces quartiers généraux deviendront fixes.

« Le deuxième corps d'armée, maréchal duc de Bellune, à Gnadenberg ;

« Le troisième, prince de la Moskowa, à Liegnitz ;

« Le quatrième, général comte Bertrand, à Sprottau ;

« Le cinquième, général Lauriston, à Goldsberg.

« Le septième, général Régnier, à Görlitz ;

« Le onzième, maréchal duc de Tarente, à Löwenberg ;

« Le douzième, maréchal duc de Reggio, à Lukau ;

« Le premier corps de réserve de cavalerie, général Latour-Maubourg, à Sagan ;

« Le deuxième, général Sébastiani, à Freystadt ;

« Deuxième division, jeune garde, maréchal duc de Trévise, à Hermolsdorf, près Glogau ;

« Première division, à Gross-Kramche ;

« Deuxième, à Ober-Schonfeld ;

« Troisième, à Eichberg ;

« Polonais, huitième corps, à Zittau.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 11 juin 1813.

« Je vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne l'ordre au duc de Bellune de garder la frontière le long de l'Oder, depuis Crossen jusqu'à la hauteur de Müllrose.

« Le duc de Reggio surveillera la ligne de démarcation depuis Müllrose jusqu'à Insterburg.

« Le gouverneur de Wittenberg placera des postes depuis Insterburg, en passant par Bruck, et suivant la frontière de la Confédération du Rhin, jusqu'auprès de Barby.

« Le gouverneur de Magdebourg couvrira son enceinte sur la rive droite, et tout le long de l'Elbe sur la rive gauche, depuis Barby jusqu'à la trente-deuxième division militaire, où commencera la surveillance du prince d'Eckmühl.

« Le duc de Trévise, le prince de la Moskowa, le général Lauriston, le duc de Tarente surveilleront la ligne dans leur arrondissement respectif; depuis les postes du duc de Tarente, la ligne sera fournie,

le long de la Bohême, par le prince Poniatowski, qui arrive à Zittau. Enfin, monsieur le maréchal, fournissez de votre côté des postes jusqu'à l'Elbe, le long de la Bohême, en vous concertant à cet égard avec le prince Poniatowski.

« L'intention de l'Empereur est que tous les jours vous envoyiez le rapport de ce qui se passe à vos postes et des mouvements qui pourraient se faire devant eux. Il faut aussi avoir soin d'empêcher les chevaux, les vivres, les meubles, les troupeaux, et enfin tout ce qui pourrait nous servir, de sortir de la ligne de démarcation.

« Le résultat de ces dispositions sera d'être bien instruit de tout ce qui se passe; mais il suffira pour cela, monsieur le maréchal, de postes légers, ainsi que pour arrêter le passage des troupeaux et de tout ce qui est utile à l'armée.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 13 juin 1813,

« Je vous adresse, monsieur le maréchal, ampliation de l'ordre du jour relatif à l'arrestation et la mise en jugement des soldats qu'on suppose s'être mutilés eux-mêmes d'un doigt ou de la main dans

l'espoir de se faire réformer. Depuis plusieurs années, cette espèce d'épidémie s'est introduite dans l'armée : il est temps d'y apporter une attention sévère et de remédier promptement à ce genre de délit.

« L'Empereur ordonne, pour cet effet, qu'il soit choisi deux hommes de chaque corps d'armée sur ceux prévenus de s'être blessés eux-mêmes. Ils seront arrêtés ; le grand prévôt instruira la procédure. Il sera facile de les convaincre. Aussitôt la procédure instruite, ils seront envoyés au maréchal ou au général commandant, qui les fera fusiller devant tout le corps assemblé, en faisant connaître la nature de leurs délits, mais sans rien imprimer là-dessus.

« Vous ferez ramasser tous les hommes blessés à la main et ordonnerez qu'ils soient gardés comme des coupables par la gendarmerie. S'ils ont été trouvés maraudant, la peine de mort leur sera infligée. Vous aurez soin de donner le mot aux officiers d'état-major et aux chirurgiens, de n'y comprendre ni sous-officiers ni vieux soldats, mais seulement ceux qui, par leur âge et la nature de leurs blessures, pourraient être soupçonnés de s'être blessés eux-mêmes. A leur arrivée à leur régiment, un jury, composé du colonel, de deux capitaines et de deux chirurgiens du régiment, les

examinera et fera une enquête pour constater la cause de leurs blessures. Ces hommes feront toutes les corvées et seront comme les domestiques du régiment. Ils seront guéris par les soins des chirurgiens des corps, et, après la correction convenable, ils rentreront dans le régiment.

« Vous sentirez, monsieur le maréchal, l'importance de tenir l'ordre du jour et les présentes dispositions secrètes; mais vous devez réunir les colonels des régiments et leur parler fermement pour qu'ils exaltent l'indignation des soldats contre les lâches qui se mutilent eux-mêmes.

« Enfin l'intention de l'Empereur est que toutes blessures à la main provenant d'un coup de fusil ou de pistolet ou d'un coup de sabre ne soient jamais un motif de réforme.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

ORDRE DU JOUR.

« Dresde, le 11 juin 1813.

I.

« Tous les blessés qui existent à Dresde et dans
« les hôpitaux des autres villes en deçà du Rhin, et
« qui sont blessés aux doigts ou à la main, seront
« sur-le-champ dirigés sur leurs corps respectifs.

2.

« L'état nominatif de tous les hommes blessés « aux doigts ou à la main, qui sont à Dresde, « sera dressé dans la journée d'aujourd'hui et de- « main.

3.

« Il sera formé autant de colonnes, composées de « gendarmes et de flanqueurs de la garde, qu'il y a « de corps d'armée. Chacune de ces colonnes sera « commandée par un officier d'état-major, et un « chirurgien principal y sera attaché. Elles ramas- « seront tous ces hommes, dont il sera formé un « contrôle, indiquant leurs noms, compagnies, ba- « taillons et régiments.

4.

« Les blessés ainsi ramassés seront conduits à la « maison de la Douane retranchée, sur la route de « Bautzen, où ils seront campés. Dès que cent hom- « mes appartenant à un même corps d'armée se- « ront réunis, ils seront mis en marche pour ce « corps d'armée, sous une escorte suffisante. Ils « seront accompagnés de leur contrôle nominatif « et d'un chirurgien pour les panser.

5.

« A leur arrivée aux corps, ils seront distribués

« dans leurs régiments, où ils seront traités par les
« chirurgiens-majors, et sous la surveillance spé-
« ciale des officiers. Ils seront chargés de faire
« toutes les corvées de la compagnie et du régi-
« ment.

6.

« Tout soldat blessé aux doigts ou à la main, qui
« sera conduit à son corps de la manière dont il
« vient d'être dit, qui s'écarterait en route de son
« escorte, soit pour marauder, soit pour déserter,
« ou qui déserterait après son arrivée au régiment,
« sera puni de mort.

7.

« Un jury, formé du chirurgien en chef de l'ar-
« mée et de quatre chirurgiens principaux, sera
« réuni à la susdite maison de la Douane, pour
« visiter les blessés qui y seront amenés. Il fera
« choix de deux hommes par chaque corps d'armée,
« de ceux qui, par la nature de leurs blessures, pa-
« raîtront le plus évidemment avoir été blessés par
« eux-mêmes, lesquels seront sur-le-champ arrêtés
« et conduits devant le grand prévôt de l'armée,
« pour y être examinés et interrogés.

8.

« Tout soldat qui serait convaincu de s'être blessé

« volontairement pour se soustraire au service sera
« condamné à mort.

9.

« Le présent ordre du jour sera tenu secret, et
« sera adressé seulement aux maréchaux et généraux
« commandant des corps d'armée; mais, au mo-
« ment du départ des hommes blessés aux doigts ou
« à la main, reconduits à leur corps, il leur sera
« donné connaissance, par l'officier d'état-major
« commandant la colonne, de la disposition qui
« condamne à mort ceux qui déserteraient ou ma-
« rauderaient pendant la route.

10.

« Le major général de notre grande armée est
« chargé de l'exécution du présent ordre.

« *Signé* : NAPOLÉON.

« Pour ampliation :

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 24 juin 1813.

« Monsieur le maréchal, je vous envoie la copie
d'une lettre que j'ai écrite hier à M. le général Bar-

clay de Tolly pour lui faire connaître les ordres donnés par l'Empereur à l'égard des partisans.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

« *P.-S.* Cela vous servira pour le langage que vous avez à tenir.

AU GÉNÉRAL BARCLAY DE TOLLY.

« Dresde, le 23 juin 1813

« Monsieur le général, je m'empresse de por-
« ter à votre connaissance la conduite du ma-
« jor de Lützow et les événements auxquels elle
« a donné lieu. Ce major, chef d'un corps de
« partisans, a été prévenu, le 7, de l'armistice. La
« copie lui a été portée par un officier d'état-major.
« Il en a eu connaissance par la traduction en alle-
« mand que le duc de Weimar en a fait faire, et
« qu'il a fait imprimer, placarder et répandre à pro-
« fusion.

« Le major de Lützow a fait dire à l'officier d'é-
« tat-major qui lui portait la copie de l'armistice
« qu'il ne reconnaissait pas l'armistice. On lui a fait
« observer que, le 12, il devait avoir repassé l'Elbe,
« et qu'en conséquence il n'y avait pas de temps
« à perdre : il fit déclarer qu'il était corps franc.

« Depuis le 7 jusqu'au 18, M. le major de Lützow

« a continué les hostilités : il a arrêté les malles de
« Bavière et de Dresde; il a levé des contributions,
« comme dix-huit procès-verbaux le constatent. Il
« a arrêté les individus tant civils que militaires
« rencontrés sur la route; il a continué à enrôler
« les jeunes gens du pays et les étudiants des uni-
« versités; il a attaqué des détachements, pris des
« courriers venant d'Augsbourg et d'Italie, et enfin
« des soldats marchant isolément.

« L'Empereur et Roi mon maître n'est arrivé à
« Dresde que le 10, et, le 14, voyant que les hosti-
« lités sur ses derrières continuaient, Sa Majesté a
« ordonné aux détachements de cavalerie en mar-
« che pour rejoindre l'armée de s'arrêter et de se
« pelotonner pour courir sur les partisans, attendu
« que, le 12, ils devaient, aux termes de l'armis-
« tice, en avoir exécuté les dispositions.

« D'autres corps, se disant partisans, répondaient
« qu'ils ne pouvaient reconnaître l'armistice, don-
« nant pour motifs, les uns qu'ils dépendaient de
« l'armée suédoise, les autres qu'ils étaient à la
« solde de l'Angleterre, et enfin d'autres corps in-
« dépendants et insurrectionnels.

« Sa Majesté l'Empereur et Roi a donc cru néces-
« saire de prescrire l'ordre du jour dont je vous en-
« voie copie. J'avais donné un ordre à peu près
« semblable dès le 16. Cependant, j'ai l'honneur de

« proposer à Votre Excellence d'échanger ceux des « partisans qui sont actuellement en notre pouvoir « ou qui seront arrêtés contre ceux de nos gens « qui ont été faits prisonniers par vos troupes de- « puis le 4 juin.

« Nous avons aussi à nous plaindre de la non-exé- « cution de l'article 4 de l'armistice, qui porte, en- « tre autres choses : que, depuis l'embouchure de la « Katzbach, la ligne de démarcation suivra le cours « de l'Oder jusqu'à la frontière de Saxe, longera la « frontière de Saxe, etc.; dès lors Crossen s'y trouve « compris. Cependant les Prussiens, contre toutes « raisons, veulent occuper Crossen, quoique le droit « soit de notre côté et que cela ne dût pas être dis- « cuté : j'en prends pour juge Votre Excellence elle- « même.

« Mais, voulant cependant éviter toute discussion, « l'Empereur et Roi propose que ce pays soit consi- « deré comme neutre, de manière qu'il ne soit oc- « cupé ni par l'armée combinée ni par les armées « françaises et alliées.

« Les troupes légères de Votre Excellence parcou- « rent le pays jusqu'aux portes de Liegnitz. Je la « prie de vouloir bien donner des ordres à cet « égard.

« Le prince vice-connétable, major général,

« *Signé :* ALEXANDRE. »

ORDRE DU JOUR.

« Dresde, le 24 juin 1813.

« Les parlementaires qui se présenteront ne pour-
« ront dépasser nos lignes, c'est-à-dire qu'ils seront
« reçus aux avant-postes où ils remettront leurs dé-
« pêches. Ils seront maîtres d'attendre les réponses.
« Dans le cas où un parlementaire devrait être
« amené au quartier général, l'ordre en sera donné
« par le major général. En conséquence, sous au-
« cun prétexte que ce soit, les parlementaires ne
« pourront pénétrer au delà de nos lignes, c'est-à-
« dire de nos avant-postes, sans un ordre formel.

« Le prince vice-connétable, major général,

« *Signé* : ALEXANDRE.

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 19 juillet 1813.

« Mon cousin, je désirerais que Buntzlau, qui offre une position centrale, contînt deux manutentions, chacune de huit à dix fours. Je désirerais que la ville pût être fortifiée, de manière qu'en quinze à vingt jours de travail deux bataillons pussent y protéger un hôpital, les deux manutentions et des magasins. Les deux grands moyens

défensifs de ce genre sont les eaux et les bois. Vous devez avoir des bois près de Buntzlau. Vous avez des moyens de transport, puisque vous avez tous les chevaux de trait de votre corps d'armée. Vous avez des sapeurs, des pionniers. Les canonniers de la marine sont surtout propres à ces travaux. Quant aux eaux, il faut étudier si l'on peut remplir les fossés de la ville. Si on le peut, faites-y travailler vingt-quatre heures après la réception du présent ordre. Vous sentez de quel intérêt il serait de pouvoir placer à Buntzlau, sous la garde de deux bataillons et de vingt pièces de canon, un hôpital de deux mille malades ou convalescents, quelques millions de rations de biscuits, de farines et de riz, et beaucoup d'embarras d'artillerie. — Autant que je puis m'en souvenir, Buntzlau a des fossés et une muraille. Ce serait donc ces fossés qu'il s'agirait de bien établir, ces murailles et tourelles qu'il faudrait organiser pour l'artillerie, en les garnissant de gabions et de saucissons, les fossés qu'il faudrait remplir d'eau, et enfin quelques lunettes qu'il faudrait tracer et élever. — Il n'y a pas de moment à perdre; vous entendez la matière. Vous pouvez y mettre six mille ouvriers, en faisant fournir deux mille travailleurs par votre corps d'armée et en réunissant deux à trois mille paysans.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 22 juillet 1813.

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 19 juillet pour me donner ses ordres relatifs à Buntzlau. Cette ville étant placée au bas d'un long amphithéâtre, les localités sont peu favorables à la fortification. Cependant il m'a paru, après avoir étudié son enceinte avec soin, qu'il était possible de remplir les intentions de Votre Majesté, et je viens d'arrêter les travaux à exécuter.

« Ils commenceront demain et seront poussés avec une grande activité. J'aurai l'honneur d'adresser demain à Votre Majesté un plan de Buntzlau, avec un rapport détaillé sur les ordres que j'ai donnés.

« L'artillerie et le génie du sixième corps fournissent quinze cents outils. Des réquisitions ont été faites au pays; mais, comme il est probable que je n'obtiendrai pas tout ce que j'ai demandé, il serait désirable que le grand parc du génie nous donnât un secours de deux mille outils.

« Comme les travaux de la récolte vont rendre les bras extrêmement rares, il serait utile que les cercles de Lövenberg et de Goldsberg fournis-

sent chacun mille ouvriers pour les travaux de Buntzlau. »

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le plan de Buntzlau. Cette place a une double enceinte. L'enceinte intérieure, étant contiguë aux maisons, n'offrant ni espace, ni terre à porter pour les remblais, n'est pas susceptible d'être mise en état de recevoir du canon. Cependant c'est un dernier obstacle qu'on peut présenter à l'ennemi, et dont on peut tirer parti en arrangeant quelques tours pour y placer de l'infanterie. L'enceinte basse offre partout les moyens de faire un parapet et des batteries. Les tours de cette enceinte sont en général trop petites pour être armées de canon. Cependant, au moyen des dispositions ordonnées et dont je vais rendre compte, il y aura quatre pièces de canon placées en A au-dessus de la porte de Breslau; un pareil nombre au-dessus de la porte A V, même à Goirenberg (G), quatre également sur la porte de Dresde (O), deux en P, deux en U, une autre en T, enfin quatre, dont l'ouvrage projeté en Z.

« Excepté en F, G, H, K, la place a partout une bonne contrescarpe, revêtue de plus ou moins d'élévation, mais habituellement de quinze à seize pieds. En avant de la porte G, il n'y a pas de fossé.

« J'ai ordonné d'élever une contrescarpe en Ff et

d'en construire une en G, de manière à élever assez les eaux pour qu'elles puissent se répandre jusqu'en D au moyen du batardeau qui sera placé en G. Ce batardeau sera couvert par la maison I, qui sera entourée d'un fossé et d'un parapet en terre. Le fossé H et K sera également rempli d'eau au moyen des remblais qui seront faits en K autour du lac, afin de pouvoir élever les eaux et les forcer d'inonder ce fossé K et les étendre dans le fossé R jusqu'au delà de U; là, élevant la contrescarpe qui environne les eaux en K de cinq pieds et creusant le fossé en R de quatre pieds, il y aura dans tout ce développement de la place un obstacle d'eau très-difficile à franchir.

« La portion du fossé depuis S jusqu'en D n'est pas susceptible d'être inondée; mais là le fossé est très-profond, la contrescarpe très-élevée, et cette portion de fossé sera fraisée et palissadée avec beaucoup de soin, et sera d'ailleurs couverte par l'ouvrage projeté en Z, qui prendra aussi des revers sur la porte de Dresde, et, à cet effet, on va démolir toute la portion du faubourg en B B.

« Il existe deux tours assez bien construites à chacune des deux portes : l'une, à la porte de Breslau A, et l'autre à la porte de Dresde O. Elles sont liées entre elles et liées également au mur d'enceinte intérieure. On va construire devant ces

tours deux massifs en glacis, élevés de huit pieds, de manière à couvrir le pied de ces tours du feu de l'ennemi, faisant aboutir le chemin pour entrer dans la ville en suivant la contrescarpe, afin d'empêcher la porte d'être vue de l'extérieur. On va faire un plancher qui réunisse ces tours avec l'enceinte intérieure, et ce plancher sera placé à sept pieds, c'est-à-dire au-dessous du niveau du masque, et on établira sur ce plancher un parapet en gabion de douze pieds d'épaisseur, qui garantira des pièces de campagne. La place de Lövenberg sera arrangée d'une manière analogue, excepté que cette entrée, où sera le batardeau, sera supprimée. Enfin on formera en P et U et en X des parapets en terre qui donneront les moyens d'armer ces points avec de l'artillerie, et en général, comme la muraille d'enceinte extérieure est assez mauvaise, on relèvera les contrescarpes de manière à la masquer de la vue de la campagne, et les tours seront disposées à être occupées par de l'infanterie, dont l'action n'aura pour objet que la défense du fossé. Les seuls points qui doivent avoir action sur l'extérieur devant être ceux qui sont armés de canon et les tours de l'enceinte intérieure, qui seront disposées pour recevoir de l'infanterie.

« Je pense qu'une fois ces travaux exécutés la ville de Buntzlau, défendue par mille hommes,

non-seulement sera à l'abri d'un coup de main, mais exigera du gros canon et quelques travaux de siége, et je ne pense pas qu'il faille, pour que ces travaux soient terminés, plus que la durée de l'armistice.

« Une partie de la manutention avait été placée dans le faubourg; elle va être transportée dans la ville et augmentée. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 24 juillet 1813.

« L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que toute l'armée tire à la cible de la manière suivante : chaque compagnie tirera deux coups à la cible, et les quatre meilleurs tireurs de chaque salve, c'est-à-dire huit par compagnie, auront une gratification de 2 francs; les huit meilleurs tireurs de chaque compagnie se réuniront pour tirer à la cible par bataillon, ce qui fera quarante-huit tireurs par bataillon : les huit meilleurs tireurs auront chacun un prix de 4 francs. Les huit meilleurs tireurs de chaque bataillon se réuniront pour tirer à la cible par division, ce qui, en supposant les divisions l'une dans l'autre à douze bataillons, fera quatre-vingt-seize tireurs par division : les huit meilleurs tireurs auront chacun un prix de 6 francs. Les huit tireurs

qui auront eu le prix de chaque division seront réunis pour tirer à la cible, ce qui, à raison de trois divisions par corps d'armée, fera les vingt-quatre tireurs, et les huit meilleurs tireurs du corps d'armée auront chacun un prix de 12 francs.

« Les 27-28 juillet, chaque compagnie tirera à la cible. Les 28-29, les huit meilleurs tireurs de chaque compagnie tireront à la cible du bataillon. Les 29-30, les huit meilleurs tireurs de chaque bataillon tireront à la cible de la division, et, le 1er août, les huit meilleurs tireurs de chaque division tireront à la cible du corps d'armée.

« La dépense de cet exercice, qui aura lieu dans tous les corps d'armée, ne sera que de deux cartouches par homme; et, quant aux prix, la dépense peut être évaluée de la manière suivante :

« 1° *Prix de 2 francs, cible des compagnies.*

« Huit prix de 2 francs coûteront 16 francs par compagnie, ce qui fera pour un bataillon, à raison de six compagnies (16 × 6), 96 francs; pour une division, à raison de douze bataillons (96 × 12), 1,152 francs; et pour un corps d'armée, à raison de trois divisions, 3,456 francs.

« 2° *Prix de 4 francs, cible des bataillons.*

« Huit prix de 4 francs coûteront 32 francs par bataillon; ce qui fera pour une division, à raison

de douze bataillons (32 × 12), 384 francs; et pour un corps d'armée, à raison de trois divisions (384 × 3), 1,152 francs.

« 3° *Prix de 6 francs, cible des divisions.*

« Huit prix de 6 francs coûteront 48 francs par division; ce qui fera par corps d'armée, à raison de trois divisions (48 × 3), 144 francs.

« 4° *Prix de 12 francs, cible par corps d'armée.*

« Huit prix de 12 francs coûteront par corps d'armée 96 francs; ainsi la dépense des prix sera, par corps d'armée, en supposant les proportions indiquées ci-dessus :

« Pour la cible des compagnies. .	3,456 francs.
« Pour la cible des bataillons. .	1,152
« Pour la cible des divisions. . .	144
« Pour la cible du corps d'armée.	96
« Total. . .	4,848 francs.

« Les militaires qui obtiendront les prix du corps d'armée à 12 francs auront nécessairement obtenu celui de la division, celui du bataillon et celui de la compagnie, ce qui leur fera un prix total de 24 francs.

« Donnez vos ordres, monsieur le maréchal, pour l'exécution de ces dispositions dans votre corps d'armée; prescrivez tout ce qui sera néces-

saire pour faire de ces exercices autant de petites fêtes. La musique devra accompagner ceux qui auront remporté les prix. Le but de l'Empereur est : 1° d'apprendre aux troupes à tirer; 2° de répandre la gaieté dans les camps. Faites donc tout ce qui vous sera possible pour obtenir ces deux résultats.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 10 août 1813.

« Mon cousin, je vous prie de me faire connaître où en est l'armement de Buntzlau et la manutention. Je suppose que les magasins sont intacts. Il serait bien nécessaire d'y faire rentrer une vingtaine de milliers de foin et de paille.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 12 août 1813.

« Mon cousin, l'Autriche nous a déclaré la guerre; l'armistice est dénoncé; les hostilités recommenceront le 17. Voici le plan d'opérations qu'il est possible que j'adopte, mais auquel je me

déciderai définitivement avant minuit; — concentrer toute mon armée sur Görlitz et Bautzen, et dans le camp de Kœnigstein et à Dresde. — Si des fortifications ont été faites à Liegnitz et à Buntzlau, les détruire. — Envoyer le duc de Reggio avec les douzième, quatrième et septième corps sur Berlin, dans le temps que le général Girard débouchera avec dix mille hommes par Magdebourg, et le prince d'Eckmühl avec quarante mille hommes par Hambourg. — Indépendamment de ces cent dix mille hommes qui marcheront sur Berlin, et de là sur Stettin, j'aurai sur la ligne, savoir : les deuxième, troisième, cinquïème, sixième, onzième, quatorzième et premier corps de cavalerie; le deuxième, le quatrième, le cinquième et la garde; cela fera près de trois cent mille hommes. — Avec ces trois cent mille hommes, je prendrai une position entre Görlitz et Bautzen, de manière à ne pas pouvoir être coupé de l'Elbe, à me tenir maître du cours du fleuve et à m'approvisionner par Dresde, à voir ce que veulent faire les Autrichiens et les Russes, et à profiter des circonstances. — Je préférerais rester à Liegnitz, mais de Liegnitz à Dresde il y a quarante-huit lieues, c'est-à-dire huit marches, et en longeant toujours la Bohême, et il n'y en aurait que trente-six de Buntzlau et vingt-quatre de Görlitz. Si je prenais une position intermédiaire en-

tre Görlitz et Bautzen, il n'y en aurait que dix-huit. — Ce pays se trouverait alors plein de troupes, et nous serions, pour ainsi dire, entassés: nous n'aurions pas de peine à vivre un mois. Pendant ce temps-là ma gauche entrerait à Berlin, éparpillerait tout ce qui se trouve là; et, si les Autrichiens et les Russes livraient bataille, nous les écraserions. Si nous perdions la bataille, nous serions plus près de l'Elbe; enfin nous serions plus en mesure de profiter de leurs sottises. — Je ne vois guère qu'on puisse hésiter sur Liegnitz. Il n'en est pas de même de Buntzlau. Je ne me dissimule pas que cette position a l'avantage de me tenir dans le cas d'empêcher l'ennemi de passer entre l'Oder et moi; au lieu qu'entre Bautzen et Görlitz, l'ennemi, passant par Buntzlau, peut se porter sur Görlitz. — Le quartier général de l'armée autrichienne se réunit à Hirschberg. Il paraît que les Autrichiens veulent opérer par Zittau. — Faites-moi connaître ce que vous pensez de tout cela. Je suppose que tout doit finir par une grande bataille, et je pense qu'il est plus avantageux de la livrer près de Bautzen, à deux ou trois marches de l'Elbe, jusqu'à cinq ou six marches; mes communications sont moins exposées; je pourrai me nourrir plus facilement, d'autant plus que, pendant ce temps, ma gauche occupera Berlin et balayera tout le bas

Elbe, opération qui n'est point hasardeuse, puisque mes troupes ont Magdebourg et Wittenberg, à tout événement, pour retraite. J'éprouve bien quelques regrets d'abandonner Liegnitz; mais, en l'occupant, il serait difficile de réunir toutes mes troupes; il faudrait les diviser en deux armées, et ce serait une fâcheuse position que celle qui nous ferait longer la Bohême sur un espace de trente lieues, d'où l'ennemi pourrait déboucher partout et se trouverait dans une position naturelle. — Il me semble que la campagne actuelle ne peut nous conduire à aucun bon résultat, sans qu'au préalable il y ait une grande bataille. — Il n'est pas besoin de dire que, tout en s'échelonnant, il sera indispensable de menacer de prendre l'offensive, en se contentant d'avoir sur l'ennemi le pays de neutralité et une ou deux lieues en avant. — L'Autriche ayant une armée contre la Bavière et une contre l'Italie, je ne suppose pas qu'elle puisse avoir contre moi plus de cent mille hommes sous les armes. Je suis plus loin de croire que les Prussiens et les Russes réunis puissent en avoir deux cent mille, en ne comptant pas ce qu'ils ont à Berlin et dans cette direction. Toutefois il me semble que, pour avoir une affaire décisive et brillante, il y a plus de chances favorables à se tenir dans une position plus resserrée et à voir venir l'ennemi. —

Je compte porter, le 14, mon quartier général à Bautzen. Évacuez à force vos malades. — Envoyez un aide de camp au duc de Tarente afin d'être prévenu de ce que l'ennemi fait sur son extrême droite.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 13 août 1813, soir.

« Mon cousin, voici le parti que j'ai pris. Si vous avez quelques observations à me faire, je vous prie de me les faire librement. — Le duc de Reggio, avec les septième, quatrième et douzième corps et le troisième corps de cavalerie, marchera sur Berlin dans le temps que le général Girard, avec douze mille hommes, débouchera par Magdebourg, et que le prince d'Eckmühl, avec vingt-cinq mille Français et quinze mille Danois, débouchera par Hambourg. Il est actuellement à trois lieues en avant de Hambourg, qui est devenu une place de première force; cent pièces de canon y sont sur les remparts, et les maisons qui gênaient la défense sont abattues, les fossés pleins d'eau. Le général Hoyendorp y commande une garnison de dix mille hommes. — J'ai donné ordre au duc de Reggio de se porter sur Berlin, en même temps que le prince d'Eckmühl

culbutera ce qu'il a devant lui, si l'ennemi lui est inférieur, et du moins le poussera vivement quand il effectuera sa retraite. J'ai donc cent vingt mille hommes qui marchent dans différentes directions sur Berlin. — De ce côté-ci, Dresde est fortifié, et dans une position telle, qu'il peut se défendre huit jours, même les faubourgs. Je le fais couvrir par le quatorzième corps, que commande le maréchal Saint-Cyr; il a son quartier général à Pirna; il occupe les ponts de Kœnigstein qui, protégés par la forteresse, sont dans une position inexpugnable. Ces ponts ont un beau débouché sur Bautzen. La même division, qui fournit des bataillons à Kœnigstein, occupe Neustadt avec la cavalerie. Deux divisions campent dans une très-belle position à Gieshubel, à cheval sur les deux routes de Prague à Dresde. Le général Pajol, avec une division de cavalerie, est sur la route de Leipzig à Carlsbad, éclairant les débouchés jusqu'à Hof. — Le général Durosnel est dans Dresde, avec huit bataillons et cent pièces de canon sur les remparts et dans les redoutes. — Le premier corps du général Vandamme et le cinquième corps de cavalerie seront à Bautzen. — Je porte mon quartier général à Görlitz. — J'y serai le 16. — J'y réunirai les cinq divisions d'infanterie et les trois divisions de cavalerie, et l'artillerie de la garde ainsi que le deuxième corps y seront

placés entre Görlitz et Zittau, et entre le deuxième corps et la Bohême sera l'avant-garde formée par le huitième corps (Polonais). — Vous êtes à Buntzlau; — le duc de Tarente à Löwenberg; — le général Lauriston à Gruneberg; — le prince de la Moskowa dans une position intermédiaire, entre Haynau et Liegnitz, avec le deuxième corps de cavalerie. — Cependant l'armée autrichienne, si elle prend l'offensive, ne peut la prendre que de trois manières : 1° en débouchant avec la grande armée, que j'estime forte de cent mille hommes, par Peterswald, sur Dresde. Elle rencontrera les fortes positions qu'occupe le maréchal Saint-Cyr, qui, poussé par des forces aussi considérables, se retirerait dans le camp retranché de Dresde. En un jour et demi le premier corps arriverait à Dresde, et dès lors soixante mille hommes se trouveraient dans le camp retranché à Dresde. J'aurais été prévenu, et en quatre jours de marche je pourrais m'y porter moi-même, de Görlitz, avec la garde et le deuxième corps. — D'ailleurs Dresde, comme je viens de le dire, abandonné à lui-même, quand même il ne serait pas secouru du maréchal Saint-Cyr, est dans le cas de se défendre huit jours. — Le deuxième débouché par où les Autrichiens pourraient prendre l'offensive, c'est celui de Zittau; ils y rencontreront le prince Poniatowski, la garde, qui

se réunira sur Görlitz, et le deuxième corps; et, avant qu'ils puissent arriver, j'aurai réuni plus de cent cinquante mille hommes; en même temps qu'ils feront ce mouvement, les Russes pourraient se porter sur Liegnitz et Löwenberg : alors le sixième, le troisième, le onzième, le cinquième corps d'armée et le deuxième corps de cavalerie se réuniraient sur Buntzlau, ce qui ferait une armée de plus de cent trente mille hommes, et, en un jour et demi, j'y enverrais de Görlitz ce que je jugerais superflu à opposer aux Autrichiens. — Le troisième mouvement des Autrichiens serait de passer par Josephstadt, et de se réunir à l'armée russe et prussienne, de manière à déboucher tous ensemble. Alors toute l'armée se réunira sur Buntzlau. — Dans ce cas, il faut choisir la position de bataille à Buntzlau, en avant ou en arrière. — Je vous ai déjà mandé de vous occuper de ce travail important.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 13 août 1813.

« Mon cousin, je désire connaître si, en avant ou en arrière de Buntzlau, il y aurait une belle position où un corps de deux cent mille hommes pût

être placé favorablement pour arrêter un ennemi qui déboucherait en force des frontières de Bohême et Silésie, et où on pourrait lui livrer bataille. Faites-moi connaître aussi s'il existe une bonne route de Buntzlau à Hoyerswerda.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 13 août 1813.

« Monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous faire connaître que la position de l'armée est la suivante :

« Le quartier général de Sa Majesté sera demain. 14, à Bautzen, et, le 16, à Görlitz.

« Le corps du prince Poniatowski va prendre des positions entre Zittau et Görlitz, où son corps d'armée pourra être réuni pour former l'avant-garde de l'armée, éclairer la marche de l'ennemi, la retarder et donner le temps à l'armée de se réunir à Görlitz. Il éclairera aussi la route de Löbau.

« Le quatrième corps, le septième corps et le douzième, avec le troisième corps de cavalerie, seront à Lukau.

« Le général Dombrowski est en avant de Wittenberg, ayant sous ses ordres six bataillons, dont

le 4e régiment polonais fait partie, et deux régiments de cavalerie.

« Le général Girard est, avec dix mille hommes, en avant de Magdebourg.

« Le prince d'Eckmühl est, avec le corps auxiliaire danois, à trois lieues en avant de Hambourg, sur la rive droite.

« M. le maréchal Saint-Cyr a son quartier général à Pirna, avec son corps à cheval sur l'Elbe, ayant une division sur Hohenstein ou Neustadt, et trois divisions sur la position de Gieshubel, barrant les deux routes de la Bohême à Dresde, et ayant un corps d'observation sur la route de Leipzig à Carlsbad.

« La ville de Dresde est à l'abri d'un coup de main. Elle a une garnison et cent pièces en batterie, et elle est en état d'attendre l'armée cinq ou six jours.

« Le cinquième corps de cavalerie et le premier corps, commandé par le général Vandamme, arriveront le 18 à Bautzen.

« Le quartier général, avec les cinq divisions de la garde, les trois divisions de cavalerie, son artillerie, et le deuxième corps, avec le premier corps de cavalerie, seront le 17 à Görlitz.

« Le sixième corps est à Buntzlau ; le cinquième à Goldsberg ; le troisième à Liegnitz, et le onzième

à Löwemberg. Ainsi, en trois jours, trois cent cinquante mille hommes peuvent être réunis sur Buntzlau ou sur Görlitz.

« L'armée autrichienne ne peut déboucher sur la rive droite que par Zittau ou par Josephstadt. Si elle venait par Zittau, elle rencontrerait le corps du prince Poniatowski comme avant-garde. Si les Autrichiens débouchaient par Josephstadt, leurs mouvements se confondraient avec ceux des Russes et des Prussiens; et, dès lors, soit qu'ils se portent sur Löwemberg, soit qu'ils se portent sur Liegnitz, tous les corps pourront se réunir sur Buntzlau.

« Ces renseignements, monsieur le maréchal, *sont pour vous seul*.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« Buntzlau, le 15 août 1813.

« Sire, j'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date des 12 et 13, et je m'empresse d'y répondre. Conformément à vos ordres, je le ferai en toute liberté.

« J'établis en principe, et je suis d'accord avec vous, qu'une grande bataille est indispensable au

début de la campagne. Sans un premier succès, qui nous donnera de l'ascendant sur l'ennemi, nous n'aurons qu'une marche incertaine. Or elle doit être livrée sous vos auspices, sous votre commandement immédiat, quel que soit le côté par lequel se présente l'ennemi; et, pour qu'il en soit ainsi, l'armée, quoique très-nombreuse, doit être réunie le plus possible.

« D'après cela, Sire, Votre Majesté comprendra que, dans mon opinion et dans aucun cas, nous ne devrions nous étendre jusqu'à Liegnitz. Vos réflexions sur les inconvénients d'une position où l'on prêterait le flanc à l'ennemi, et défilant continuellement près de la frontière de Bohême pendant huit marches, sont trop fondées pour qu'il puisse jamais être question de s'éloigner ainsi de l'Elbe. J'en dirai autant pour Buntzlau; Görlitz même ne devrait être occupé que par une avant-garde. Je voudrais que toute l'armée fût établie sur la Sprée et sur l'Elbe, et attendît que l'ennemi s'approchât assez pour qu'on pût l'accabler; et cette grande proximité des troupes entre elles vous donnerait le moyen d'être présent partout à la fois dans les moments importants, chose que je regarde comme la garantie de nos succès. Je comprends votre impatience de vous emparer de Berlin, et je la partage; cependant le moyen d'y arriver sûrement n'est

pas, je pense, de se hâter à se mettre en marche dans cette direction. Le sort de la campagne n'est pas de ce côté, et le destin de Berlin doit être la conséquence de ce qui se passera ailleurs. Si vous persistez à prendre cette offensive tout d'abord, vous vous privez d'une partie de vos forces, tandis que la présence d'un seul corps d'armée en avant de Torgau et quelques mouvements de Magdebourg et de Hambourg suffiraient pour neutraliser l'armée prussienne qui couvre Berlin. Après une grande bataille gagnée sur l'Elbe ou sur la Sprée, vous pouvez sans danger faire tels mouvements excentriques que vous voudrez, et le succès de la marche sur Berlin sera incontestable.

« Mais, si le temps d'attente auquel je vous propose de vous soumettre vous paraît trop pénible, alors j'aimerais mieux une offensive directe prise contre la Bohême. Les troupes qui sont en Silésie se réuniraient sur la Neisse pour couvrir le mouvement qui se ferait par Peterswald, se rapprocheraient de l'Elbe si l'ennemi marchait à elles pour les combattre, et finiraient par suivre le mouvement général, ou bien entreraient directement en Bohême par le débouché de Zittau. Une bataille gagnée en Bohême aurait d'immenses conséquences, vous donnerait de grands résultats et la possession d'un pays qui vous assurerait de grandes ressources et peut-

être amènerait la séparation de l'Autriche; alors la Prusse serait à votre merci.

« Je n'ai pas vu les travaux de Dresde; mais, d'après ce qui m'en a été dit, je crains que Votre Majesté ne se fasse illusion sur leur force réelle et leurs moyens de résistance absolue, et c'est un point capital dans vos combinaisons. Dans le choix de différents partis à prendre, j'aimerais mieux attendre l'approche de l'ennemi pour lui livrer bataille, et, après l'avoir écrasé, combiner une offensive suivant les circonstances; et remarquez bien que, suivant cette hypothèse, les mouvements de l'armée ennemie ne peuvent pas être combinés avec autant de précision que ceux de l'armée française, parce que celle-ci est placée au centre, dans un pays ouvert, tandis que les différentes parties de l'autre occupent un arc de cercle d'un grand développement, et sont séparées par des montagnes.

« Enfin, je le répète, Sire, par la division de ses forces, par la création de trois armées distinctes et séparées par de grandes distances, Votre Majesté renonce encore aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que, le jour où elle aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en a perdu deux. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 16 août 1813, matin.

« Sire, j'ai reçu cette nuit la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 15 au soir. J'ai eu l'honneur de répondre hier matin à la lettre que Votre Majesté m'avait écrite le 12.

« Puisque vous daignez, Sire, provoquer mes réflexions, j'oserai vous dire que je regrette que vous ayez renoncé à la première idée que vous aviez eue de vous concentrer en attendant les mouvements de l'ennemi pour profiter de ses fautes pour le combattre; mais j'ajoute bien vite, Sire, que, puisque Votre Majesté a arrêté son opération sur Berlin avant d'avoir battu les Russes et les Autrichiens, il était indispensable de prendre les dispositions que vous avez arrêtées pour protéger les corps d'armée qui s'y rendent : il me semble cependant que les troisième et cinquième corps sont un peu loin, surtout depuis qu'il paraît certain que les forces principales de l'ennemi se rapprochent de l'Elbe. Votre Majesté est sans doute bien mieux informée que je ne puis l'être des mouvements de l'ennemi; mais il ne me paraît pas douteux, d'après les nouvelles répandues dans le pays, que la plus grande

partie de l'armée russe est entrée en Bohême pour se réunir aux Autrichiens et traverser en ce moment ce royaume. Le duc de Tarente me donne des nouvelles qui cadrent parfaitement avec celles que j'ai reçues des habitants. D'un autre côté, il paraît que le prince de la Moskowa croit avoir peu de monde devant lui, ce qui est d'accord, et Votre Majesté trouvera sans doute que le mouvement des alliés est assez dans le génie du système qu'ils ont adopté depuis cette guerre, et qu'ils ont exécuté la veille de la bataille de Lutzen, en marchant sur Pégau lorsqu'une partie de l'armée marchait sur Leipzig.

« Enfin, Sire, je crains que, par la division que vous adoptez, le jour où vous aurez cru avoir gagné une bataille décisive, vous n'appreniez que vous en avez perdu deux.

« Les travaux de Buntzlau peuvent être considérés comme finis. D'après les divers ordres de Votre Majesté, j'y fais mettre la dernière main. C'est un poste que j'aimerais mieux défendre que beaucoup de places qui passent pour des forteresses, et qu'un homme de cœur et de jugement doit défendre au moins dix jours; et, si, comme tout l'annonce, Votre Majesté veut en faire usage, il est urgent d'y envoyer dix-huit ou vingt bouches à feu; il n'en est pas encore arrivé une seule. Toutefois je fais tout

préparer pour détruire en douze heures les fortifications de Buntzlau.

« Depuis hier, tous mes malades sont évacués, et j'ai même fait évacuer des malades du cinquième corps qui m'avaient été laissés ici, je ne sais par quelle circonstance. J'ai de plus des transports préparés pour les malades que je pourrais avoir d'ici à quatre ou cinq jours. Ainsi Votre Majesté peut considérer le sixième corps comme parfaitement mobile.

« J'ai passé toute la matinée à reconnaître de nouveau tout le pays pour remplir les intentions de Votre Majesté; mais je n'ai encore rien trouvé qui me satisfît. Je monte à cheval pour continuer mes recherches; si elles me donnent les résultats que je désire, Votre Majesté en sera informée cette nuit.

« Je n'ai plus rien à ajouter, Sire, que d'affirmer à Votre Majesté que le sixième corps est animé du meilleur esprit, et que j'ai l'espoir qu'elle en sera aussi contente quand elle le verra que lorsqu'il combattra pour elle. Quels que soient ses sentiments, ils sont peu de chose en comparaison du dévouement pour votre personne, de l'amour pour votre gloire, et du zèle pour votre service, qui animent le plus ancien de vos serviteurs.

« LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE. »

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

« Löwenberg, le 18 août 1813, minuit.

« L'ennemi n'a point renouvelé son attaque sur Lahn, ainsi que nous en étions menacés. Il a disparu au contraire ce matin, pour se réunir aux quarante mille hommes que l'on m'annonçait devoir déboucher sur la grande communication d'*Hirschberg* à *Greiffenberg*. Cette armée a pris une direction plus à droite et est venue se développer derrière *Zobten*, et sur la route de Goldsberg à Löwenberg. Son avant-garde a forcé le passage de *Siebeneichen* et a attaqué le cinquième corps sur tout son front, sur les deux rives du *Bober*. Le général Lauriston l'a repoussé par sa droite au delà de ce fleuve, tandis qu'il a rappelé sa gauche qui était tournée par *Ludwigsdorf*.

« L'armée alliée n'est séparée de nous que par le Bober ; les feux font voir un immense développement sur plusieurs lignes. De jour on avait estimé sa force de soixante à quatre-vingt mille hommes, elle doit être plus considérable ; on en jugera mieux demain.

« Les communications sont interceptées entre le prince de la Moskowa et moi, comme elles l'ont été toute cette journée, entre les cinquième et onzième corps.

« Les circonstances actuelles ne permettant plus un aussi grand développement sur la gauche du Bober et du Kemnitz, le général Lauriston prendra demain position en arrière de Löwenberg, à cheval sur la route de *Lauban*, sa gauche appuyée au Bober, à la hauteur de Braunau; sa droite à la route de Greiffenberg; Löwenberg sera gardé comme avant-poste, couvert par un cordon, sur le Bober; on maintiendra cette position, la journée de demain, s'il est possible, pour avoir le temps de recevoir les ordres de l'Empereur pour la concentration des forces.

« Le onzième corps évacuera Lahn cette nuit et gardera demain le débouché d'Hirschberg sur la gauche du Kemnitz, et ses positions de Liebenthal, Greiffenberg et Friedberg. La position suivante pour les deux corps sera la *Queiss*, Marklena et Lauban, et Greiffenberg.

« C'est avec peine que je vous fais part qu'un parti de Cosaques a enlevé plusieurs de mes gens et mon portefeuille, qui renfermait ma correspondance et le chiffre de l'armée.

« Le maréchal duc de Tarente,

« MACDONALD. »

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

« Löwenberg, le 18 août 1813.

« Je reçois votre lettre de ce matin, je n'ai point eu d'attaque hier, seulement l'ennemi est venu de *Lahn* et *Mertzdorf* reconnaître les positions; on lui a tué quelques hommes et pris cinq à six; il n'y a point eu de canon de tiré.

« Je n'étais pas prévenu du mouvement du cinquième corps, qui vient d'arriver; le prince de la Moskowa et le général Lauriston me l'ont annoncé ce matin; je me suis dès lors déterminé à prendre de suite l'offensive avec le onzième corps pour rejeter l'ennemi de l'autre côté du Bober. Les Cosaques sont entrés hier à Greiffenberg; j'espère par mon opération couper tout ce qui s'est avancé sur cette ville et Liebenthal.

« Une division du cinquième corps et sa cavalerie prend position à *Braunau* et *Ludwigsdorf* pour se lier avec le prince de la Moskowa, et couvrir les routes de Haynau et Buntzlau, les deux autres divisions en avant et en arrière de Löwenberg.

« Lauriston, qui a été tâté hier soir, n'a pas été suivi ce matin. Le prince de la Moskowa me mande que le corps ennemi a filé sur Jauer; peut-être vient-il par Schonau et Hirschberg pour se rattacher à la Bohême.

« Je ne crois pas avoir des forces considérables devant moi; mon attaque d'aujourd'hui m'éclaircira.

« M. Murphy, qui vient d'être promu au grade d'adjudant-commandant, chef d'état-major de votre vingtième division, vous remettra cette lettre; c'est un bon officier, dont vous serez content, et que je vous recommande.

« Le maréchal duc de Tarente,

« MACDONALD. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Görlitz, le 20 août 1813, trois heures après midi.

« Mon cousin, j'arrive à Görlitz. Il est deux heures, je serai à cinq heures du soir à Lauban. Mettez des postes de cavalerie entre Lauban et la position où vous êtes, afin d'avoir plusieurs fois de vos nouvelles dans la nuit. — La grande affaire, dans ce moment, c'est de se réunir et de marcher à l'ennemi. — Si vous quittez Buntzlau, laissez-y une bonne garnison. — Comme vous restez en correspondance avec le duc de Tarente, vous devez connaître la position qu'il occupe.

« NAPOLÉON. »

LE GÉNÉRAL LAURISTON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lauyenfurwerth, près de Löwenberg.
le 20 août 1813, onze heures du soir.

« Je suis chargé de vous faire connaître que Sa Majesté est arrivée ce soir à cinq heures à Lauban. Le mouvement que je devais faire en arrière est suspendu. Je resterai ici, si vous restez à Ottendorf. La lettre du prince de la Moskowa fait connaître que vous devez vous retirer; je suppose que, lorsqu'il aura connu l'arrivée de Sa Majesté à Lauban, sa détermination changera. Il est donc important que vous lui fassiez connaître promptement cette arrivée. Les forces de l'ennemi ont passé de ma droite à ma gauche, et, je le pense, sur le prince de la Moskowa.

« Le comte DE LAURISTON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lauban, le 21 août 1813, cinq heures du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, vous trouverez ci-joint l'ordre de la journée d'aujourd'hui; conformez-vous-y; donnez les ordres d'exécution et de détail avec la prudence et avec les modifications que peut exiger la position de l'ennemi.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

ORDRE POUR LE 21 AOUT.

« Lauban, le 21 août 1813, deux heures et demie du matin.

« L'Empereur ordonne les dispositions suivantes :

« Le duc de Tarente, avec le cinquième corps « d'armée, ayant le onzième corps sur sa droite, « sera prêt à déboucher aujourd'hui à midi pour « passer le Bober et attaquer l'ennemi.

« Le duc de Raguse sera en position le plus tôt « possible, à une lieue et demie ou deux lieues « de Löwenberg sur la gauche.

« Le prince de la Moskowa débouchera aujour-« d'hui par, ou près Buntzlau, avant dix heures du « matin, avec tout son corps réuni, culbutera tout « ce qu'il a devant lui et se portera sur Alt-Gers-« dorf, en faisant poursuivre l'ennemi.

« Le duc de Trévise partira à quatre heures du « matin pour se porter sur Löwenberg.

« Le général Latour-Maubourg partira à cinq « heures du matin pour se porter sur Löwenberg.

« Le général Ornano partira avec sa division de « la garde à cheval, à six heures du matin, pour se « porter sur Löwenberg ; il se tiendra toujours sur « la droite de la route.

« Le général Walther partira à sept heures du « matin pour Löwenberg.

« La division de la vieille garde à pied partira à
« cinq heures du matin pour Löwenberg.

« L'Empereur sera, de sa personne, à Löwen-
« berg à neuf heures du matin.

« Le prince, vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Löwenberg, le 22 août 1813,
une heure et demie.

« J'ai reçu vos deux lettres. Voici où nous en sommes :

« Le duc de Tarente, avec les cinquième et onzième corps et la division de cavalerie du général Chastel, poursuit l'ennemi dans la direction de Goldsberg et Schonau.

« Le prince de la Moskowa poursuit également l'ennemi sur Haynau.

Les renseignements que nous avons tirés des prisonniers et recueillis dans le pays portent à croire que l'armée ennemie, en Silésie, est composée de trois corps :

« Celui du général Langeron, composé de cinq divisions, ce qui forme à peu près trente mille hommes;

« Le corps de Sacken, composé de trois divisions,

ou environ seize mille hommes; — enfin un corps prussien, commandé par les généraux Blücher et York, de vingt-cinq à trente mille hommes.

« L'Empereur ne suppose donc pas que l'ennemi ait plus de quatre-vingt mille hommes en Silésie.

« Le troisième corps, aux ordres du prince de la Moskowa, est fort d'environ trente-cinq mille hommes; le cinquième et le onzième, de cinquante mille. Avec la cavalerie, l'artillerie, etc., cela forme un corps de près de cent mille hommes, force qui paraît suffisante contre l'armée ennemie qui est en Silésie.

« L'Empereur laisse donc reposer aujourd'hui sa garde et votre corps d'armée, pour pouvoir, s'il y a lieu, les porter sur un autre point.

« L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez faire de suite assez de ponts sur le Bober pour pouvoir repasser promptement et sans aucun embarras cette rivière si l'Empereur voulait vous reporter sur une autre direction. Soyez donc prêt à vous mettre en marche sur telle direction qu'on pourrait vous donner. Si vous avez des renseignements de l'ennemi, faites-les-moi connaître.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Löwenberg, le 23 août 1813, quatre heures et demie du matin.

L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous partiez ce matin pour vous rendre, avec votre corps, près de Lauban; vous devrez passer la rivière, afin de pouvoir, demain de bonne heure, partir pour Görlitz, s'il y a lieu. L'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez un aide de camp à Görlitz, où sera ce soir le quartier général, pour faire connaître l'heure à laquelle vous arriverez.

« Toute la garde part à quatre heures du matin, et se trouvera sur le chemin de Löwenberg à Lauban; la route sera donc encombrée. Sa Majesté juge qu'il est nécessaire que vous preniez une autre route. L'intention de l'Empereur est aussi que vous retiriez la garnison que vous auriez à Buntzlau.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Görlitz, le 24 août 1813, trois heures et demie du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, je vous envoie le duplicata de l'ordre que je vous ai adressé hier par M. de Sternberg, officier de votre état-major. Sa Ma-

jesté pense donc que vous êtes au delà de Lauban. Je vous avais dit de m'envoyer hier soir à Görlitz un autre de vos aides de camp pour prendre des ordres; cet officier n'a pas paru.

« L'Empereur, monsieur le maréchal, vous ordonne de continuer votre mouvement, de la position que vous occupez, pour en prendre une ce soir entre Görlitz et Bautzen. Ayez bien soin de me faire connaître où vous coucherez. L'Empereur sera à Bautzen.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Görlitz, le 24 août 1813, dix heures du matin.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous faire connaître qu'il faut qu'aujourd'hui vous arriviez à Reichenbach; que, demain 25, vous dépassiez Bautzen et alliez à Bischofswerda, afin que, le 26, vous puissiez vous porter sur le point de l'Elbe où votre corps d'armée devra passer.

« Le quartier général impérial sera cette nuit à Stolpen,

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Stolpen, le 25 août 1813.

« Monsieur le duc, je vous préviens que nous passons demain l'Elbe à Pirna; il est donc nécessaire que vous approchiez demain sur Stolpen pour prendre part à l'affaire et que vous puissiez vous placer de bonne heure dans la position que vous occuperez après-demain 27. Comme nous nous portons sur la ligne d'opération de l'ennemi, on doit s'attendre qu'il fera tous les efforts imaginables pour se dégager.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 27 août 1813, huit heures du soir.

« Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur vous ordonne de réunir dans la nuit toutes vos divisions et toute votre artillerie, et de vous appuyer au prince de la Moskowa et au maréchal Saint-Cyr. L'ennemi n'est point en retraite, et il faut s'attendre à une grande bataille pour demain. A cinq

heures du matin, l'Empereur sera à la redoute n° 4 sur la route de Plauen.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

« *P. S.* L'intention de l'Empereur est que, pour la journée de demain, chaque commandant de corps ait un quartier général fixe; il laisserait, s'il le quittait, quelqu'un pour recevoir les ordres de Sa Majesté et dire où il est. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 28 août 1813, neuf heures du soir.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, j'ai reçu votre lettre de quatre heures et demie; je l'ai mise sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté n'a pour le moment aucune autre instruction à vous donner que de suivre le mouvement de l'ennemi et lui faire le plus de mal possible.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 29 août 1813, cinq heures et demie du matin.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, j'ai reçu

votre rapport d'hier onze heures du soir, et je l'ai mis sous les yeux de l'Empereur. Sa Majesté ordonne que vous suiviez vivement l'ennemi sur Dippodiswald et dans toutes les directions qu'il aurait prises.

« Sa Majesté le roi de Naples se porte sur Frauenstein, afin de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi, et le maréchal Saint-Cyr a l'ordre de suivre l'ennemi sur Maxen et sur toutes les directions qu'il aurait prises.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 30 août 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous prévenir que le point difficile pour l'ennemi est *Zinnwald*, où l'opinion de tous les gens du pays est que son artillerie et ses bagages ne pourront passer qu'avec une peine extrême; que c'est donc sur ce point qu'il faut se réunir et attaquer; que l'ennemi, tourné par le général Vandamme, qui marche sur Tœplitz, se trouvera très-embarrassé, et sera probablement obligé de laisser la plus grande partie de son matériel.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 31 août 1813, deux heures du matin.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur m'ordonne de vous prévenir qu'il est de la plus grande urgence que vous vous rapprochiez de Dresde, avec votre corps d'armée, par la route directe, de manière à en être aujourd'hui le plus près possible. Le général Vandamme, avec son corps d'armée, a été cerné, enlevé au delà des montagnes, s'étant laissé surprendre dans des gorges, de sorte que de ce corps il n'est revenu que très-peu d'hommes, et l'ennemi s'est déjà montré entre Pirna et Peterswald; il est donc convenable, dans cet état de choses, que vous vous rapprochiez de Dresde; votre mouvement doit se faire avec beaucoup d'ordre et être autant que possible dissimulé à l'ennemi. Faites-moi connaître les positions qu'occuperont ce soir vos troupes.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 31 août 1813, cinq heures et demie du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, je vous ai écrit il y

a deux heures, pour vous dire de vous rapprocher de Dresde; depuis ce moment l'Empereur a reçu des nouvelles du maréchal Saint-Cyr, qui est à Liebenau et à Laenstein, point sur lequel s'est ralliée une partie du premier corps; je vous envoie la copie de l'ordre que j'ai expédié au maréchal Saint-Cyr. Conformez-vous à ce qui vous regarde pour occuper les positions sur la droite de ce maréchal. Prévenez le duc de Bellune qu'il doit lui-même prendre position sur votre droite.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL SAINT-CYR.

« Dresde, le 31 août 1813, cinq heures et demie du matin.

« Monsieur le maréchal Saint-Cyr, j'ai mis votre lettre sous les yeux de l'Empereur. L'intention de Sa Majesté est que vous preniez la position la plus avantageuse pour couvrir la route de Peterswald à Dresde. Le maréchal duc de Trévise restera en position en avant de Pirna. *Le duc de Raguse occupera les positions sur votre droite* et le duc de Bellune en occupera une sur la droite du duc de Raguse, jusqu'à ce que l'on ait vu la tournure que prendront les choses. Aussitôt que vous serez établi, il faudra

faire tracer des redoutes pour assurer votre position. Envoyez tout ce qui vous arrive du premier corps sur Pirna, pour y être réorganisé. Vous regarderez comme non avenue la lettre que je vous ai écrite il y a deux heures.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 1er septembre 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'intention de l'Empereur n'est pas de pénétrer en Bohême : cette opération n'est pas encore dans la ligne de sa position militaire. L'intention de Sa Majesté est que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Bellune soient en première ligne pour observer les frontières; l'un ayant son quartier général à Pirna, l'autre l'ayant à Freyberg; que vous, monsieur le duc, le maréchal duc de Trévise et le corps du général Latour-Maubourg, soyez groupés autour de Dresde, pour former une réserve, disposée de manière à pouvoir marcher partout où les circonstances l'exigeraient. En conséquence des dispositions générales ci-dessus, l'*Empereur ordonne que vous vous portiez avec votre corps d'armée sur Dippoldiswald, laissant des colonnes en arrière pour masquer votre mouvement :*

il sera nécessaire que vous vous concertiez avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr et avec le duc de Bellune, auxquels j'ai prescrit les dispositions suivantes :

« Au maréchal Saint-Cyr : de placer son quartier général à Pirna et de prendre position, la gauche à l'Elbe, couvrant les deux routes de Peterswald et de Dohna et observant le défilé d'Altenbourg ;

« Au duc de Bellune : de placer successivement son quartier général dans la direction de Freyberg, en échelonnant son corps de manière à pouvoir se porter sur Dresde ou sur des colonnes ennemies qui déboucheraient par Marienberg, Sayda, ou tout autre point de cette ligne. Faites-moi connaître quand vous occuperez la position définitive qui vous est assignée.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 2 septembre 1813.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Je n'exécute pas l'ordre qu'elle contient, parce que les circonstances sont de nature à en rendre l'exécution impossible, et que, faute apparemment de m'être bien expliqué, Votre Majesté ignore le véritable état des choses.

« D'abord, hier soir, les ordres de Votre Majesté m'ont trouvé près de Falkenheim. La plus grande partie de mon artillerie et de mes munitions est déjà à Dippoldiswald, et toute la journée ne suffirait pas pour la faire revenir devant l'ennemi.

« Ensuite, comme j'avais eu l'ordre précédemment de prendre position à la droite du maréchal Saint-Cyr, pour défendre les débouchés de la Bohême, la première opération que j'ai faite dans cet objet, pour soutenir la position que j'avais prise à Altenbourg, a été de faire des abatis sur toutes les communications directes, pendant l'espace de plusieurs centaines de toises. Toute la journée ne suffirait pas pour les détruire, et cependant la chose est indispensable pour pouvoir déboucher.

« Quant à l'ennemi, Sire, il n'a pas immédiatement l'attitude offensive, et il n'y a pas eu....... de la grande chaîne une quantité assez considérable de troupes pour espérer quelques résultats en cherchant à les combattre.

« Je vais récapituler rapidement ce qui s'est passé depuis cinq jours, afin que Votre Majesté puisse juger elle-même la situation de l'ennemi.

« Je l'ai poussé dans sa retraite de toutes mes forces et je l'ai combattu près de Dippoldiswald, à Falkenheim et à Altenbourg. Il a été culbuté partout et nous lui avons pris ou forcé à détruire en-

viron quatre cents voitures, la plus grande partie d'artillerie. Le jour du combat de Zinnwald, j'ai porté une avant-garde à une lieue en avant, c'est-à-dire à deux lieues de Tœplitz. De Zinnwald on voit Tœplitz et le plus épouvantable défilé que j'aie jamais vu. Le soir de ce combat j'ai appris l'événement arrivé au général Vandamme, et, cet événement changeant tout à fait ma position, j'ai dû m'arrêter, et j'ai passé le jour suivant sur le plateau de Zinnwald, ayant toujours mon avant-garde dans la même position. Cette avant-garde fut attaquée avant-hier par l'ennemi; elle le battit, lui tua beaucoup de monde et conserva sa position. L'ennemi revenant à son entreprise, il était facile de voir, à l'immense quantité de feux qui se voyaient dans la plaine de Tœplitz, qu'il y avait une grande armée au débouché. Par d'autres rapports je suis aussi informé que des retranchements et une nombreuse artillerie ferment ce passage.

« Ayant eu l'ordre de m'appuyer sur le maréchal Saint-Cyr, je me suis replié hier de Zinnwald sur Altenbourg où j'ai pris position.

« Toute la journée d'hier a été employée à faire des abatis et à établir un bon système défensif. Ayant reçu l'ordre de mouvement sur Dippoldiswald, je me suis mis en mesure de l'exécuter, et mon artillerie est partie hier au soir. Sa marche a

été pressée ce matin par la lettre que Votre Majesté m'a écrite hier à cinq heures du soir, par laquelle elle m'ordonne de me mettre en mesure de passer le pont de Dresde le 3, de manière que mon corps d'armée se trouve de Falkenheim à Dippoldiswald, cinq heures après le départ des dernières troupes de Zinnwald.

« L'ennemi a présenté d'abord quelque monde, ensuite environ quatre mille hommes, sans canons ni cavalerie. Ces troupes, je les ai vues, elles étaient près de moi, parce qu'un défilé, des bois et des marais nous séparaient; mes postes ne pouvant pas être placés plus avant, parce qu'ils auraient été bientôt enlevés. Des paysans m'ont rendu compte (mais je ne les ai pas vus) que six mille hommes, Russes et Prussiens et du canon, étaient arrivés sur les hauteurs de Furstenau. Enfin les seuls indices que j'aie sur les changements de projets de l'ennemi sont que l'armée, qui était en pleine retraite sur Thiresmstadt, est revenue sur Tœplitz et s'est placée au pied de la montagne, et enfin que les paysans qui arrivent de Tœplitz, où ils avaient accompagné les Russes, pour leur servir de guides, disent que l'ennemi veut retourner devant Dresde. Et je conclus de tout cela, Sire, que, si le projet existe, le moment de l'exécution n'est pas encore arrivé.

« Mes dernières troupes ont quitté Altenbourg à sept heures du matin. L'ennemi ne montre aucune intention de nous suivre. On n'a vu que deux escadrons.

« D'après tous ces motifs, Sire, et l'impossibilité où je suis d'exécuter vos ordres aujourd'hui, je continue mon mouvement sur Dippoldiswald. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 2 septembre 1813.

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre. J'envoie mon aide de camp, le général Flahaut, pour connaître l'état des choses de votre côté. — Votre correspondance est trop laconique. Faites attaquer aujourd'hui l'avant-garde ennemie, et sachez ce que vous avez devant vous et quels sont définitivement les projets de l'ennemi. S'il a moins de trente mille hommes, vous le culbuterez au delà des montagnes. — J'attends l'issue de cette journée pour faire des opérations de l'autre côté; tout cela est donc très-urgent.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 3 septembre 1813, quatre heures et demie du matin.

« L'Empereur, monsieur le duc de Raguse, me

prescrit d'envoyer un officier auprès de vous pour vous faire connaître que son intention est que vous séjourniez aujourd'hui, 3 septembre, à Dippodiswald, afin d'y réunir votre corps, puisqu'il paraît que vous avez beaucoup de traîneurs. Si l'ennemi envoie à vous, Sa Majesté vous ordonne de former une forte avant-garde pour le repousser et le culbuter.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 3 septembre 1813.

« L'Empereur, monsieur le maréchal duc de Raguse, me charge de vous écrire que, s'il n'y a pas d'inconvénient, il serait convenable que vous vous approchassiez aujourd'hui de Dresde, afin de passer les ponts pendant la nuit; que nous aurons une bataille à Bautzen demain au soir, ou au plus tard le 5 au matin; que le corps du duc de Tarente est tout à fait en désarroi.

« Donnez-moi de vos nouvelles.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 3 septembre 1813,
onze heures.

« Mon cousin, le major général vous a fait connaître qu'il faut vous approcher de Dresde et coucher sur la rive droite, afin de partir demain à la pointe du jour. — Nous aurons probablement bataille demain en avant de Bautzen, ou au plus tard le 5. — Dans l'un et l'autre cas, il faut que vous y soyez comme réserve pour prendre part à l'affaire. — Prévenez le duc de Bellune, qui est à Freyberg, et le maréchal Saint-Cyr, que vous disparaissez de dessus la ligne.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Au bivac, à une lieue de Reichenbach.
le 5 septembre 1813, midi.

« Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Empereur est que vous ne dépassiez pas la ville de Bautzen et que vous preniez position de l'autre côté, où vous attendrez des ordres.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bautzen, le 6 septembre 1813, neuf heures du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne que vous portiez, aujourd'hui 6, votre quartier général à Hoyerswerda. Vous échelonnerez votre corps entre Bautzen et Hoyerswerda. Vous prendrez sous vos ordres la brigade de cavalerie légère du général de Piré.

« Le cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Lhéritier, qui est à Grossenhayn, et qui est fort d'environ deux mille cinq cents chevaux, se joindra à vous et sera également sous vos ordres, ce qui vous fera quatre mille chevaux.

« Le général Normann a deux bataillons de votre corps et six cents chevaux qui se sont reposés à Hoyerswerda; donnez-lui l'ordre de pousser sur-le-champ à une marche sur le chemin de Lukau, afin d'éclairer ce qui se trouve à Sonnewald et à Kalau.

« L'entention de l'Empereur, monsieur le duc, est que vous manœuvriez pour battre et détruire un corps de sept à huit mille hommes d'infanterie prussienne qu'on dit se trouver à Sonnewald. Il est nécessaire que vous mainteniez toujours vos communications avec Bautzen pour recevoir des nou-

velles, puisque toutes les opérations sont subordonnées à ce que l'ennemi ferait sur Dresde.

« Votre ligne d'opérations doit être d'Hoyerswerda sur Dresde.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LIVRE DIX-HUITIÈME

1813

Sommaire. — Opérations sur la route de Berlin. — Combat de Grossbeeren (23 août). — Retraite d'Oudinot sur Wittenberg. — Le maréchal Ney remplace le maréchal Oudinot. — Opérations en Silésie sous les ordres du duc de Tarente. — Combat de la Katzbach. — Belle défense de la division Puthod. — L'Empereur se porte au secours de l'armée de Silésie. — Retour de l'Empereur à Dresde. — Revers du maréchal Ney en Prusse. — Retraite de l'armée de Silésie sur Dresde. — Entretien du duc de Raguse avec l'Empereur. — Opération des diverses armées pendant le mois de septembre. — Manœuvres du sixième corps pour couvrir Leipzig. — L'ennemi prend l'offensive (2 octobre). — Napoléon forcé de déplacer le théâtre de la guerre. — Conversation de l'Empereur avec Marmont. — Manœuvres autour de Leipzig. — Erreur de Napoléon. — Mouvement rétrograde du sixième corps. — Bataille de Leipzig. — Journée du 17 octobre. — Marmont blessé. — Pertes du sixième corps. — Journée du 18 octobre. — Défection de la cavalerie wurtembergeoise et de l'armée saxonne. — Le sixième corps chargé de défendre Leipzig. — Évacuation de la ville. — Destruction prématurée du pont sur l'Elster. — Retraite sur Weissenfels. Les fricotteurs. — Combat de Hanau, 30 octobre. — Entrée à Mayence, 2 novembre 1813.

Il faut maintenant rendre un compte succinct de ce qui s'était passé en Silésie et dans la direction de Berlin. On se rappelle la passion qui animait l'Empereur contre la Prusse, et son désir de se venger d'elle sans retard. Il avait donné l'ordre au duc de Reggio, dont l'armée était composée des quatrième, septième et douzième corps, et du troisième de cavalerie, de marcher sur Berlin, aussi-

tôt après l'ouverture de la campagne. Mais cette tâche était au-dessus de la portée du chef qu'il avait choisi. Oudinot, homme excellent et brave soldat, était peu propre au commandement en chef d'une armée nombreuse. Il ne possédait pas la force d'esprit nécessaire pour conduire une opération combinée, dont la durée doit embrasser plusieurs jours.

A l'expiration de l'armistice, Oudinot réunit son armée à Dahme, et s'avança sur Baruth. Le 19, il prit position entre Baruth et Lackenwald, et y séjourna le 20. Toutes les troupes alliées en présence étaient éparpillées et cantonnées jusqu'à Berlin et Postdam. Une seule brigade de quatre bataillons, commandée par le général de Thümen, les couvrait contre l'armée française. Le 21, Oudinot continua son mouvement; le quatrième corps opérant à droite, se dirigeant sur Sperenberg et Saalow ; le septième, au centre, par le bois de Kummersdorf, sur Ludersdorf et Gatzdorf, vers Christinendorf, et le douzième, à gauche, par Goltow, à Scharfenbrück sur Trebbin.

Les Prussiens se retirèrent sur le défilé de Thyrow, après un double combat qui mit le septième corps en possession du village de Nunsdorf, et le quatrième de celui de Mellen. Dans la nuit du 21 au 22, l'armée française était placée de la manière

suivante : le quatrième corps à Dergiscow ; le septième, à Nunsdorf et Christinendorf, et le douzième, à Trebbin.

En avant de cette position, les marais à traverser offrent trois passages : 1° celui de Juhnsdorf; 2° celui de Wittstock ; 3° celui de Thyrow.

Le 22, le septième corps attaqua Vittstock, et s'en empara. Le quatrième s'approcha de Juhnsdorf et l'occupa après la retraite de l'ennemi. Le douzième corps resta en réserve. Le 23, le quatrième corps débouche et marche sur Blankenfeld ; mais, après une faible attaque, il se replie sur Juhnsdorf. Au même moment, et pendant que le quatrième corps se replie, le septième se porte en avant, débouche des bois, et occupe Grossbeeren. Les Prussiens, concentrés en arrière de ce village, et en échelons jusqu'à Heinersdorf, n'hésitèrent pas à profiter de l'occasion que leur offrait le mouvement isolé, et en pointe, de ce corps. Ils étaient devenus libres de leur mouvement sur leur gauche par la retraite du quatrième corps, et sur leur droite par le retard de l'arrivée du douzième. En conséquence, ils accablèrent le septième corps, qui avait été jeté ainsi, seul et imprudemment, loin de ses appuis. Ils le forcèrent à une retraite précipitée. Heureusement la tête du douzième corps arriva enfin au secours du septième. Elle le

protégea dans sa retraite et contribua à le sauver d'un imminent péril. Le soir, toute l'armée française se trouva ainsi reportée en arrière des défilés, et couverte par les marais qu'elle avait franchis pour attaquer.

Dès ce moment, le duc de Reggio mit son armée en retraite, se rapprochant de l'Elbe par des mouvements successifs. Il vint prendre position à peu de distance, en avant de Wittenberg, où il arriva le 4 septembre. Le combat de Grossbeeren n'avait coûté à l'armée française qu'une perte de treize pièces de canon, et quinze cents prisonniers saxons, c'est-à-dire peu de chose pour une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. C'était s'avouer, à bon marché, incapable de tenir la campagne.

L'armée ennemie, composée en très-grande majorité de Prussiens, était commandée par les généraux Bulow, Fauentzien, Woronsoff et Czernicheff, sous les ordres du prince royal de Suède. Sa force pouvait s'élever à cent mille hommes. Elle était remplie de cet enthousiasme national qui, pendant cette guerre, caractérisa d'une manière particulière les troupes prussiennes. L'armée française était inférieure de dix mille hommes. Composée en partie de Saxons et d'Italiens, elle était loin de posséder le même esprit. Cependant, si, au début de la campagne, Oudinot eût agi avec plus de vigueur

et de célérité, il eût surpris l'ennemi dispersé pour vivre. Il aurait pu le battre en détail et arriver à Berlin; mais l'incertitude et l'incorrection des mouvements présidèrent aux premières opérations.

Napoléon, mécontent d'un semblable résultat, confia cette armée à un autre chef, qui eut l'ordre d'attaquer l'ennemi sans retard. Le maréchal Ney, chargé de remplacer le maréchal Oudinot, exécuta cet ordre de marcher en avant; mais il le fit d'une manière inconsidérée. Un homme raisonnable ne peut trouver l'explication satisfaisante des mouvements qu'il ordonna. Oudinot avait péché par un peu de timidité et d'incertitude; mais au moins il avait agi avec calcul et prudence; son armée était encore intacte quand il la quitta. En peu de jours, il en fut tout autrement sous son nouveau chef.

Pendant ces événements, la grande armée ennemie, battue devant Dresde, s'était retirée en Bohême, après avoir échappé, par le succès inopiné de Culm, à une destruction qui semblait devoir être certaine; mais, en même temps, l'armée de Silésie, dont il me reste à parler, éprouvait un de ces grands revers dont la série ne devait plus être interrompue pendant le reste de la campagne.

Napoléon, en quittant la Silésie, et en partant le 24 pour Dresde, avait laissé le commandement

de l'armée française au maréchal duc de Tarente. Cette armée, diminuée du sixième corps que Napoléon emmenait avec lui, restait composée des troisième, cinquième et onzième corps d'armée, et du deuxième corps de cavalerie. Elle s'élevait à quatre-vingt mille hommes environ. Réunis autour de Goldsberg, les troisième et cinquième corps étaient en avant de cette ville; le onzième, et la cavalerie du général Sébastiani, en arrière.

Le général Blücher se décida à reprendre sur-le-champ l'offensive, et, dès le 25, il mit ses colonnes en mouvement. Le corps de Langeron fut dirigé sur Goldsberg pour observer l'armée française; celui de York resta à Jauer, et celui du général Sacken marcha sur Malitsch, dans la direction de Liegnitz. De son côté, le duc de Tarente, résolu d'attaquer l'ennemi qu'il supposait toujours réuni à Jauer, mit en marche ses corps d'armée de la manière suivante : le cinquième corps eut l'ordre de se porter en avant par Hennersdorf, à l'exception de la division Puthod, qui reçut celui de marcher sur Schönau, et de là sur Jauer. Le troisième corps dut passer la Katzbach, près de Liegnitz, et suivre la grande route par Neudorf et Malitsch. Le onzième corps eut pour instruction de passer au gué de Schmogwitz et de remonter la rive droite de la Wüthende-Neisse par Brechelshof. Enfin la cava-

lerie de Sébastiani reçut l'ordre de passer par Kroitsch et Nieder-Crayn, en suivant la rive gauche de la Wüthende-Neisse.

Tous ces mouvements eurent lieu le 26. Or, ce jour-là même, l'armée de Blücher continuait son mouvement offensif. Sacken et York devaient passer la Katzbach au-dessus de Liegnitz, et attaquer ainsi la gauche de l'armée française en la tournant. Une pluie épouvantable, qui tombait depuis plusieurs jours, avait grossi les rivières et les ruisseaux, et en avait fait déborder plusieurs. Enfin le temps était obscur et les mouvements incertains. Le onzième corps, après avoir passé la Katzbach, se trouva inopinément en face des corps de Sacken, marchant dans la direction de Eichholtz, et de York, occupant les hauteurs de Bellwitzhof. Le corps de Langeron était attaqué, de son côté, par le cinquième corps, qui débouchait de Goldsberg. En ce moment, le troisième corps, ayant reçu ses ordres de mouvement trop tard, se trouvait en arrière. Voulant réparer le temps perdu, il se dirigea sur le gué de Kroitsch pour y passer la rivière; mais sa marche se trouva contrariée par le mouvement de la cavalerie, dont la direction croisait la sienne, et il y eut un grand encombrement et une grande lenteur dans le mouvement, causé par cette rencontre au village de Kroitsch. La gauche du onzième

corps, se trouvant ainsi sans appui, l'ennemi se hâta de la tourner par une nombreuse cavalerie. Elle fut ainsi vivement pressée, tandis que la division Horn, la division du prince de Mecklembourg du corps de York, et la division de Hunneberg, en face de Schlaupe, observaient l'autre rive de la Wüthende-Neisse. La gauche du onzième corps ne put être que faiblement soutenue par la cavalerie, qui, d'abord arrêtée, ainsi que je l'ai dit, par la rencontre du troisième corps, et ensuite par le défilé de Nieder-Crayn, où tout se trouvait pêle-mêle, arrivait seulement par détachement et ne pouvait agir que par des efforts partiels et impuissants. A la nuit, le onzième corps fut obligé de céder à la fois de tous les côtés. Une seule division du troisième corps avait pu entrer en ligne. Il se trouva ainsi que le duc de Tarente n'avait opposé que trente-deux mille combattants à l'ennemi, qui lui en avait présenté plus de cinquante mille. Une division du troisième corps, débouchant par Nieder-Crayn, voulut arrêter la poursuite; mais elle fut culbutée par les Prussiens, qui s'emparèrent du défilé, prirent le parc d'artillerie du onzième corps et tous ses bagages.

Le duc de Tarente, n'ayant d'autre retraite que sur la Katzbach, et le gué de Schmogwitz, fit rétrograder les deux divisions du troisième corps qui n'avaient pu entrer en ligne. Elles passèrent ce gué

et gravirent les hauteurs au pied desquelles coule la Katzbach, pendant que le onzième corps, acculé à la rivière, soutenait un combat inégal.

Pendant la nuit, tout le reste de l'armée repassa la Katzbach. La gauche se rallia à Liegnitz et se retira sur Buntzlau. Le cinquième corps, attaqué le 27 devant Goldsberg par le corps de Langeron, fut forcé à la retraite. Dépourvu de cavalerie pour protéger son mouvement, il perdit dix-huit pièces de canon. Il arriva le soir à la hauteur de Löwenberg. Le 28, il repassa le Bober à Buntzlau avec les troisième et onzième corps. Les pluies avaient tellement enflé cette rivière, que ce point était le seul où il fût possible de la franchir.

Dans les dispositions offensives faites par le duc de Tarente, la division Puthod, du cinquième corps, avait été dirigée, comme nous l'avons vu, sur Schönau, d'où elle devait marcher sur Jauer pour se réunir à l'armée. Elle se trouvait à Molkau pendant la bataille de la Katzbach. Quelque diligence qu'elle fît, elle ne put arriver à temps pour se réunir à son corps d'armée à Goldsberg, et, celui-ci forcé à la retraite, elle se trouva abandonnée. Le général Puthod se retira sur Hirschberg; mais, le pont étant rompu, et le Bober trop fort pour qu'on pût le rétablir, il descendit la rivière et arriva à Löwenberg le 29. Il y fit des efforts inutiles pour rétablir le

pont. Suivi par le corps de Langeron, et ne pouvant se rendre à Buntzlau, où il avait été prévenu par le général Radrewicz et la cavalerie du général Koeff, le général Puthod se trouva enveloppé de toutes parts. Il prit la résolution généreuse de combattre jusqu'à extinction. Il s'établit sur les hauteurs de Plagwitz, en avant de Löwenberg, et attendit l'ennemi de pied ferme. Attaqué par deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, il succomba, après avoir fait une défense opiniâtre. Cette courte campagne de cinq jours coûta à l'armée française dix mille hommes tués ou blessés et quinze mille prisonniers.

Il est difficile de concevoir une opération plus mal conçue et plus mal conduite. La division des forces et leur éparpillement eurent lieu sans motif raisonnable. La marche en avant fut exécutée sans prudence et sans connaître les dispositions de l'ennemi. Cette offensive, prise sur un si grand front, et particulièrement à gauche, au lieu de l'appuyer à la droite, par où était la communication la plus courte et la plus directe avec Dresde, seul point de retraite de l'armée, est une de ces fautes qui paraissent incontestables. Le retard apporté dans les ordres donnés au troisième corps, et le croisement des colonnes, résultat d'une fausse direction, expliquent suffisamment la catastrophe.

Ce revers, avec l'événement funeste de Culm, décidèrent du sort de la campagne. Le maréchal Macdonald, homme de courage, dont le caractère droit et honorable mérite l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissent, n'aurait jamais dû être chargé d'un semblable commandement; sa capacité, fort médiocre, le rend peu propre à un grand commandement. Le temps s'écoule avec lui en vaines paroles. Il a cette activité malheureuse de certains hommes qui se laissent absorber dans les circonstances les plus importantes par les détails les plus minutieux. A l'armée, il écrit lui-même les lettres relatives au service. Cette seule circonstance le fait connaître. Aussi aucune disposition ne fut-elle prise à temps et à propos. La confusion régna partout, et l'armée, diminuée d'un tiers, perdit en outre la confiance qui, jusque-là, l'avait animée.

D'un autre côté, il est étrange que, dans son offensive, Blücher ne se soit pas appuyé aux montagnes de Bohême, et n'ait pas agi particulièrement par sa gauche. S'il eût manœuvré de manière à arriver, après un succès, avant l'armée française à Löwenberg, il était maître de la communication la plus courte avec Dresde, et il pouvait rendre sa retraite plus difficile et plus périlleuse.

L'Empereur partit de Dresde, le 3 septembre, avec sa garde et mon corps d'armée. S'il eût em-

ployé les quatre jours qui venaient de s'écouler à compléter ses succès dans la poursuite de la grande armée, il eût été le maître des événements. Il eût pu réparer sans peine les malheurs arrivés en Silésie. Toute compensation faite, il lui restait encore de grands avantages; mais le malheur de Vandamme et le désastre de Silésie firent une masse de maux trop grande pour pouvoir rétablir l'équilibre, surtout après le parti pris par les ennemis d'éviter dorénavant de combattre Napoléon en personne, et de se contenter de le harceler, de le fatiguer, et d'user ses troupes par des marches, jusqu'au moment où la diminution de ses forces mettrait entre les deux armées une telle disproportion, qu'il n'y aurait plus aucune incertitude dans le succès et le résultat de la lutte.

Le 4, Napoléon, après avoir dépassé Bautzen, rencontra le duc de Tarente se disposant à évacuer les positions de Hohenkirchen, et à repasser la Sprée. Il l'arrêta, lui ordonna de se reporter en avant. L'avant-garde ennemie fut culbutée et se dirigea en arrière de Lauban.

Le 5, l'Empereur porta la majeure partie de ses forces sur Reichenbach. L'ennemi se replia sur Görlitz, et se plaça derrière la Neisse à Lauban. Autant par suite du système dont j'ai rendu compte plus haut qu'à cause de l'arrivée prochaine de

l'armée de Benningsen, puissant renfort, on devait s'attendre à voir Blücher se retirer plus loin si l'Empereur passait la Neisse. En conséquence, toute offensive de ce côté devant être sans résultat, et pouvant même avoir des conséquences funestes à cause du mouvement de la grande armée alliée sur Dresde, Napoléon quitta l'armée de Silésie le 8. Il la laissa en position à Hohenkirchen, après lui avoir donné pour renfort le huitième corps. Ce secours réparait en partie ses pertes, et la portait à une force d'environ soixante-dix mille hommes. Le duc de Tarente, au lieu de faire des démonstrations pour en imposer à l'ennemi, se tint tranquille, et annonça ainsi à Blücher le départ de Napoléon. Dès lors le général prussien se disposa à reprendre l'offensive.

Je reçus en même temps l'ordre de me rendre à Camenz afin d'être, tout à la fois, à portée de l'Elster-Noir et de Lukau. Je devais être ainsi en mesure, suivant les circonstances, de faire une diversion en faveur du prince de la Moskowa, ou bien de me rendre à Dresde. Le 8, je me portai à Hoyerswerda, et je dirigeai une forte avant-garde sur Senftenberg et des coureurs dans la direction de Lukau. En même temps j'avais donné l'ordre au cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Lhéritier, mis à ma disposition, de partir

de Grossenhayn pour Roulau, afin de m'appuyer; mais dans la nuit je reçus l'ordre de me rapprocher de Dresde à marches forcées. Le 9, j'arrivai à Ottendorf, et, le 10, à Dresde, où je m'arrêtai. J'occupai la ville et le camp retranché. Je pus enfin faire reposer mes troupes. Mon corps d'armée avait marché, pendant vingt-deux jours, sans un seul séjour, livré un assez grand nombre de combats, et fait souvent des marches de douze lieues; mais il était bien organisé. L'esprit en était admirable. A l'exception des blessés, un très-petit nombre d'hommes seulement se trouvaient en arrière. Il ne manquait pas une pièce de canon, ni une voiture d'artillerie ou d'équipages.

L'Empereur avait été rappelé à Dresde par les mouvements offensifs du prince de Schwarzenberg. En effet, l'avant-garde de Wittgenstein s'était avancée, le 5, à Peterswald, et le 6, à Berggieshübel, avec la division prussienne de Ziethen. Le prince Eugène de Wurtemberg, avec la cavalerie de Pahlen, débouchait sur Dippoldiswald, tandis que le général Klenau s'avançait vers Chemnitz. Le prince de Schwarzenberg, avec les corps autrichiens de Colloredo, Chasteler, Giulay et les réserves, avait pris la direction d'Aussig, pour y passer l'Elbe, et manœuvrer sur la rive droite. Le 7, Wittgenstein occupa Pirna, et, le 8, se porta vers

Dohna où étaient réunis les premier, deuxième et quatorzième corps.

L'Empereur, de retour, le 7, à Dresde, se rendit, le 8, au camp de Dohna. L'avant-garde de Wittgenstein fut culbutée. Ce général se replia sur Pirna. Le même jour, le prince de Schwarzenberg, en plein mouvement, fut instruit de la présence de Napoléon. Il se retira aussitôt, et vint prendre la position qu'il avait choisie en avant de Tœplitz. Le 9, Napoléon porta la plus grande partie de ses forces sur Liebenthal. Ce mouvement menaçant de tourner le corps de Wittgenstein, celui-ci se retira sur Nollendorf, où il fut joint par le corps de Kleist. Les troupes aux ordres de Klenau se rapprochèrent de Tœplitz, et vinrent prendre position au Sebastiansberg.

Le 10, Napoléon vint à Baremberg. Le premier corps marcha sur Peterswald, et le quatorzième sur Furstenwald. Le général Wittgenstein se replia sur Culm. Le 14, il s'avança de Fürstenwald vers le défilé du Geyersberg. La division du quatorzième corps, commandée par le général Bonnet, s'empara de la montagne; mais la difficulté du terrain empêcha d'y conduire de l'artillerie. Les obstacles pour déboucher, en présence de l'ennemi, dans une position inexpugnable, paraissant insurmontables, Napoléon renonça à l'attaquer, et se décida à re-

tourner à Dresde. Il laissa le premier corps en position à Nollendorf, le quatorzième sur les hauteurs de Berna, en avant d'Ebersdorf. Le deuxième alla occuper Steinberg, et la jeune garde le camp de Pirna. L'Empereur dut sentir bien vivement alors la faute commise, il y avait onze jours, de n'avoir pas complété ses succès de Dresde par un mouvement à fond sur l'armée ennemie, au moment où elle repassait ces mêmes défilés dans un désordre incompatible avec une résistance sérieuse.

Mais, pendant ces mouvements, de nouveaux désastres venaient accabler la portion de l'armée française qui avait reçu l'ordre de marcher sur Berlin. On a vu, le 4, le prince de la Moskowa remplacer le maréchal duc de Reggio, et prendre le commandement de l'armée. Dès le lendemain, 5 septembre, il était en mouvement. La division Guilleminot, en tête du douzième corps, attaqua la division prussienne de Dobschutz, et la chassa de Zaahn. Plus tard, le corps de Tauenzien fut attaqué à Seida, et forcé à se retirer sur Dennewitz, où il prit position. Le soir, l'armée française occupait les positions suivantes : le quatrième corps à Neundorf, le douzième à Seida, et le septième entre les deux. L'armée ennemie était ainsi placée : Tauenzien à Dennewitz, Bulow à Klein-Lippsdorf, les Suédois

et les troupes russes, sous les ordres du prince royal de Suède, sur les hauteurs de Lobez. Dans ces dispositions respectives, le prince de la Moskowa eut l'étrange idée de porter son armée sur Dahme pour prendre la route de Berlin, et de marcher directement sur cette ville. En conséquence, le 6, au matin, il continua son mouvement. Le quatrième corps fut chargé de s'emparer de Dennewitz, et de couvrir la marche de flanc qu'il opérait avec le reste de l'armée.

L'ennemi résista à cette attaque, perdit Dennewitz; mais se soutint avec opiniâtreté en avant de Interburg. Pendant que Tauenzien était ainsi aux prises avec le quatrième corps, Bulow, qui d'abord avait pris position en avant d'Eckmannsdorf, débouchait par Wolmsdorf en arrière de l'armée française. Le septième corps fut alors obligé de prendre part au combat, et vint se former près de Niedergorsdorf. L'armée française était attaquée de front, de flanc, et à revers. Le douzième corps vint donc occuper le village de Goldsdorf, sur lequel tout le corps de Bulow était dirigé. Après diverses alternatives de bons et de mauvais succès, l'armée se concentra près de Rohrbeck. Les Saxons, placés au centre, ayant lâché pied, les deux corps français se trouvèrent séparés, et forcés à une retraite divergente. Celui de droite, le quatrième, se retira

sur Dahme. Le douzième suivit la route que les fuyards avaient prise, par Schweidnitz, dans la direction de Torgau.

Cette opération, si singulière, si absurde, ne peut s'expliquer. Exécuter une marche de flanc, en plein jour, aussi longue et aussi à portée d'une armée supérieure en forces, était l'opération la plus dangereuse et la plus imprudente, et dans quel objet? pour arriver avant l'ennemi sur la route de Berlin et marcher sur cette ville. Mais, en supposant, ce qui paraît impossible, cette marche exécutée avec un succès complet, à quoi aboutissait-elle? A placer l'armée ennemie sur le flanc et sur les derrières de l'armée française, ce qui aurait mis celle-ci dans le péril le plus évident, et l'aurait, en définitive, empêché de marcher sur Berlin. Si l'armée française était en état de prendre l'offensive, elle ne pouvait pas espérer de se rendre à la dérobée à Berlin. Il fallait qu'elle se résolût à livrer bataille. Dès lors, elle n'avait autre chose à faire que de marcher brusquement et rapidement par la route directe, et, après avoir enlevé Zaahn, se dirigeant sur Treuenbrietzen et Belitz, empêcher la réunion des corps ennemis qui étaient à une certaine distance les uns des autres, les battre en détail, après s'être placée ainsi au milieu d'eux. On croit rêver quand on approfondit

les combinaisons qui furent faites alors et la manière dont on opéra.

Le lendemain, 7, le douzième corps et les Saxons continuèrent leur mouvement sur Torgau. Le quatrième corps, attaqué à Dahme par une division de quatre mille Prussiens, commandée par le général Wobeser, se mit également en marche pour Torgau, après avoir rompu les ponts de l'Elster. Le 8, il rejoignit le reste de l'armée sous le canon de Torgau. Cette opération coûta à l'armée française douze mille hommes tués, blessés, ou pris, et vingt-cinq pièces de canon.

Ainsi, chaque jour, l'édifice de notre puissance s'écroulait pour ne plus se relever. Pendant que Napoléon était accouru à Dresde et avait marché sur la frontière de Bohême, l'armée ennemie de Silésie avait repris l'offensive. Dès le 9, elle s'était mise en mouvement. Le corps de Langeron passa la Neisse à Ostritz, au-dessus de Görlitz; celui de York entre Ostritz et Görlitz, et celui de Sacken, à Görlitz même. L'avant-garde française se retira des bords de la Neisse sur Reichenbach sans s'être engagée, et de là sur Hohenkirchen. Le corps de Poniatowski, attaqué par celui de Langeron à Lauban, se retira sur Neustadt.

L'armée alliée fut rejointe, ce jour-là, par la division autrichienne de Bubna. Le 10, le duc de

Tarente quitta la position de Hohenkirchen pour repasser la Sprée. Le 6, il était à Gordau, n'ayant plus que des avant-postes sur la Sprée. Enfin, le 12, le duc de Tarente se replia sur Bischofswerda, et le huitième corps vint de Neustadt à Stolpen. Le rapprochement de notre armée de Silésie à une petite marche de Dresde, sans avoir livré un seul combat, opéré en même temps que la perte de la bataille de Dennewitz, favorisait la réunion des trois armées qui nous entouraient. Elles pouvaient alors, à volonté, agir d'une manière simultanée.

Je restai à Dresde jusqu'au 12 inclus. Pendant mon séjour, je vis beaucoup Napoléon. Dans la nuit du 12 au 13, je passai au moins trois heures avec lui à causer de la campagne. Il se livrait volontiers, avec moi, à la discussion de ses projets, et à l'examen des événements écoulés. Il n'était pas tranquille sur son issue, quoiqu'il affectât de la confiance. Il se plaignait de ses lieutenants, et il avait raison ; mais pourquoi avait-il séparé ses forces, et disposé son plan de campagne de manière à rendre indispensable de confier de grands commandements à une grande distance de lui, à des hommes incapables de les exercer? Et puis, n'avait-il pas eu d'autres choix à faire? Saint-Cyr, un des premiers généraux de l'Europe, pour la guerre défensive, n'était-il pas merveilleusement propre à comman-

der l'armée de Silésie, destinée à couvrir, par sa position, les autres armées, et à garder seulement le terrain qu'elle occupait? Il n'était pas ancien maréchal, il est vrai ; mais, puisqu'il avait laissé à Macdonald des corps commandés seulement par des officiers généraux, il pouvait en faire autant pour Saint-Cyr, et, dès lors, il n'y avait plus de difficultés. Si les inconvénients du plan de campagne vicieux et les mauvais choix avaient amené tous les maux actuels, quel était le coupable? Je lui exprimai cette pensée avec modération et réserve ; mais il n'était pas au bout de ses erreurs et au moment de réparer ses fautes. Il me dit que, probablement, la guerre allait changer de théâtre, et serait forcément portée plus en arrière ; que les ennemis tenteraient sans doute le passage de l'Elbe avec les deux armées de Silésie et du Nord réunies ; qu'alors il devait manœuvrer de manière à empêcher leur jonction avec la grande armée ; qu'il devenait indispensable de nettoyer ces pays des corps qui les parcouraient, et menaçaient nos établissements et nos communications, et que je commencerais le mouvement. Enfin, quand je le quittai, il me dit ces propres paroles : « L'échiquier est bien embrouillé ; il n'y a que moi qui puisse s'y reconnaître. » Hélas! c'est lui-même qui s'est perdu dans ce labyrinthe!

Le 13, je partis avec mon corps pour Grossenhayn. Là, je me réunis au roi de Naples, que j'y trouvai avec un corps nombreux de cavalerie. Le but de ce mouvement était de couvrir l'arrivée à Dresde de vingt mille quintaux de farine, arrêtés à Torgau et embarqués sur l'Elbe. Les dispositions de troupes convenables à ce but furent faites, et le convoi arriva heureusement à Dresde. Nous restâmes jusqu'au 25 dans cette position.

Je vis journellement et familièrement Murat. Je le retrouvai bon camarade et sans prétention. Il se mit en frais d'amitié pour moi. Je payai cette bienveillance par la complaisance avec laquelle j'écoutai, chaque jour, les récits qui concernaient ses États. Il me parlait souvent surtout de l'amour que lui portaient ses sujets. Il y avait dans son langage une candeur risible, une conviction profonde d'être nécessaire à leur bonheur. Entre autres choses, il me raconta que, lorsqu'il devait quitter Naples en dernier lieu (et c'était une chose secrète), se promenant avec la reine, et entendant les acclamations dont il était l'objet, il dit à sa femme : « Oh ! les pauvres gens ! Ils ne savent pas le malheur qui les attend. Ils ignorent que je vais partir ! » J'écoutai en souriant; mais lui, en faisant ce récit, était encore attendri des douleurs dont il avait été la cause.

Cette réunion de troupes à Grossenhayn détermina Blücher à renforcer sa droite et à porter le corps de Sacken à Kamens. Ce mouvement décida le duc de Tarente à se rapprocher encore davantage de Dresde, et à prendre position à Harta. Les avant-postes de l'armée de Berlin étaient établis sur l'Elster noir. Pendant notre séjour à Grossenhayn, la grande armée recommençait des démonstrations offensives. L'ennemi se porta en avant et fit replier les corps français occupant les différents débouchés. Napoléon partit le 15 de Dresde avec sa garde, et vint à Berggieshübel; mais la disposition générale de l'armée ennemie était toute défensive, et la masse de ses troupes, placée dans le bassin de Tœplitz, en face des débouchés, occupait une position inexpugnable.

Le 16 au matin, le prince de Schwarzenberg avait ses troupes placées de la manière suivante: le corps de Wittgenstein à Peterswald; la division Czenneville à Eichwald, sur la route de Zinnwald; celle du prince Maurice Liechtenstein, à Klostergraben; une avant-garde sous les ordres du général Longueville en avant d'Aussig, sur la route d'Eule; le corps de Kleist à Mariaschein; les grenadiers et les cuirassiers russes à Sabachleben; les gardes russe et prussienne à Tœplitz; le corps de Colloredo à Culm; celui de Meervelt à Aussig; celui de Giulay

à Brunn; celui de Klenau à Marienwerder, et les réserves de cavalerie à Breslau.

A midi, Napoléon continua son mouvement en avant. Le corps de Wittgenstein se replia sur Culm. La division Ziethen fut portée dans des abatis qui avaient été faits entre Tellenitz et Jutterbach. Le corps de Colloredo était appuyé à droite à Strekowitz. Napoléon occupa le soir les hauteurs de Nollendorf.

Le 17, la division Ziethen, attaquée par la division Mouton-Duvernet, du premier corps, fut poussée sur Culm. Le combat s'engagea alors avec le corps de Wittgenstein. Les villages d'Arbesau, d'Islisich, de Jourdorf, furent emportés; mais le corps de Meervelt s'avança d'Aussig sur Nollendorf, tandis que celui de Colloredo s'avançait sur Neudorf et Kniemts. Il attaqua Arbesau, qui fut évacué. La jeune garde, qui l'occupait, en fut chassée après avoir fait des pertes considérables, et le premier corps se retira sur Nollendorf. Napoléon, voyant l'impossibilité de déboucher devant des forces aussi considérables, ramena ses troupes en avant de Berggieshübel, et rentra avec sa garde à Dresde le 18. Ce mouvement, recommencé pour la troisième fois, et fatigant pour les troupes, avait été encore sans résultat.

Le prince de Schwarzenberg attendait pour agir

que le corps de Benningsen, fort de soixante mille hommes, qui, dès le 17, avait sa tète à Löwenberg, fût rapproché davantage de Dresde.

Napoléon voulut tenter de nouveau la fortune, et essaya d'éloigner Blücher. Il se rendit le 22 à Hatzan, et mit en mouvement les troisième, cinquième et onzième corps. L'avant-garde de Radrewitch fut attaquée à Bischofswerda. Forcée d'évacuer cette ville, elle se retira jusqu'à Gordau; mais Napoléon, ayant vu toute l'armée de Silésie en position à Bautzen, tandis que le corps de Sacken s'approchait sur sa gauche pour menacer la communication de Bischofswerda, ne se trouvant pas assez fort pour livrer bataille, se retira et ramena les troupes dans la position concentrée de Weissig, à deux lieues de Dresde. Il s'en tint encore à une simple démonstration.

Le 24 et le 25, l'armée de Silésie, remplacée dans ses positions par l'armée de Benningsen, fit un mouvement général par sa droite pour se rapprocher de l'Elbe et de l'armée du Nord. Le corps de Tauentzien, appartenant à cette dernière armée, occupait déjà, depuis quelque temps, une position intermédiaire entre les deux armées et en établissait la liaison. Le corps de Sacken se présenta devant Grossenhayn pour couvrir ce mouvement. Le roi de Naples était retourné à Dresde, et j'avais sous

mes ordres, outre le sixième corps d'armée, les premier et cinquième corps de cavalerie. Le 25 au soir, je reçus l'ordre de repasser l'Elbe à Meissen et de me porter sur Wurtzen et Eulenbourg.

Le 26 au matin, je pris position sur les hauteurs de Wauterwitz, position formidable où j'étais en mesure de résister à des forces supérieures. J'avais laissé une forte arrière-garde, composée de la plus grande partie du cinquième corps de cavalerie. Celle-ci fut attaquée par une grande masse de Cosaques appartenant à l'armée de Silésie. Elle fut mise dans un grand désordre. Le général Lhéritier, son commandant, s'était fait une bonne réputation comme colonel; mais il n'avait pas assez de tête pour commander des forces considérables. Les défilés en arrière étant fort mauvais, il devenait important de ne pas laisser l'ennemi trop près de nous pendant notre marche. Je reportai cette cavalerie en avant, après l'avoir ralliée moi-même, sans autre secours que ma seule présence et quelques mots adressés aux premiers fuyards. Nous restâmes en repos le reste de la journée. Le 27, mon arrière-garde repassa l'Elbe. L'ennemi, ayant suivi immédiatement, voulut tenter un coup de main sur la tête de pont, mais il fut vaillamment repoussé par le 10e provisoire, composé d'un bataillon des 11e et 16e de ligne. Je laissai le général Cohorn, avec sa brigade,

pour garder ce poste important, jusqu'à ce qu'il fût relevé par des troupes appartenant à un autre corps, et je me mis en route par Oschatz, Wurtzen et Eulenbourg.

Pour expliquer ce qui va suivre, il faut maintenant que je fasse connaître la position du prince de la Moskowa. Après la défaite de Dennewitz, le prince de la Moskowa avait repassé l'Elbe à Torgau. Il avait réorganisé son armée. Le douzième corps avait été dissous, et la division bavaroise, qui s'y trouvait, envoyée à Dresde. Le restant des troupes, réuni à la division Guilleminot, avait été attaché au quatrième corps. Par suite cette armée ne se trouvait plus composée que de deux corps, le quatrième et le septième. Elle se mit en mouvement, le 25, pour descendre l'Elbe. Le 27, le prince de la Moskowa était à Oranienbürg avec le quatrième corps, et le septième à Dessau. Ces troupes observaient les ponts d'Acken et de Roslau. L'avant-garde suédoise, après avoir occupé Dessau, avait évacué cette ville, et s'était retirée sur la tête de pont. Là, un bataillon saxon déserta à l'ennemi avec armes et bagages. Un léger combat avec les Suédois fut livré en avant de Dessau. Toute l'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, placée en face, sur la rive droite du fleuve. observait les garnisons de Wittenberg et de Torgau. Des opérations de siége

furent même commencées par le général Bulow contre Wittenberg.

D'un autre côté, depuis quelque temps, des détachements de troupes légères désolaient les derrières de l'armée française. Czernicheff avec ses Cosaques s'était avancé au delà de la Saale. Le général Tielemann, déserteur du service de Saxe, s'était porté avec un corps franc dans les environs de Leipzig, et se trouvait en liaison avec le colonel autrichien de Mensdorf, qui opérait dans les mêmes cantons.

L'Empereur détacha vers ce point le général Lefebvre-Desnouettes avec quatre mille chevaux, pour donner la chasse à ces partisans; et, comme, en même temps, la route de Dresde à Chemnitz avait été interceptée par la brigade autrichienne de Scheilher, qui avait enlevé à Freyberg trois cents hussards westphaliens, le général Kleist faisant aussi des démonstrations de ce côté, il envoya à Freyberg le deuxième corps pour garder ce débouché. Le 11 septembre, Thielmann avait paru à Weissenfels, et inutilement attaqué un convoi en route pour Leipzig. Il fut plus heureux à Naumbourg, qu'il enleva. Il prit ensuite Mersebourg, et cinq cents hommes par capitulation. Là il fut attaqué par Lefebvre-Desnouettes, qui le battit. Il se retira sur Zeist et Zurchau, mais après avoir vu dé-

livrer ses prisonniers. Lefebvre-Desnouettes vint ensuite occuper Altenbourg. Platow l'en chassa, non sans lui faire éprouver d'assez grandes pertes, par suite des mauvaises dispositions prises par le général français en se retirant. Il avait imprudemment livré combat en avant d'un défilé. Après cet échec, Lefebvre-Desnouettes se rendit d'abord à Weissenfels, et de là revint à Leipzig.

Le 25 septembre, Czernicheff, parti avec trois mille chevaux d'Eisleben, arriva devant Cassel, dans la nuit du 27 au 28. Un bataillon d'infanterie, placé en avant de la ville et forcé dans sa position, se retira après avoir éprouvé quelque perte. Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, voyant les symptômes d'une insurrection, s'éloigna, laissant le général Alix pour défendre Cassel avec deux bataillons.

Le 30, Czernicheff fit attaquer Cassel et s'en empara, aidé d'un mouvement national qui éclata en sa faveur. Après avoir proclamé, au nom des souverains alliés, la dissolution du royaume de Westphalie, il évacua la ville en emportant tout ce qu'elle renfermait de richesses publiques transportables, et après avoir organisé une insurrection systématique dans cette portion de l'Allemagne.

Le 29, au matin, j'arrivai à Wurtzen. J'y reçus une lettre du duc de Padoue qui commandait à

Leipzig. Il m'annonçait la présence de l'ennemi, et la crainte d'être obligé d'évacuer cette ville. Je continuai mon mouvement sans perdre un moment, et j'arrivai, le soir même du 28, à Leipzig avec la tête de mes forces. Je mis le reste à portée, je nettoyai les environs des ennemis qui s'y trouvaient. Je restai dans cette position jusqu'au 3.

Le 2 octobre, Blücher se décida à prendre l'offensive. Il se porta, avec les corps de Bulow et de Tauentzien, au confluent de l'Elster et de l'Elbe, jeta, dans la nuit, deux ponts et opéra son passage. Le général Bertrand, chargé de s'y opposer, occupant une position avantageuse, résista pendant la plus grande partie de la journée; mais, vers les cinq heures, il fut forcé, et opéra sa retraite dans la direction de Dessau. Pendant ce temps, les Suédois avaient débouché par le pont de Roslau, et s'étaient avancés sur Dessau. Le maréchal Ney, avec le septième corps, et rejoint par le quatrième, se replia, remonta la rive gauche de la Moldau, et occupa Bittersfeld et Düclitsch. Informé de ces événements dans la nuit du 3 au 4, je me rendis, en toute hâte, avec mon corps, à Düben, afin d'offrir un point d'appui au général Bertrand, et de favoriser sa retraite. Je recueillis effectivement les troupes wurtembergeoises qui faisaient partie de son corps et qui s'y étaient retirées. le reste de ce

corps ayant rejoint le septième. L'ennemi se présenta bientôt en force devant moi. Le poste de Düben n'étant pas tenable, je repassai la rivière, et pris position en face. Une berge élevée, à une demi-portée de canon de la ville, me donnait tous les moyens de défendre avec succès ce défilé. L'ennemi fit plusieurs tentatives pour déboucher; mais il fut constamment repoussé.

Je plaçai de la cavalerie en observation sur la rive gauche de la rivière, pour me lier avec les troupes du maréchal Ney.

Dans cette position nous pouvions attendre ce que ferait l'ennemi; mais tout à coup, celui-ci ayant présenté des forces considérables en face de Bittersfeld sur la rive droite, le maréchal Ney s'effraya de sa position, et, quoique l'ennemi n'eût rassemblé aucun moyen de passage, et montré aucune disposition de le tenter, le maréchal Ney me fit prévenir qu'il se retirait sur Kamens. Ce mouvement laissait ma gauche tout à fait à découvert et compromettait beaucoup ma position. Me retirer cependant, en plein jour, étant aussi rapproché de l'ennemi, était fort délicat. Je masquai mes préparatifs et mon mouvement aussi bien que possible, et je l'effectuai sans accident, avec précision et vitesse. J'allai prendre la belle position de Hohen Priegnitz, en liant ma gauche avec le prince de la Moskowa,

auquel je demandai une entrevue pour pouvoir arrêter avec lui ce qui nous restait à faire. Nous ne pûmes nous comprendre. Il fut impossible de lui faire entendre que rien ne pressait dans nos mouvements de retraite, et qu'il fallait attendre que l'ennemi se montrât en force pour se retirer. Le maréchal Ney, brave et intrépide soldat, homme de champ de bataille, n'entendait rien à la combinaison des mouvements. Son esprit s'effrayait de ce qu'il ne voyait pas. Jamais les calculs ne dirigeaient ses actions. C'était toujours chez lui le résultat de la sensation du moment et comme un effet de l'état de son sang. Il pouvait s'en aller aussi bien devant trente mille hommes en ayant cinquante qu'en attaquer cinquante avec vingt. Toutefois, dans la circonstance, il était dans une disposition de crainte irréfléchie et exagérée. Il ne voulut pas s'arrêter, quoique des troupes légères seules fussent en présence.

Ce maréchal ayant continué son mouvement, j'allai occuper le même jour, 6, les hauteurs d'Eulenbourg où je campai. Leipzig se trouvant de nouveau menacé, dès le lendemain je me portai sur cette ville, par Taucha, afin de la couvrir, et de protéger l'arrivée d'un convoi retenu à Naumbourg. Je l'y fis entrer.

Le 8, ayant fait une forte reconnaissance du côté

de Delitzsch, je trouvai devant moi des forces de cavalerie assez considérables; mais elles se retirèrent après une légère résistance.

Pendant que ces divers mouvements s'opéraient, Napoléon fit les dispositions suivantes. Il laissa le maréchal Saint-Cyr à Dresde, avec les premier et quatorzième corps, et les chargea de garder les débouchés de la Bohême de ce côté. Le cinquième corps reçut l'ordre de se rendre à Freyberg avec le huitième. Réunis au deuxième, ces trois corps furent mis aux ordres du roi de Naples, et chargés de couvrir les débouchés de la Bohême sur Leipzig. Le 7, Napoléon se mit en mouvement pour descendre l'Elbe et se rapprocher de l'armée de Silésie, que son intention était de combattre. Il partit avec les troisième et onzième corps et sa garde. Le 9, il s'avança à Eulenbourg, où il fut rejoint par les quatrième et septième corps. Le même jour, je me portai, conformément à ses ordres, dans la direction de Düben, et je campai à la hauteur d'Eulenbourg. Une très-nombreuse cavalerie était devant moi et je dus marcher avec lenteur et précaution, n'ayant plus avec moi les premier et cinquième corps de cavalerie. Je trouvai l'ennemi formé près de Koblein, soutenu par une nombreuse artillerie; mais il n'entreprit rien de sérieux et se retira après un engagement de trois quarts d'heure

environ. Le 10, je me réunis, à Düben, à l'Empereur, et j'occupai Delitzsch par une division et de la cavalerie.

L'armée de Silésie s'était retirée brusquement de Düben, et repliée sur le prince royal de Suède. Le corps de Sacken, s'étant trouvé en retard, fut obligé de repasser la Muldau à Ragika. Les deux armées du prince de Suède et de Blücher se trouvèrent réunies à Zerlig.

Le 11, l'Empereur donna l'ordre au général Régnier de passer l'Elbe à Wittenberg, et le maréchal Ney, avec le troisième corps, marcha sur Dessau. Le 12, Dessau fut emporté, et la division prussienne qui l'occupait se retira sur Roslau, après avoir perdu trois mille hommes, tandis que le général Régnier poussait la division Thumen par la rive droite, également sur Roslau. Le général Tauentzien continua sa retraite sur Zerbst. Le 13, le septième corps rentra à Wittenberg. Les deux armées ennemies se trouvèrent de nouveau séparées : celle de Silésie sur Halle, et celle du prince royal de Suède sur Bernbourg. Le 30, le prince de Suède passa la Saale et se porta sur Cothen.

Le 11, je me portai sur Bittersfeld pour y faire une forte reconnaissance. Je pris avec moi ma cavalerie et une division d'infanterie. J'acquis la

certitude que toute l'armée ennemie était en deçà de l'Elbe. Je revins à Düben, et j'en rendis compte à l'Empereur.

Napoléon se trouvait alors avec cent trente mille hommes réunis et disponibles. C'était assurément l'occasion d'agir offensivement d'une manière décidée, de changer le théâtre de la guerre et le système de démonstration impuissante de mouvements de va-et-vient qui avaient si fort diminué ses forces, et l'avaient fait si rapidement déchoir. Une offensive vive sur Blücher et le prince royal de Suède, qui l'aurait porté au delà de la Saale, sur la ligne d'opération de l'ennemi, ou bien sur l'Elbe, lui promettait les avantages les plus décisifs. Ces manœuvres lui étaient faciles, puisqu'il possédait toutes les places situées sur le fleuve. Il aurait pu, avec promptitude, se mouvoir sur les deux rives. Huit jours d'opérations énergiques lui faisaient détruire les forces qu'il avait devant lui. Il pouvait rétablir ainsi ses affaires et rappeler la victoire sous ses drapeaux. En faisant cette opération il augmentait son armée d'une partie des garnisons des places; il appelait à lui le corps de Davoust qui lui aurait amené plus de vingt mille hommes, en laissant encore les forces nécessaires à la garde de Hambourg; il se faisait joindre par le corps d'Augereau, appelé de Würzbourg, et déjà arrivé sur

la Saale, et, dans tous les cas, il avait ses communications libres avec la France par le Bas-Rhin.

Dans ce système, les trois corps, deuxième, cinquième et huitième, avec lesquels manœuvrait Murat, se seraient retirés lentement sur lui, auraient couvert Leipzig aussi longtemps que possible. Pour complément, il aurait envoyé, par des émissaires, l'ordre au maréchal Saint-Cyr d'évacuer Dresde, pour se rendre à grandes marches sur Wittenberg et Torgau, par la rive droite de l'Elbe. Enfin on peut ajouter que la nécessité d'abandonner Dresde, vu la marche des événements et la direction qu'avait prise la guerre, aurait dû être sentie d'avance, et lui faire naître, de bonne heure, l'idée d'évacuer de cette ville les malades et les blessés, afin de rendre mobiles et disponibles les deux corps d'armée chargés de défendre cette place, ou plutôt ce camp retranché. Enfin il devait être informé des dispositions hostiles de la Bavière. En s'éloignant de cette puissance, il y échappait ou retardait au moins son action contre lui ; mais, au lieu d'envisager les nouvelles nécessités que les circonstances lui imposaient, il resta indécis, voulut tout conserver à la fois. Il perdit tout pour avoir voulu tout garder.

On ne reconnaît plus Napoléon pendant cette campagne. J'eus une longue conversation avec lui

à Düben. Jamais cette conversation n'est sortie de ma mémoire. Quand j'étais à portée de lui, il était dans l'usage de m'envoyer chercher pour me parler de ses projets et des différentes choses qui l'occupaient d'une manière particulière. Un usage, fort commode pour lui, assez bien entendu, mais insupportable pour les autres, lui donnait beaucoup de temps à employer ainsi. Lorsque les mouvements de son quartier général le permettaient, il se couchait à six ou sept heures du soir, se levait à minuit ou à une heure. Les rapports arrivant, il se trouvait ainsi tout prêt à les lire et à donner des ordres en conséquence; mais pour ceux qui avaient marché ou combattu pendant la journée, pour ceux qui, à la fin du jour, avaient fait les rapports, disposé tout pour opérer le lendemain, et devaient dormir la nuit pour se reposer, c'était une chose terrible que de renoncer, au commencement d'un sommeil réparateur, à son action bienfaisante, et d'aller ainsi prendre part à une conversation plus ou moins intéressante.

Après donc être rentré de ma reconnaissance de Bittersfeld, et lui avoir fait mon rapport, je venais de me coucher quand on vint me chercher de la part de l'Empereur. Il me parla de sa position et des divers partis qu'il avait à prendre. J'insistai de toutes mes forces pour celui dont je viens de

parler et qui, seul, pouvait le sauver. Son unique moyen de salut, selon moi, en ce moment, était de s'éloigner des champs de bataille de la Bohême, puisque plus tôt il n'avait pas voulu la conquérir, et enfin de quitter les défilés qui lui avaient été si funestes. Il ne put se décider à l'évacuation volontaire de Leipzig. Il ne prévoyait pas que, huit jours plus tard, il y serait forcé, sous de bien autres auspices, au milieu de désastres et d'une confusion qui ont achevé sa ruine. Il se disposait, au contraire, à aller combattre sous les murs de cette ville. Je discutai en détail, avec lui, sur les inconvénients de choisir un semblable champ de bataille, au fond d'un entonnoir, en avant d'horribles défilés, longs et faciles à boucher ; mais il me répondit ces paroles mémorables et qui montrent les illusions dont il était encore rempli : « Je ne combattrai qu'autant que je le voudrai. Ils n'oseront jamais m'y attaquer. »

La conversation se porta naturellement sur les événements de la campagne. J'en fis la critique avec franchise. Je lui fis remarquer que nos pertes énormes, indépendamment de celles éprouvées sur le champ de bataille, venaient essentiellement du manque de soins, de vivres et de secours de toute espèce qui avaient été refusés aux soldats. J'établis enfin que, si Dresde avait contenu les approvision-

nements nécessaires pour nourrir l'armée, si les hôpitaux avaient été pourvus de tout ce dont ils avaient besoin pour que les malades et les blessés reçussent des secours convenables, son armée serait plus forte de cinquante mille hommes, et certes cette évaluation n'était pas au-dessus de la vérité. « Alors, ajoutai-je, indépendamment de l'intérêt qu'il y a à sauver la vie à cinquante mille hommes, vous auriez été dispensé, pour conserver la même force à votre armée, d'ordonner une levée de cinquante mille conscrits. Au lieu d'avoir en espérance cinquante mille hommes, vous auriez en réalité cinquante mille vieux soldats aguerris, et sur le terrain même des opérations. Ces cinquante mille soldats à lever, à habiller, à armer, à faire arriver, coûteront sans doute bien cinquante millions. Or, en supposant, ce qui est énorme, que l'augmentation de dépense exigée par un meilleur entretien de l'armée se fût élevée à vingt-cinq millions, il en résulte que cette dépense de vingt-cinq millions, faite à propos, vous eût épargné cinquante mille hommes et vingt-cinq millions. » Je lui fis cette démonstration la plume à la main. Elle était sans réplique. Vaincu par l'évidence, il me répondit avec humeur : « Si j'avais donné cette somme, on me l'aurait volée, et les choses seraient dans le même état. »

Il n'y avait rien à répliquer à cette étrange ré-

ponse qu'une chose, c'est qu'il fallait alors renoncer à gouverner et à administrer. Napoléon a toujours été dans l'usage de prodiguer les moyens pour créer de nouvelles forces; mais jamais il n'a voulu faire le moindre sacrifice pour entretenir celles qui existaient, et sans doute la raison commande une marche inverse.

Cette conversation, une des plus longues que j'aie jamais eues tête à tête avec Napoléon, car elle dura plus de cinq heures, ayant commencé vers une heure après minuit et n'ayant fini qu'après le déjeuner, qui eut lieu à six heures du matin, varia beaucoup dans son objet. Elle changea de nature plusieurs fois, et embrassa des questions générales, comme il arrivait souvent avec lui. Il se plaignait de l'abandon de ses alliés. Il disait qu'ils lui avaient manqué de parole. A cette occasion, il fit la distinction de ce qu'il appela l'homme d'honneur et l'homme de conscience, en donnant la préférence au premier, parce que, avec celui qui tient purement et simplement sa parole et ses engagements, on sait sur quoi compter, tandis qu'avec l'autre on dépend de ses lumières et de son jugement. « Le second, dit-il, est celui qui fait ce qu'il croit devoir faire, ce qu'il suppose être le mieux. » Puis il ajouta : « Mon beau-père, l'empereur d'Autriche, a fait ce qu'il a cru utile aux intérêts de ses peuples. C'est

un honnête homme, un homme de conscience, mais ce n'est pas un homme d'honneur. Vous, par exemple, si l'ennemi, ayant envahi la France et étant sur la hauteur de Montmartre, vous croyiez, même avec raison, que le salut du pays vous commande de m'abandonner et que vous le fissiez, vous seriez un bon Français, un brave homme, un homme de conscience, et non un homme d'honneur. » Ces paroles, prononcées par Napoléon, et adressées à moi le 11 octobre 1813, ne portaient-elles pas l'empreinte d'un caractère tout à fait extraordinaire? n'ont-elles pas quelque chose de surnaturel et de prophétique? Elles sont revenues à ma pensée après les événements d'Essonne. Elles m'ont fait alors une impression que l'on conçoit, et qui jamais ne s'est effacée de ma mémoire.

Pendant que Napoléon s'était porté sur la Muldau et campait à Düben, la grande armée de Bohême était entrée en mouvement. Le corps de Colloredo et l'armée de Benningsen s'étaient portés sur Zeist et Pirna. Le 9, ce mouvement offensif continua. Le 10, Benningsen, arrivé devant Dresde, où les deux corps français s'étaient retirés, laissa devant cette place Tolstoï avec vingt mille hommes, et marcha sur Leipzig avec le reste de ses forces, en se dirigeant par Nossen et Colditz.

Dès le 6, la grande armée de Schwarzenberg avait

commencé aussi à se mettre en marche. Le général Klenau vint devant Penig, où était une division du huitième corps, et Wittgenstein devant Altenbourg, où était l'autre partie de ce corps d'armée, et Poniatowski en personne. La route de Freyburg à Chemnitz fut rouverte en chassant la division Murrai de la position qu'elle occupait près de Flohe, et le troisième corps d'armée, aux ordres du roi de Naples, opéra avec la cavalerie par sa droite pour se rapprocher de Leipzig et couvrir cette ville contre les troupes qui débouchaient de la Bohême. Enfin les deux armées étaient, le 13, en présence près de Leipzig. Les Français occupaient Wachau et Liebertwolkwitz, ayant une avant-garde vers Grœbern et Goffa.

Le 14, le prince de Schwarzenberg fit faire une reconnaissance générale par les corps de Wittgenstein et de Klenau. Un combat de cavalerie fut à notre avantage, et chacun rentra le soir dans ses positions.

Le corps commandé par le maréchal duc de Castiglione, appelé de Würzbourg, où il était trop faible pour résister aux attaques de l'armée bavaroise, qui d'alliée allait devenir ennemie et quitter l'Inn pour marcher sur nos communications, était arrivé, le 9 octobre, à Naumbourg. Le prince Maurice de Liechtenstein, envoyé à sa rencontre, voulut lui barrer le chemin entre Naumbourg et Weissenfels; mais le maréchal le chassa devant lui. Il arriva le

18 à Leipzig, tandis que le corps de Giulay, aussi dirigé de ce côté dans le même but, entrait à Weissenfelds, qui venait d'être évacué.

Le 12, je reçus l'ordre d'aller prendre position à Delitzsch, et j'en chassai l'ennemi; mais, ayant été mis à la disposition du roi de Naples, je fus appelé par lui de la manière la plus pressante, et je partis immédiatement. Je me rendis, à marches forcées, de l'autre côté de Leipzig, et j'allai prendre position à Stœtteritz le 13 au soir.

Dans la nuit, je reçus l'ordre de l'Empereur de rétrograder, et de chercher une position au nord de Leipzig, qui couvrît cette ville du côté de Halle et de Landsberg. J'avais déjà assez parcouru le pays pour connaître cette position existante à une lieue et demie de Leipzig, à Liebenthal et Brettenfeld, sur le terrain même où Gustave-Adolphe combattit, il y avait alors cent quarante-deux ans, et avait remporté une victoire signalée. J'allai l'occuper; après avoir reconnu avec soin et détail le champ de bataille, je m'assurai qu'il était trop vaste pour mon corps d'armée; mais qu'avec des travaux d'une exécution facile, et trente mille hommes, je pouvais tenir en échec, pendant vingt-quatre heures, les armées du Nord et de Silésie. J'en rendis compte à Napoléon, qui me prescrivit d'exécuter sans retard les travaux, et m'annonça que, le moment venu,

j'aurais le troisième corps à ma disposition, ce qui porterait ma force au nombre d'hommes que j'avais déterminé. Je me mis à la besogne, et ne négligeai rien pour remplir la tâche imposée. Je fis faire de nombreux abatis dans le bois, en avant de Liebenthal et en arrière de Radfeld. Puis je l'occupai fortement. Ce bois devint comme une forteresse. Radfeld fut aussi occupé par mon avant-garde, qui en chassa un corps de cavalerie considérable, soutenu par une artillerie assez nombreuse.

Pendant la journée du 15, les troisième, quatrième, septième et onzième corps, et la garde, firent leur mouvement sur Leipzig, qu'ils traversèrent. Les troisième et quatrième restèrent à Eustritz, en arrière de moi. Le onzième et la garde allèrent se mettre en ligne contre la grande armée, et le septième se porta sur Taucha.

Le 15, dans la journée, des sapeurs, pris deux jours auparavant près de Delitzsch, conduits au quartier général à Halle, et qui s'étaient échappés, m'informèrent de la marche des armées combinées du Nord et de Silésie. D'après ces rapports, elles devaient être en présence, selon toutes les apparences, le lendemain, 16, au matin.

J'en prévins Napoléon, dont le quartier général était à Reudnitz, près de Leipzig. Le 15, au soir, la cavalerie et l'artillerie, que j'avais devant moi,

furent soutenues par de l'infanterie. Je fis replier mes postes éloignés, jetés sur les bords de l'Elster. J'en donnai avis à l'Empereur. Vers dix heures du soir, je montai sur le clocher de Liebenthal, et je pus voir de mes yeux tous les feux de l'armée ennemie. L'horizon en était embrasé. Je me hâtai d'en rendre compte à l'Empereur et de lui rappeler que ma position exigeait trente mille hommes. Je lui demandais de ne pas perdre un moment pour mettre à ma disposition le troisième corps qu'il m'avait promis.

J'attendais avec impatience le résultat de mes rapports et les effets qui en seraient la suite, quand, le 16, à huit heures du matin, je reçus une lettre de Napoléon, apportée par un de ses officiers d'ordonnance, appelé Lavesaut. Dans cette lettre, il critiquait tous mes rapports et leur conclusion. Il prétendait que j'étais dans une erreur complète. Je n'avais, disait-il, personne devant moi. Il me donnait en conséquence l'ordre de me retirer immédiatement sur Leipzig, de traverser cette ville, et de venir former la réserve de l'armée[1].

[1] Dans une lettre datée du 15 octobre, au soir, le major général m'écrit : « Dans le cas où l'ennemi déboucherait devant vous en grande force, votre corps, celui du général Bertrand et celui du prince de la Moskowa sont destinés à lui être opposés. »

Ces dispositions étaient parfaitement sages et raisonnables.

Or la marche de l'ennemi était prouvée par le rapport des sapeurs faits

Un pareil ordre, dans des circonstances semblables, devait être promptement exécuté. Je ne pouvais m'y tromper : l'Empereur était tombé dans une erreur grossière; mais du moment où il ne m'envoyait pas le troisième corps, indispensable à cause de l'étendue de la position à défendre, je devais bien me garder d'y rester. D'ailleurs, les ordres étaient précis; et, à moins que les coups de canon ne viennent contrarier l'exécution d'un ordre de mouvement, il n'y a plus d'armée ni de succès possible quand on délibère à cette occasion et quand on hésite à l'exécuter.

Grâce à la bonne organisation de mes troupes, à leur instruction et à leur discipline, une demi-heure après l'ordre reçu, elles étaient formées en six colonnes parallèles, et en marche pour se ren-

prisonniers le 13, échappés et arrivés près de moi le 15, rapport que j'avais fait connaître à l'Empereur.

Son arrivée était prouvée par la présence de l'infanterie, devant laquelle mes avant-postes s'étaient repliés.

Elle l'était encore par la vue des feux de toute l'armée, qui s'apercevaient du clocher de Liebenthal, et dont j'avais rendu compte à neuf heures du soir.

Et, avec ces documents,

On donne l'ordre, le 16 au matin, au général Bertrand de marcher sur Lindenau;

Au troisième corps, de venir à la grande armée;

Et au sixième, de traverser Leipzig et de s'établir entre Leipzig et la grande armée!

Napoléon ne regardait alors comme vrai que ce qui entrait dans ses combinaisons et son esprit.

(*Voir les pièces justificatives.*)

dre à Leipzig. Mais, à peine le mouvement commencé, l'ennemi déboucha sur nous. Une forte avant-garde occupait le village de Radfeld. Elle était commandée par un général d'une grande valeur et d'une grande capacité, homme d'un nom militaire illustre, le général Cohorn. Elle fut forcée à se retirer; mais elle le fit avec lenteur et en bon ordre. Une brigade de cavalerie légère wurtembergeoise, faisant partie de mon corps d'armée et qui se trouvait à l'avant-garde, se conduisit aussi avec valeur et courage. C'était le dernier mouvement d'honneur et de fidélité du général Normam, et de ses soldats. Quelques heures plus tard, ils nous furent funestes au lieu de nous être utiles. La deuxième division, commandée par le général Lagrange, resta en arrière pour soutenir l'arrière-garde et la recueillir. Quand tout fut en ordre et convenablement disposé, le mouvement continua sur Leipzig en échangeant à chaque moment des coups de canon avec l'ennemi.

L'opinion de Napoléon n'était plus susceptible de discussion. L'ennemi était là, nous étions aux prises avec lui. C'était toute l'armée de Silésie qui était en présence et avec laquelle nous avions affaire. Nous ne pouvions plus aller sur le champ de bataille au sud de Leipzig. Entrer même à Leipzig, et nous former derrière la Partha était chose pé-

rilleuse. Passer un défilé comme celui que nous avions devant nous, défilé soumis à l'action des hauteurs qui le dominent immédiatement, pouvait produire une grande confusion, et amener une catastrophe. Le général Bertrand, ayant reçu l'ordre de balayer l'ennemi sur les derrières de l'armée et d'ouvrir le débouché de Lindenau, s'était mis en marche immédiatement pour l'exécuter. Mais le troisième corps pouvait être encore à Leipzig, et à portée de me soutenir. J'avais reconnu une position, moins bonne que celle de Liebenthal, mais plus resserrée et plus rapprochée de la ville, celle dont la droite est à Eustritz et la gauche à Meckern. J'envoyai un officier auprès du maréchal Ney, qui était à Leipzig et auquel l'Empereur avait donné le commandement supérieur, pour savoir si le troisième corps s'y trouvait encore. Il me fit répondre affirmativement et dire que je pouvais en disposer. Je n'hésitai plus à m'arrêter, à prendre position et à livrer bataille. J'arrêtai mes colonnes sur le plateau et je formai ma ligne de bataille. L'attaque de l'ennemi ne pouvait venir que par notre gauche. Notre droite était en arrière, appuyée et couverte par une petite division polonaise, commandée par le général Dombrowsky, et qui, placée de l'autre côté du ruisseau marécageux et encaissé qui coule à Eustritz,

prenait ainsi, de revers, la gauche de l'ennemi. Je devais donc conclure que ce serait sur ma gauche et sur Meckern que l'ennemi se porterait. En conséquence, je fis faire un changement de front oblique, par brigade, la droite en avant, ce qui forma mon corps d'armée en six lignes, présentant ainsi de nombreuses réserves. Meckern fut confié au 2e régiment de marine. Toute mon artillerie fut placée sur le point le plus élevé de la ligne occupée par mon corps d'armée. Mes quatre-vingt-quatre pièces de canon furent disposées pour arrêter l'ennemi. Douze pièces de douze, entre autres, avaient pour objet de flanquer, d'une manière avancée, la droite du village de Meckern.

L'ennemi attaqua, avec impétuosité, le village de Meckern, et fit soutenir cette attaque par le feu d'une nombreuse artillerie qui se développa en face de mon front. Mais tous ses efforts furent longtemps impuissants. Après des attaques réitérées sur le village, une partie fut évacuée, mais bientôt reprise par le même régiment qui le défendait et qui fut ramené à la charge. Culbutés de nouveau, le 4e de marine et le 37e léger furent successivement portés sur Mackern, où semblait être toute la bataille. Ils le reprirent et le conservèrent longtemps, ainsi qu'on devait l'attendre d'aussi bonnes troupes, malgré les efforts constants de l'ennemi et

les troupes fraîches qui renouvelaient les attaques. En ce moment, j'éprouvais une vive impatience de l'arrivée du troisième corps que le maréchal Ney m'avait annoncé. S'il se fût trouvé à ma disposition, comme j'étais autorisé à y compter, il eût débouché par ma droite, et un mouvement offensif sur la gauche de l'ennemi aurait assuré le gain de la bataille, c'est-à-dire la conservation de notre position pendant toute la journée.

Il y avait plus de quatre heures que nous combattions avec acharnement. L'ennemi avait fait des pertes énormes par la supériorité du feu de notre artillerie, et son action foudroyante sur ses masses, quand il exécuta une nouvelle charge. Elle avait échoué comme les précédentes et produit un grand désordre parmi ses troupes. Je donnai l'ordre, à la brigade de cavalerie wurtembergeoise, commandée par le général Normam, de charger cette infanterie présentant à la vue la plus grande confusion. Elle refusa d'abord d'exécuter mes ordres, et, le moment passé, il n'y avait plus rien à entreprendre de bien utile. A l'arrivée d'un second ordre, elle s'ébranla cependant; mais elle se jeta sur un bataillon du 1er régiment de marine, le culbuta au lieu de se précipiter sur l'ennemi qui se rétablit et recommença son offensive.

Cependant les choses continuaient à se balancer, malgré la disproportion des forces, lorsqu'au moment d'une nouvelle attaque de l'ennemi la batterie de douze, dont l'effet était si favorable et si puissant, fut tout à coup mise hors de service, un obus ayant fait sauter quatre caissons. Des caissons d'obus sautèrent aussi. Les obus éclatèrent, et précisément au moment où l'ennemi faisait une charge décisive. Cet accident eut des conséquences funestes. L'ennemi, ayant réussi dans son attaque à emporter le village de Mackern, fit avancer son centre. Celui-ci fut bientôt aux mains avec la première division. Le combat prit alors un nouveau caractère. Nos masses et celles de l'ennemi furent si rapprochées les unes des autres, et pendant si longtemps, que jamais chose pareille ne s'était offerte à mes yeux. Je pris avec moi les 20e et 25e provisoires, commandés par les colonels Maury et Drouhot, et je les menai à la charge. Bientôt moins de cent cinquante pas nous séparèrent de l'ennemi. Arrivés à cette distance, nous rétrogradâmes; mais, après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes, et fîmes, à notre tour, rétrograder l'ennemi. Cet état de choses dura près d'une demi-heure. Alors le 1er régiment d'artillerie de la marine, placé à ma droite, engagé également de très-près avec l'ennemi, vint à plier. Le 32e léger

se porta en avant, et arrêta momentanément l'ennemi ; mais, en ce moment, six mille chevaux vinrent nous envelopper et nous attaquer de toute part. Il fallut se retirer sur la troisième division, qui avait peu combattu, et dont les échelons nous recueillirent et arrêtèrent la poursuite. La nuit arriva et mit fin à ce combat, un des plus chauds, un des plus opiniâtres qui aient jamais été livrés. Les troupes y montrèrent la plus grande valeur. Si les Wurtemburgeois avaient fait leur devoir, un succès complet aurait été le prix de nos efforts. Indépendamment de la conservation de tout le champ de bataille, nous aurions fait bon nombre de prisonniers. Malgré tous les contre-temps survenus, nous perdîmes seulement la moitié du terrain sur lequel nos troupes étaient formées. Nous eûmes fort peu de soldats prisonniers; mais vingt-sept pièces de canon tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Blessé à la main gauche, d'une balle, au moment où je menais les 20e et 25e régiments à la charge, je ne quittai le champ de bataille que le dernier. Je ne fus pansé qu'à dix heures du soir.

Dans cette bataille, le corps de York, fort de vingt-deux mille hommes, fut engagé en entier, et presque tous les généraux ou officiers supérieurs furent tués ou blessés, tant ils avaient dû payer de leur personne pour contenir leurs troupes et se maintenir

contre la vivacité de nos attaques ou l'énergie de notre défense. Le corps de Langeron fut en partie engagé. Notre champ de bataille fut le plus ensanglanté dans cette mémorable journée, le lieu où l'action fut la plus vive. J'ai ouï dire à divers officiers prussiens, et, entre autres, à M. de Goltz, adjudant général envoyé par le roi de Prusse auprès de Blücher, le même qui, depuis, a été ministre de Prusse à Paris, qu'après l'évacuation de Leipzig les souverains alliés, ayant été visiter tous les champs de bataille, furent frappés de la physionomie de celui-ci, du nombre des morts, et surtout de la proximité des morts des deux armées.

La nuit étant arrivée, mes troupes prirent position à Eustritz et Gohlis. Le lendemain matin, elles repassèrent la Partha et s'établirent sur la rive gauche de cette rivière.

J'avais dû compter sur le troisième corps d'armée; mais le maréchal Ney en avait disposé par l'ordre de l'Empereur, et l'avait dirigé sur la grande armée. Napoléon, informé de mon engagement, lui envoya l'ordre de rétrograder, mais déjà il était près de lui. Il se mit cependant en mouvement pour revenir, sans pouvoir arriver à temps pour nous secourir; et, pendant cette journée décisive, ayant toujours marché d'une armée à l'autre, il ne fut utile nulle part.

Napoléon, de son côté, avait combattu avec les deuxième, cinquième, huitième, onzième corps et sa garde. Il avait gardé ses positions, mais n'avait pas pu enlever celles de l'ennemi. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui se passa de ce côté. Ce n'est pas l'histoire complète de la guerre que j'écris, mais seulement le récit des événements qui me sont particulièrement personnels. Divers écrivains militaires ont fait des relations de la bataille de Leipzig. Je les ai lues. La plus exacte, celle qui se rapproche davantage de la vérité pour les faits, malgré le thème convenu de mettre Napoléon à l'abri de tout reproche, est celle que contient le *Spectateur militaire*, et dont le général Pelet est l'auteur.

Mon corps d'armée perdit de six à sept mille hommes. Le seul corps de York, d'après les relations officielles, dont les évaluations sont probablement fort inférieures à la vérité, éprouva une perte de cinq mille quatre cent soixante-sept hommes.

Pendant cette double bataille, le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, avait passé l'Elster, s'était emparé de Lindenau, et avait éloigné le corps de Giulay, qui occupait la plaine de Markranstadt et de Lutzen. Cette bataille du 16 décidait la question de la possession de l'Allemagne. C'est pour y commander que nous avions combattu ce jour-là. C'est pour l'affranchir de notre domina-

tion que les alliés nous avaient attaqués. Il restait à livrer bataille pour assurer notre salut personnel. Ainsi, quand on fixe au 18 octobre la bataille de Leipzig, on est dans l'erreur. Le 16, la grande question a été décidée. Napoléon n'étant pas parvenu à battre et à faire reculer l'ennemi, moi m'étant trouvé dans la nécessité de combattre un contre quatre, quoique l'armée du Nord, forte de soixante mille hommes, ne fût pas entrée en ligne, et la grande armée du prince de Schwarzenberg devant recevoir, le 17, les puissants renforts que Benningsen et Colloredo lui amenaient, il n'y avait plus rien à faire. D'ailleurs nos moyens étaient usés, nos munitions consommées, nos corps à moitié détruits. Nous n'avions donc plus d'espérance à concevoir, et notre pensée unique devait être de nous retirer en bon ordre, de sauver nos débris et de regagner la France.

La journée du 17 se passa tranquillement. L'ennemi attendait ses renforts. Quant à nous, nous étions occupés à remettre l'ordre dans nos troupes. Cependant nous aurions dû, dès ce moment, commencer notre retraite, ou au moins en préparer les moyens, de manière à l'effectuer dès l'entrée de la nuit. Mais une sorte d'insouciance de la part de Napoléon, impossible à expliquer et difficile à qualifier, mettait le comble à tous nos maux. Pendant

toute la journée du 17, l'armée de Silésie, et ensuite l'armée du Nord, commandée par le prince royal de Suède, défilèrent sous nos yeux et remontèrent la rive droite de la Partha. Je fis occuper les divers ponts de la partie supérieure de cette rivière, et je plaçai en observation, sur la rive gauche, ma cavalerie légère. Mon infanterie était campée perpendiculairement à la Partha, faisant face à Taucha, la gauche au village de Schœnfeld, la droite sur la direction du village de Paunsdorf.

L'Empereur avait cependant senti la nécessité d'opérer la retraite. Les troupes qui avaient combattu à Wachau et Liebertwolkwitz la commencèrent avant le jour, le 18, et se rapprochèrent de Leipzig. Des caissons, que l'on ne pouvait pas emmener faute d'attelages, sautèrent, ce qui avertit l'ennemi du mouvement qui s'opérait. Il se mit en conséquence en mesure d'attaquer l'armée française. En effet, vers les dix heures du matin, l'armée de Bohême marcha en avant, formée en trois grosses masses, la droite commandée par le général Benningsen, le centre par Barclay de Tolly, et celle de gauche par le prince de Hesse-Hombourg, tandis que l'armée de Silésie et l'armée du Nord débouchaient par Taucha.

La grande armée française prit aussitôt les positions suivantes : à l'extrême droite, le huitième (Po-

niatowski), ensuite, vers Probstheyda, le duc de Castiglione; puis le corps du duc de Bellune; ensuite le cinquième (général Lauriston); enfin le duc de Tarente, avec le onzième, derrière Holzhausen. Le septième, composé de Saxons, qui venait de Taucha, devait occuper Paunsdorf. Mon corps devait être à gauche, et le troisième en seconde ligne.

Aucun engagement n'avait encore eu lieu; mais on devait reconnaître que le moment de l'action était prochain. Je venais de visiter mes postes de cavalerie wurtembergeoise sur la rive gauche de la Partha. J'avais donné pour instruction au général Normam, en le quittant, de se replier avec lenteur sur moi quand l'ennemi arriverait sur lui en débouchant de Taucha, et de me faire prévenir, afin que mes troupes eussent le temps de prendre les armes. Je rentrais à mon camp avec sécurité quand je vis la plaine couverte de cavalerie légère. Cette cavalerie en désordre marchait dans notre direction et s'avançait sur nous. Je supposai que les Wurtembergeois, attaqués brusquement, fuyaient. Je fis prendre les armes immédiatement aux troupes. Je fis battre la générale. C'était la première fois dans ma vie que j'employais devant l'ennemi ce moyen d'avertissement. En un petit nombre de minutes, les troupes furent en ligne, formées et en état de combattre. La cavalerie en vue approcha.

Elle était composée de Cosaques. Normam, avec sa brigade, avait passé à l'ennemi.

Un instant après, la cavalerie saxonne, placée au dedans de nos lignes, s'ébranla et marcha dans la direction de l'ennemi. Je crus d'abord qu'elle allait se mettre en ligne dans un de nos nombreux intervalles; mais je reconnus bientôt ses intentions. Formée en colonne, ses chevaux de main étaient en tête. Elle dépassa rapidement la ligne des troupes françaises, fut reçue dans les rangs ennemis, et promptement imitée par l'infanterie et l'artillerie; mais, chose odieuse! cette artillerie, à peine arrivée à une certaine distance, s'arrêta, se mit en batterie et tira sur nous. La diminution de nos forces nous obligea à raccourcir notre ligne. Je portai ma droite en arrière et la plaçai dans la direction de Wolkmann, plus rapprochée de Leipzig. Ma ligne fut complétée au moyen de la division Delmas, du troisième corps, qui vint remplir le vide fait par le départ des Saxons et occuper Wolkmann. Les troupes que j'avais en tête se trouvaient être composées des deux armées de Silésie et du Nord. Les Suédois se trouvaient à leur droite et vis-à-vis de ma gauche.

L'ennemi dirigea ses principales attaques sur ce point. Il déploya devant nous cent cinquante bouches à feu. C'était beaucoup; car mon artillerie,

fort diminuée par les pertes de l'avant-veille, avait très-peu de munitions. Il fallut les ménager, et cependant bientôt elles s'épuisèrent. L'ennemi rapprochait son canon, mitraillait un carré. Cette troupe, ainsi foudroyée, perdait du terrain, et alors j'allai la joindre et lui ordonner de s'arrêter. Je restai avec elle pour partager son sort et l'encourager; mais bientôt un autre carré, plus maltraité encore, fit un mouvement de retraite. Je fus forcé de courir à lui pour lui tenir le même langage et lui donner le même exemple.

Pendant ce temps, les attaques sur Schœnfeld se succédaient, et ce beau et grand village fut pris et repris sept fois. Jamais l'ennemi ne parvint à s'en emparer complétement. Les troupes de ma deuxième division et un détachement de la troisième eurent la gloire de cette défense héroïque. Elles comptaient pour rien le nombre de leurs ennemis et soutinrent le combat près de huit heures. A la fin de la journée, mon artillerie étant entièrement démontée ou sans munitions, et l'ennemi s'étant tellement rapproché avec la sienne, qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir, mes troupes firent un léger mouvement en arrière; mais, l'artillerie du troisième corps étant venue à notre secours, ainsi que la division Ricard, le village de Schœnfeld fut repris une huitième fois, et ainsi finit cette malheu-

reuse, mais glorieuse journée. Notre perte fut considérable en tués et en blessés, surtout en officiers, parmi lesquels huit officiers généraux de mon seul corps d'armée.

Pour donner une idée exacte de la manière dont nous nous sommes battus pendant ces deux célèbres journées, je dirai seulement ce qui concerne mon état-major et moi-même. Mon chef d'état-major et le sous-chef furent frappés à mes côtés[1]; quatre aides de camp furent tués, blessés ou pris; sept officiers d'état-major furent également tués ou blessés[2]. Quant à moi, j'eus un coup de fusil à la main, une contusion au bras gauche, une balle dans mon chapeau, une balle dans mes habits, quatre chevaux tués ou blessés sous moi[3]. Sur trois

[1] Le général Richemont, chef d'état-major, tué; l'adjudant général Levasseur, sous-chef d'état-major, eut la cuisse fracassée par un boulet. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Entre autres, Laclos, chef de bataillon, tué; le capitaine de Charnailles, blessé et fait prisonnier; le capitaine Komierouski, la cuisse cassée; le lieutenant Perrégaux, le lieutenant de Bonneval, le lieutenant Martin, le lieutenant Baraguey-d'Hilliers, le poignet emporté; le capitaine Jules de Méry, prisonnier. — Nous n'avons pu nous procurer les noms des autres officiers; mais il suffit de remarquer que, parmi les aides de camp du maréchal, les seuls restés debout furent le colonel Denys de Damrémont, premier aide de camp, et le lieutenant-colonel Fabvier. (*Note de l'Éditeur.*)

[3] Le duc de Raguse, comme on l'a vu dans ses *Mémoires*, avait été blessé en Espagne. Il fit toute la campagne de 1813 le bras en écharpe; il n'était pas encore guéri lorsqu'il reçut ces dernières blessures. (*Note de l'Éditeur.*)

domestiques qui m'accompagnaient, deux furent blessés et eurent leurs chevaux tués. Partout cependant nous avions résisté; partout nous avions conservé nos positions. Les troupes s'étaient surpassées en énergie et en courage, et elles en avaient bien le sentiment. Jamais je n'ai vu les miennes plus fières de ce qu'elles avaient fait.

Cependant il n'y avait plus un moment à perdre pour nous retirer et pour hâter une retraite rendue difficile par la position particulière à Leipzig, les embarras causés par tant de corps d'armée agglomérés et les défilés qu'il fallait traverser. De nombreux ponts auraient dû être construits sur l'Elster pour donner moyen à l'infanterie de marcher sur diverses colonnes à la fois, en laissant la chaussée libre à l'artillerie, à la cavalerie et aux équipages; mais on n'en avait fait aucun. L'état-major n'en avait pas reçu l'ordre et n'en eut pas la pensée. On aurait cru que des officiers seraient préposés pendant toute la nuit pour veiller à la sortie de l'artillerie et à la marche régulière de cet immense matériel. Rien de semblable ne fut ordonné. Les voitures, placées sur trois ou quatre colonnes parallèles sur les boulevards de Leipzig, se trouvant dans l'impossibilité d'avancer faute d'ordre, les soldats du train s'endormirent, et tout resta ainsi en confusion jusqu'au 19 au matin.

Alors il fallut prendre position dans les faubourgs de la ville, afin de les défendre autant que possible et de retarder l'entrée de l'ennemi de quelques heures pour faciliter la sortie de cette artillerie, dont on était encombré; mais, aucune reconnaissance préliminaire n'ayant été faite, aucun de nous ne connaissait les localités, les points à occuper, les issues à garder. Les jardins qui entourent Leipzig rendaient d'ailleurs la défense difficile. Les troupes ne pouvant pas circuler, se mouvoir et se porter d'un point sur l'autre, l'ennemi, dans ce labyrinthe, trouva facilement des passages pour pénétrer. Quelques troupes ennemies une fois entrées, la crainte et le désordre se mirent parmi nos soldats, et toute défense devint impossible.

Chargé d'occuper le faubourg de Halle et de le défendre, je pris position, le 19, de grand matin. Le troisième corps était sous mes ordres.

Je plaçai la plus grande partie de mes troupes à la porte même de Halle et derrière la Partha, afin d'empêcher l'ennemi d'arriver plus tôt que nous sur la communication de Lindenau, notre point de retraite, objet de la plus grande importance. Je chargeai la division Ricard de la barrière de Schœnfeld, se liant par sa droite avec le onzième corps qui défendait la porte de Dresde. Je plaçai en ré-

serve la plus grande partie du sixième corps dans les vergers, entre la barrière de Schœnfeld et la porte de Halle, les troupes ne pouvant pas se former sur le boulevard, occupé par une grande quantité de voitures.

Nous étions à peine formés lorsque l'ennemi, ayant réuni beaucoup d'artillerie et de troupes, attaqua le onzième corps dans le faubourg de Dresde. Ses attaques parvinrent peu après à la barrière de Schœnfeld; mais le canon qu'il avait porté de ce côté, ne pouvant découvrir le pied des maisons et du mur d'enceinte, ne lui ouvrit aucun passage. Ses tentatives furent repoussées. Une vaste maison, hors de l'enceinte, une manufacture, que j'avais fait occuper par un détachement du 70e régiment, et dont j'avais donné le commandement au major Rouget, fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, en même temps qu'une compagnie de carabiniers du 25e léger sortit de la barrière avec la plus grande impétuosité et massacra tout se qui s'était avancé. J'avais appelé, au secours de la division Ricard, la plus grande partie du sixième corps, et nous repoussions partout l'ennemi. Mais nous ne tardâmes pas à avoir des preuves que l'ennemi avait pénétré dans les faubourgs de droite. Il se présenta tout à coup à la droite immédiate des troupes à mes ordres, c'est-à-dire à la gauche du onzième corps, et

entre ce corps et moi. Je marchai, à la tête du 142e et du 23e léger, pour le chasser des rues qu'il occupait. Un premier succès couronna nos efforts; mais les troupes ennemies augmentaient sans cesse; elles furent en outre bientôt secondées par le feu des troupes saxonnes et badoises qui occupaient l'intérieur de la ville. Cette circonstance rendit nos efforts inutiles.

Le désordre était partout. L'encombrement causé par les voitures sur les boulevards, l'affluence de ceux qui se retiraient, empêchaient aucune formation ni aucune disposition. Enfin la terreur emporta tout le monde. L'on jugera de ses effets quand on saura qu'il y a un boulevard circulaire entre la ville et les faubourgs, et que, les troupes se retirant à la fois par le boulevard du Nord, par celui du Midi et par le milieu de la ville, les trois colonnes se réunissaient sur la chaussée de Lindenau, débouché commun.

La foule était si pressée sur ce point de réunion, qu'ayant, pour mon compte, fait ma retraite par les bas-côtés du boulevard, jamais je ne pus entrer, sans secours, dans le courant. Deux officiers du 86e s'en chargèrent, l'un frappa tellement avec son sabre qu'il parvint à faire un léger vide, et l'autre, ayant saisi et tiré fortement la bride du petit cheval arabe que je montais, le jeta dans cette masse

confuse, où dans les premiers moments il fut porté, tant la foule était compacte.

Cette foule s'écoulait et passait le pont que Napoléon avait fait miner. J'ignorais cette disposition, et je ne compris pas le sens d'une demande faite par le colonel du génie Montfort, qui s'informa auprès de moi de la troupe destinée à passer la dernière. Je lui répondis qu'à la manière dont la retraite s'opérait, avec la confusion existante, on devait croire que c'était le hasard qui en déciderait. Je continuai ma marche.

Je n'étais pas à deux cents pas de ce malheureux pont, lorsqu'une explosion m'annonça qu'il venait de sauter. Douze ou quinze mille hommes étaient encore en arrière.

Cet événement funeste fut causé par la vue de quelques Cosaques qui avaient paru dans la prairie. Le sous-officier de sapeurs qui était chargé de la mine perdit la tête, crut à une attaque, et y mit le feu.

Je réunis alors une portion de mes troupes sur la rive gauche de l'Elster, afin de protéger la retraite des hommes restés en arrière, et de recueillir ceux qui passaient l'Elster à la nage. Je reçus, en ce moment, le maréchal Macdonald qui, arrivé trois minutes trop tard, ne put passer le pont. Il franchit la rivière avec plus de bonheur que le

prince Poniatowski qui y périt. Quelques hommes aussi se retirèrent par un petit pont que l'on avait trouvé le moyen d'établir. La division Durutte, du septième corps, mise sous mes ordres, prit également position dans la prairie dans le même but. Ces troupes y restèrent tant que leur présence fut utile. Plus tard elles se retirèrent, et furent couvertes par l'arrière-garde, composée de deux divisions de jeunes gardes, que commandait le maréchal duc de Reggio. Elles se trouvèrent réunies à Lindenau.

J'avais alors sous mes ordres les troisième, cinquième, sixième et septième corps, ou plutôt leurs misérables débris. J'allai prendre position à Markranstadt. C'est là que je retrouvai l'Empereur. Il était fort abattu, et il avait raison de l'être. A peine deux mois s'étaient écoulés, et une immense armée, une armée de plus de quatre cent cinquante mille hommes, s'était fondue entre ses mains. C'était la seconde fois depuis un an qu'il présentait au monde ce spectacle de destruction, dont les temps modernes n'ont pas offert d'autre exemple. Il lui restait environ soixante mille hommes, composés en partie de la garde, en partie des corps de cavalerie qui avaient passé le défilé de Lindenau pendant la nuit, et dans la journée du 18, et enfin du corps de Bertrand; seules forces régulières sur les-

quelles il pût compter. Ce qui sortit, le 19, au moment où l'ennemi entrait à Leipzig, n'avait plus ni consistance ni organisation.

Le 20, nous nous portâmes sur Weissenfels. J'occupai, avec les divers corps sous mes ordres, dont la force ne s'élevait pas ensemble à six mille hommes, les hauteurs de la rive gauche de la Saale, couvrant le passage de l'armée contre les troupes ennemies qui auraient pu déboucher par Merseboug. Le lendemain, nous campâmes sur les hauteurs de Freybourg et d'Eckartsberg. Un corps ennemi, venant de Iéna, se montra sur notre flanc vers Kosen, et voulut gêner notre marche. Je formai mes troupes au débouché ; je contins l'ennemi, et couvris ainsi les mouvements de l'armée. Le 22, nous prîmes position à Butelstadt; le 23 et le 24, sur les hauteurs d'Erfurth ; le 25, à Arsbach ; le 26, à Wartas; le 27, à Buttler; le 28, en avant de Fulde; le 29, à Saalmünster. L'ennemi nous suivait sur différentes colonnes, mais ne pressait pas notre marche. Il n'y eut qu'un seul engagement sérieux près de Gotha. La jeune garde, d'abord aux ordres du maréchal Oudinot, puis à ceux du maréchal Mortier, faisait l'extrême arrière-garde, et avant elle marchait à peu de distance le quatrième corps.

Des troupes aussi désorganisées que celles que nous commandions, aussi harassées, aussi exté-

nuées par les marches, les combats, les revers et les privations, s'abandonnèrent bientôt à l'indiscipline. L'impossibilité de faire vivre les soldats par des distributions régulières motiva et justifia leurs dispositions. Chacun s'occupa, avant tout, à trouver sa subsistance; et, comme l'esprit militaire était éteint, comme un abattement et un dégoût que rien ne saurait rendre le remplaçaient, tous ceux qui s'étaient éloignés des drapeaux jetèrent leurs armes et marchèrent un bâton à la main. Sur soixante mille hommes qui restaient encore, vingt mille étaient ainsi formés en troupes de huit ou dix hommes, couvrant toute la campagne, et marchant sur les flancs des colonnes, bivaquant pour leur compte. Les plaines et les vallées étaient, chaque nuit, couvertes d'une quantité de feux épars, et placés sans régularité. Ces soldats reçurent de l'armée un surnom devenu historique, qui rappelait leur unique occupation, la recherche des moyens de vivre; on les appela les *fricoteurs*.

Au commencement d'octobre, les négociations qui déjà existaient depuis quelque temps entre l'Autriche et la Bavière, prirent un caractère sérieux, et se terminèrent par une alliance. L'armée du général de Wrede, qui, dans l'intérêt de l'alliance française, était rassemblée sur les bords de l'Inn, et couvrait la Bavière contre les troupes de

l'Autriche, commandées par le prince de Reuss, se réunit à celles-ci pour nous attaquer. Se plaçant sous les ordres mêmes du général de Wrede, elles se mirent en marche pour se porter sur nos derrières et couper nos communications. Dès le 15 octobre, cette armée avait commencé son mouvement. Le 17, elle était à Landshut ; le 20, à Nordlingen ; le 22, à Anspach, et le 24 devant Würtzbourg. Le général Tarreau commandait dans cette ville avec une garnison de douze cents hommes. Il refusa d'en ouvrir les portes. De Wrede fit mettre en batterie tous les obusiers de son armée, et bombarder la ville pendant la nuit, mais sans effet. Plusieurs sommations ayant été infructueuses, il se disposait à donner l'assaut à cette ville, dont l'étendue était beaucoup trop grande pour la faible garnison qui l'occupait, lorsque le général Tarreau consentit à la lui remettre et à se retirer dans la citadelle. L'armée austro-bavaroise continua son mouvement sur Aschaffenbourg et sur Hanau. Son avant-garde entra dans cette ville ; mais, chassée par une première colonne qui marchait à deux journées en avant de l'armée, les Bavarois, soutenus par des renforts, y rentrèrent après son passage. Obligés de nouveau d'évacuer la ville et d'attendre la division du général Lamotte, cette division et celle du général de Roy étant arrivées,

ils occupèrent la ville et les bords de la Kinzig.

Le 29, Wrede dirigea la division Rechberg sur Francfort. Elle y arriva le 30, et occupa le faubourg de Sachsenhausen. Une avant-garde autrichienne de cette même armée se porta sur Gelnhausen, et prit position à Altenhausen. Toute l'armée de Wrede, forte de cinquante mille hommes, était rassemblée sur le terrain le plus favorable pour agir contre l'armée française. Il eût dû porter toutes ses forces à l'entrée du défilé de Gelnhausen; jamais il n'aurait été au pouvoir de l'armée française de déboucher; mais il se tint timidement dans la plaine, peu en avant de la Kinzig, et à portée de repasser cette rivière et de se retirer dans la vallée du Mein, s'il était battu.

Ce même jour, 29, l'avant-garde de l'armée française culbuta la brigade autrichienne de Wolkmann, placée à peu de distance de Gelnhausen. Vers trois heures après-midi, elle arriva devant Langenselbold qui était occupé par une division bavaroise. Cette division fut forcée à se retirer. L'armée ennemie s'établit alors de la manière suivante, en position en avant de Hanau et de la Kinzig. Elle avait cette rivière à dos; sa droite, composée de la division Becker, appuyée à la rivière et à la ferme de Neuhof. Venait ensuite une partie de la division autrichienne du général

de Fresnel. Au delà de la route de Francfort était placée la division bavaroise de Lamotte. Plus à gauche était la cavalerie bavaroise et une nombreuse artillerie. Cette ligne était terminée par le reste de la division de Fresnel, et des Cosaques qui voyaient la route de Friedberg. Enfin la division du général Bach occupait la ville de Hanau.

Le 30, au matin, l'armée française, aussitôt qu'elle fut à portée, et qu'elle put se développer dans la plaine, mit en action sa cavalerie et l'artillerie de la garde. La cavalerie aux ordres du général Sébastiani les soutint. L'ennemi, écrasé par le feu auquel il fut soumis, pressé par les charges qu'il eut à supporter, plia. Quand il fut arrivé à la lisière du bois, plusieurs milliers de tirailleurs furent chargés de l'y suivre. Les troupes peu nombreuses du duc de Bellune et du duc de Tarente reçurent cette mission. Deux bataillons de chasseurs de la vieille garde, commandés par le général Curial, eurent l'ordre de les soutenir. La manière dont ces deux bataillons se portèrent en avant et culbutèrent ce qu'ils avaient devant eux fut un objet d'admiration pour ceux qui en furent témoins.

Appelé par le feu, dont j'entendais le bruit, et par les ordres que je reçus, je hâtai ma marche et j'arrivai à temps pour prendre part au combat avec la tête de ma colonne. Une charge de six cents hom-

mes faite dans le bois à l'appui de notre gauche, qui éprouvait une fort grande résistance, força l'ennemi à repasser la Kinzig. Tout ce qui était sur la route de Francfort se retira par Hanau, et sortit de cette ville pour se réunir à ce qui avait fait sa retraite par le pont de Lamboi. Pendant la nuit, je fis jeter quelques centaines d'obus dans la ville. L'ennemi l'évacua, et j'en fis prendre possession. Je bivaquai en face de lui. Je n'en étais séparé que par la Kinzig. Les Bavarois perdirent dans cette affaire environ six mille hommes. Notre perte fut moindre, vu le petit nombre de nos combattants et notre succès.

L'ennemi tenta de passer la Kinzig le lendemain 31; mais il fut constamment repoussé par mes troupes. Aucune de ses tentatives ne lui réussit; et, quoiqu'il fît soutenir ses mouvements offensifs par une artillerie formidable et très-supérieure à la nôtre, ses troupes furent constamment rejetées ou contenues de l'autre côté de la rivière. Le quatrième corps, étant arrivé, me remplaça. Quand il fut en position, je continuai mon mouvement sur Francfort. Alors de Wrede prit l'offensive à la fois sur la rivière et sur la ville. Cette dernière attaque réussissant, il voulut déboucher sur la grande route; mais ce général, arrivé sur le pont, reçut une balle dans le bas-ventre. L'artillerie de la division Morand ayant en même temps mitraillé la colonne ennemie, elle

plia. Une brigade italienne chargea l'ennemi avec vigueur, le culbuta et reprit la ville. Le soir, le général Bertrand replia ses postes et se retira sur Francfort. L'arrière-garde, commandée par le maréchal Mortier, évita de passer à Hanau, et se retira de Gelnhausen directement sur Hochstadt, où elle arriva sans être inquiétée.

Le 1er novembre, je me rendis à Hochstadt, sur la Nidda. Le pont sur cette rivière avait été coupé par l'ordre du maréchal Kellermann, commandant à Mayence. Ce général, sans garnison dans cette forteresse, n'avait à sa disposition que quelques dépôts. Craignant l'arrivée de l'armée de Wrede, il avait cherché, avec raison, à lui créer des obstacles pour retarder sa marche. Le 2 novembre, j'entrai à Mayence. Mes troupes s'y établirent, ainsi que dans les environs.

Notre retour sur le sol de l'Empire semblait mettre un terme à nos malheurs; mais ce ne devait être qu'une suspension momentanée à nos souffrances. Nous étions destinés à être, plus tard, accablés par bien d'autres infortunes et bien d'autres misères.

CORRESPONDANCE ET DOCUMENTS

RELATIFS AU LIVRE DIX-HUITIÈME

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bautzen, le 6 septembre 1813, dix heures du matin.

« D'après de nouvelles dispositions, monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne qu'au lieu de vous porter sur Hoyerswerda vous partiez sur-le-champ, avec votre corps d'armée, pour vous diriger sur *Dresde* en passant par *Königsbruck*. Faites-moi connaître toujours où vous serez, afin que je puisse vous envoyer des ordres.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bautzen, le 6 septembre 1813, dix heures du matin.

« Mon cousin, rendez-vous aujourd'hui sur *Ka-*

mens et *Königsbruck*, pour pouvoir arriver demain à Dresde, s'il est nécessaire. Je vais moi-même m'approcher aujourd'hui de Dresde, et je verrai si les choses sont aussi sérieuses que paraîtrait l'annoncer la dépêche du maréchal Saint-Cyr. Si cela était moins sérieux, de la petite ville de *Königsbruck* et de *Kamens* vous pourriez toujours vous reporter sur *Hoyerswerda*. Emmenez tout ce qui appartient à votre corps, et ne laissez personne à Bautzen. — Le général *Normam* ayant marché du côté de Königsbruck, vous le prendrez sous vos ordres : il sera nécessaire que vous l'employiez à flanquer votre marche.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 7 septembre 1813.

« Il est neuf heures du matin, monsieur le duc. L'Empereur suppose que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite à quatre heures du matin. Jusqu'à ce moment, l'ennemi ne paraît pas avoir de monde à Dippoldiswald, et nous sommes toujours dans l'opinion que le mouvement que l'ennemi fait sur la rive gauche de l'Elbe a pour but de rappeler l'Empereur de son mouvement sur la Neisse.

« Nous recevons des nouvelles du prince de la

Moskowa; il a attaqué l'ennemi le 5 à deux lieues de Wittenberg; il l'a battu et repoussé jusqu'à cinq lieues sur la route de Interburg. L'Empereur pense donc qu'il sera utile que vous vous rendiez à Hoyerswerda, et de là pousser une avant-garde sur *Kalau*. Arrivé à *Lukau*, vous ne serez qu'à trois fortes marches de Dresde, et à même distance de Berlin. Sa Majesté pense donc que vous devez diriger de suite la valeur d'une division sur Hoyerswerda, et garder pendant toute la journée d'aujourd'hui votre troisième division à Kamens, pour bien rallier tous vos traîneurs.

« Vous trouverez ci-joint un ordre qui met le général Lhéritier à votre disposition. Ce général est à Grossenhayn; il pourra vous rejoindre par Elsterwerda, Senftenberg, ou par Sonnenwald. Comme il a deux bataillons d'infanterie, quelques pièces de canon et plus de deux mille chevaux, s'il marche réuni et avec précaution, il n'aura rien à craindre dans sa marche pour flanquer votre gauche.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lubestadt, le 10 septembre 1813, neuf heures du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Em-

pereur est que vous restiez à Dresde, et que vous ayez l'œil sur tout ce qui se passe.

« La position de l'armée est aujourd'hui ainsi qu'il suit :

« Le prince de la Moskowa et les trois corps qui ont essuyé un échec, dans la journée du 6, se rallient à Torgau;

« Le duc de Tarente vient prendre position avec son armée aujourd'hui 10, en avant de Bautzen. Le prince Poniatowski garde la droite; cette retraite n'était pas nécessitée, elle a été ordonnée par l'Empereur pour concentrer nos forces;

« Le général Lhéritier est à Grossenhayn en observation;

« Le sixième corps est à Dresde avec la brigade Piré;

« Le général Margaron, avec un corps de huit à dix mille hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, est à Leipzig;

« Le maréchal Saint-Cyr, soutenu par les premier et deuxième corps, marche sur les hauteurs de Tœplitz;

« Une division de la jeune garde est à Dresde;

« Le duc de Trévise, avec les autres divisions, est à Pirna, occupant Gieshübel.

« Les corps russes et prussiens, et quelques Autrichiens qui occupaient Borna, Gieshübel et Al-

tenbourg, se sont mis successivement en retraite dans la journée d'hier.

« Dans cette situation des choses, il est probable que ce mouvement offensif en Bohême rappellera les corps que l'ennemi avait jetés sur Freyberg et Zwickau, si tant est que l'ennemi ait jeté des corps dans cette direction. Si l'ennemi n'a jeté que des partis, il est possible qu'il les laisse, mais alors, monsieur le maréchal, vous pouvez faire faire de fortes patrouilles sur Freyberg pour les poursuivre.

« Il est nécessaire, monsieur le duc, que vous receviez la correspondance du général Lhéritier, que vous le souteniez s'il est nécessaire; il faut aussi que vous vous mettiez en correspondance avec le prince de la Moskowa, le duc de Tarente et le prince Poniatowski.

« Il est possible que l'Empereur soit de retour dans la journée de demain à Dresde; Sa Majesté peut dans un jour réunir toute sa garde et le corps du général Latour-Maubourg à votre corps d'armée. Il est possible aussi que, si l'Empereur trouve quelque mal à faire à l'ennemi, il reste encore éloigné de Dresde pendant quelques jours.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 12 septembre 1813.

« L'Empereur ordonne, monsieur le duc, que vous vous mettiez en marche demain 13, à cinq heures du matin, avec votre première division; vous vous ferez suivre par votre seconde division, qui partira à six heures, et par votre troisième division qui partira à sept heures du matin. Vous vous dirigerez sur *Grossenhayn*, afin de chasser l'ennemi de la rive droite de l'Elbe entre Torgau et Dresde, et de favoriser un convoi de quinze mille quintaux de farine qui de Torgau doit venir à Dresde. L'arrivée de ce convoi est de la plus haute importance, puisqu'elle assurerait des subsistances pendant plusieurs mois sur notre point de réunion de Dresde.

« Sa Majesté le roi de Naples part demain avec le premier corps de cavalerie pour Grossenhayn; il prendra aussi sous ses ordres le cinquième corps de cavalerie qui s'y trouve, et, soutenu par votre corps, il manœuvrera de manière à rendre libre l'Elbe, afin que le convoi de quinze mille quintaux de farine puisse arriver à Dresde, et de manière aussi à éclairer tout ce qu'il y a d'ennemis de ce côté.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 14 septembre 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, je mande au roi que, si le but de son expédition est rempli, c'est-à-dire si le convoi parti de Torgau le 13 a passé les points dangereux, le roi partirait demain au jour avec sa cavalerie pour se rendre à Dresde : il paraît que l'ennemi veut déboucher par Peterswald. Dans ce cas, l'intention de Sa Majesté serait que vous fissiez partir demain, deux heures avant le jour, la division de votre corps la plus rapprochée de Dresde, et que vous arrivassiez de votre personne avec cette division : le reste de votre corps d'armée suivrait. Il serait alors important, monsieur le duc, que vous arrivassiez le plus tôt possible avec votre division, afin d'avoir l'œil sur tout. L'Empereur sera ce soir à Pirna. Le général Lhéritier s'échelonnerait de Grossenhayn sur Dresde pour protéger le passage du convoi de farine : l'arrivée de ce convoi est de la plus haute importance et la première considération. L'Empereur veut à son tour attaquer l'ennemi et vigoureusement. Je vous écrirai dans la nuit : envoyez-moi un officier.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 15 septembre 1813,
deux heures du matin.

« Mon cousin, quinze à vingt mille hommes ont débouché hier par Peterswald, ce qui a obligé le comte de Lobau à prendre la position de Gieshübel ; mais, comme l'ennemi n'a point attaqué en même temps Borna, cela ne s'annonce point comme un mouvement d'armée. Il me tarde d'apprendre que le convoi de vivres est passé. Vous devez faire, ainsi que le roi de Naples, tout pour faire arriver ce convoi. Cela fait, il faudra vous tenir prêt à agir d'après les circonstances, et à revenir à Dresde si cela est nécessaire. Vous aurez, dans la journée, des nouvelles positives de ce qui se sera passé. Je compte me rendre près de Pirna, pour être plus rapproché de ce qui aura lieu de ce côté. J'espère que, si hier 14 vous n'avez pas eu de nouvelles du convoi, vous en aurez aujourd'hui 15. Si vous avez la nouvelle qu'il a passé, préparez-vous à faire un mouvement ; mais ne vous pressez pas de le faire jusqu'à ce que vous ayez les nouvelles de la journée.

« Napoléon. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Pirna, le 16 septembre 1813, neuf heures du matin.

« L'Empereur a chassé hier l'ennemi au delà de Peterswald, mais il occupe encore le col des hautes montagnes, entre Peterswald et Nollendorf. Sa Majesté le fera attaquer aujourd'hui à midi pour le chasser et le rejeter entièrement au delà des montagnes.

« Sa Majesté a appris avec plaisir la nouvelle du convoi ; votre présence, monsieur le maréchal, ainsi que celle du roi, dans toutes ces directions, est utile, parce qu'elle menace Berlin ; Sa Majesté suppose d'ailleurs que cela fait un moment de repos pour votre corps, comme pour la grosse cavalerie.

« Sa Majesté a déjà fait connaître qu'il fallait occuper Radebourg et Königsbruck. Elle suppose que cela est fait ; elle suppose aussi qu'on se sera mis en correspondance avec le prince de la Moskowa en établissant un bateau à la hauteur de l'endroit où se trouve le roi.

« L'Empereur désire, monsieur le maréchal, que vous envoyiez un officier reconnaître le château de Meissen, le pont, la tête de pont ; savoir si elle est armée et si tout est en bon état.

« Le prince vice-connétable, major-général,

« ALEXANDRE. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Pirna, le 20 septembre 1813, quatre heures du matin.

« Mon cousin, la journée d'hier et cette nuit sont si horribles, qu'il n'y a pas moyen de bouger. — Le duc de Tarente a donné une fausse alarme. Vous devez rester, jusqu'à nouvel ordre, dans votre position; il n'est pas probable que l'infanterie ennemie ose s'avancer. Si cela était, je viendrais vous renforcer et nous livrerions bataille, ce qui serait une chose bien avantageuse, mais qui paraît opposée à leur système. La grande affaire de ce moment paraît être de conserver les armes et les cartouches le plus possible.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Harta, le 23 septembre 1813, une heure après midi.

« Mon cousin, l'ennemi a repassé en désordre la Sprée. Le duc de Tarente doit, dans ce moment, être entré à Bautzen. — Mon intention est de faire remplacer le général Normam par une colonne du corps du duc de Tarente dans la journée de demain et de vous donner ordre de vous replier demain sur Meissen. Aussitôt que le roi de Naples sera revenu

à Dresde, le général Latour-Maubourg sera sous vos ordres. Je dirige sur Meissen le troisième corps, qui sera également sous vos ordres. Il arrivera à Meissen le 25 ou au plus tard le 26. — Cela vous fera une forte armée, avec laquelle vous serez prêt à vous porter partout où les circonstances l'exigeraient. Faites préparer des vivres à Meissen et dans les bailliages environnants. J'attache une haute importance au pont de Meissen. Pressez les travaux du pont de Meissen, et fournissez tous les ouvriers nécessaires aux travaux de la tête de pont. Il est inutile de changer le pont de bateaux, puisque j'espère que, sous huit jours, le pont de pierre sera réparé. — J'aurai un pont à Kœnigstein, un pont à Pirna, un pont à Pilnitz, trois ponts à Dresde et un pont à Meissen. J'ai ordonné de construire, à une demi-lieue en avant du camp retranché de la rive droite à Dresde, deux redoutes, l'une sur la route de Berlin, et l'autre sur celle de Bautzen. Le duc de Tarente est chargé de la garde de camp retranché, et occupera tous les débouchés de la forêt par des postes retranchés à deux lieues en avant. — Par ce moyen, je pourrai disposer des troisième, cinquième et huitième corps, et de la plus grande partie de la cavalerie du général Sébastiani, ainsi que de toute ma garde. Avec ces forces, je battrai l'ennemi de l'œil, afin de profiter de la première

faute qu'il pourrait faire. — Envoyez un officier au prince de la Moskowa pour lui faire connaître verbalement le contenu de cette lettre, afin d'éviter que celui-ci puisse tomber entre les mains de l'ennemi. — Le général Lefebvre-Desnouettes a battu Thielmann et a rétabli la communication avec Erfurth. Je viens aussi de recevoir sept estafettes de Paris tout à la fois. — Le cinquième corps de cavalerie restera à Grossenhayn, et sera chargé de couvrir les routes de Meissen, de Moritzbourg, etc. — Tenez vos postes en avant de Meissen le plus loin que vous pourrez et aussi longtemps qu'il sera possible. — Faites travailler, je vous le répète, avec la plus grande activité à la tête de pont de Meissen en faisant relever vos ouvriers trois à quatre fois par jour. — Vous verrez, par les ordres que vous recevrez du major général, que, dès que vous aurez repassé l'Elbe, vous devez placer vos postes de manière à garder parfaitement la rive gauche jusqu'à Torgau. Le troisième corps y sera plus particulièrement destiné. — Je vous écrirai plus en détail de Dresde, où je serai ce soir.

« NAPOLÉON. »

« *P. S.* Ne faites aucun mouvement que vous n'en receviez l'ordre du major général. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Harta, le 24 septembre 1813, cinq heures du matin.

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 23, à une heure après-midi. Les renseignements que vous me donnez sont légers et vagues. Vous ne me faites pas connaître de quelle nation étaient les troupes qui ont campé à deux lieues de vous, ni d'où elles venaient, ni ce qu'elles ont fait. Il paraît que le général Sacken s'était retiré sur Kamens; mais il est probable qu'il se sera porté ensuite sur Bautzen, où le duc de Tarente doit entrer ce matin. Nous allons en avoir des nouvelles positives. — Vous aurez probablement fait raccommoder le pont de Meissen. Vous y aurez envoyé à cet effet des sapeurs. — Je suis étonné qu'hier, à une heure après midi, vous n'eussiez pas encore reçu ma lettre relative à la reconnaissance du général Delmas sur Kamens.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 25 septembre 1813.

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 24. J'ai ordonné qu'effectivement, sans défaire le pont ac-

tuel, on établit des piles sur bateaux, qui nous donneront, sous quarante-huit heures, le passage du pont de pierre. Faites exécuter cet ordre. Cela fera deux ponts au lieu d'un, ce qui nous sera avantageux jusqu'à ce que nous ayons définitivement un véritable pont. — Donnez des ordres pour qu'à Meissen on ne laisse plus descendre aucun bateau pour Torgau, puisque la rivière n'est pas libre.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 27 septembre 1813, dix heures du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur ordonne que vous portiez votre quartier général à Wurtzen, et que vous placiez vos trois divisions, l'une près de Eulenbourg, une autre à Wurtzen, et une autre entre Wurtzen et Meissen : par exemple à la petite ville d'Oschatz ou dans celle de Mügeln.

« Quant au premier corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, l'intention de l'Empereur est que vous le placiez à Dahlen et Schilda, si toutefois il y a du fourrage dans ces endroits.

« Vous laisserez une brigade de grosse cavalerie et une brigade d'infanterie à Meissen, jusqu'à ce qu'elles y soient relevées.

« Je donne l'ordre à cinq cents hommes montés

du 3e de hussards et du 27e de chasseurs, appartenant au cinquième corps de cavalerie, qui sont à Wilsdruff, de se rendre à Meissen pour y relever la brigade de cavalerie que vous aurez laissée dans cette place.

« L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que vous formiez cinq colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie ; les trois premières seront destinées à occuper la position vis-à-vis Mühlberg, la petite ville de Strehla et les positions entre Strehla et Meissen, chacune de ces colonnes ayant six pièces de canon sur le bord de la rivière. Les deux autres seront destinées à aller en partisans pour nettoyer tout ce qui se trouverait entre Torgau et Dresde, Colditz et Meissen, et il suffira que ces dernières colonnes aient deux pièces d'artillerie.

« Le général Margaron a sous ses ordres, à Leipzig, différents détachements appartenant au premier corps de cavalerie; il a déjà dû faire rejoindre ceux qui faisaient partie des brigades Piré et Valin; il doit lui rester les suivants :

PREMIÈRE DIVISION ET CAVALERIE LÉGÈRE, GÉNÉRAL BERKEIM.

	Hommes.		Chevaux.	Hommes.		Chevaux.
1er de chevau-légers.	128	—	135	352	—	395
3e *id.*	63	—	71			
5e *id.*	94	—	104			
8e *id.*	67	—	83			
A reporter,				352	—	395

					Report,	352	—	393
2e de cuirassiers.	37	—	36					
3e *id.*	9	—	13					
6e *id.*	109	—	116			219	—	244
9e *id.*	21	—	21					
7e de dragons.	31	—	35					
19e de chasseurs.	12	—	23					
					Total	571	—	637

« La division Berkeim étant avec le deuxième corps, je donne l'ordre au général Margaron d'envoyer les quatre premiers détachements ci-dessus à Freyberg pour rejoindre leurs corps. Quant aux six autres détachements, je lui prescris de les diriger sur Wurtzen et de vous informer de leur marche. Je vous prie, monsieur le maréchal, de m'instruire de leur arrivée et de les faire réunir à leurs régiments respectifs.

« Pour le prince vice-connétable, major général.

« Le général de division, chef de l'état-major.

« Comte Monthion. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 27 septembre 1813, quatre heures et demie du matin.

« Monsieur le maréchal, j'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 26, qui rendait compte que votre quartier général était à Ocrill. L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez passer l'Elbe

au sixième corps d'armée et au premier corps de cavalerie, et que vous vous échelonniez sur Torgau. Il serait convenable de ne faire occuper le bord de la rivière que par des troupes légères et de prendre une route qui ne serait soumise ni en vue de la rive droite.

« Le cinquième corps de cavalerie devra s'approcher de Dresde de manière à garder les routes de Dresde, Radenbourg, Grossenhayn et Meissen dans la position la plus favorable. Grossenhayn se trouvant trop loin, il ne sera pas possible qu'on puisse garder cette place lorsque vous aurez quitté Meissen. Le quartier général du cinquième corps de cavalerie pourrait être placé à Moritzbourg.

« Gardez en force la tête de pont de Meissen; faites-moi connaître si tous les blockhaus qui ont été établis de Meissen à Torgau sont garnis de troupes, afin d'être assuré que la route soit gardée.

« Si l'infanterie ennemie s'approchait trop de Meissen pendant que vous y serez, débouchez sur elle et donnez-lui une leçon. Le prince de la Moskowa a repoussé, le 24, l'ennemi entre Wittenberg et Torgau. Vous en aurez sûrement reçu des nouvelles. — L'Empereur en attend à chaque instant, et il est probable que, dans la journée, il vous enverra de nouveaux ordres pour prononcer votre mouvement sur Leipzig ou Torgau; ce sera sans

doute sur Torgau. Faites en sorte que votre première division prenne une direction intermédiaire et que l'ennemi ne puisse connaître définitivement celle que vous suivrez.

« Pour le prince vice-connétable, major-général,

« Le général de division, chef de l'état-major,

« Comte MONTHION. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 27 septembre 1813, neuf heures du matin.

« Mon cousin, votre première division arrivera demain à Eilenbourg; votre seconde à Wurtzen, et votre troisième à Oschatz. La cavalerie du général Latour-Maubourg sera sur Dahlen et Schilda. Votre quartier général sera demain à Wurtzen. Vous donnerez ordre qu'une brigade de grosse cavalerie reste à Meissen jusqu'à ce qu'elle y soit relevée par six cents hommes de cavalerie qui appartiennent au cinquième corps et qui sont aujourd'hui à Wilsdruf. — Tenez votre quartier général toute la journée d'aujourd'hui à Meissen. — Vous formerez trois colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de cavalerie, un bataillon d'infanterie et six pièces d'artillerie à cheval. Vous aurez soin que ces colonnes soient bien commandées, et vous en enverrez une vis-à-vis Mühlberg, une sur Strehla

et la troisième entre Strehla et Meissen, sur les points où il y avait des bacs. Ces colonnes battront toute la rive et empêcheront tout passage: elles feront construire des blockhaus intermédiaires entre ceux qui existent déjà, de manière qu'au lieu qu'il y en ait toutes les deux lieues il y en ait de lieue en lieue; elles feront voir qu'elles ont de l'artillerie en la promenant le long de la rivière pour la montrer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et elles détruiront à coups de canon tous les bateaux de l'ennemi. — Vous formerez deux autres colonnes, chacune de trois à quatre cents hommes de cavalerie légère, cinq cents hommes d'infanterie et deux pièces d'artillerie. Vous les ferez commander par des officiers intelligents qui concerteront leurs mouvements avec le prince Poniatowski, le général Lefebvre-Desnouettes, le général Lorge et le duc de Padoue, pour courir après les partisans ennemis et faire en sorte qu'il n'y en ait aucun entre Leipzig et l'Elbe.— Faites une instruction pour toutes ces colonnes; elles ne doivent jamais passer la nuit dans le lieu où elles auraient vu coucher le soleil. Toutes ces colonnes doivent être très-actives, correspondre entre elles et purger entièrement le pays des partis ennemis. — Le prince Poniatowski est à Waldheim; sa cavalerie légère est à Colditz; elle se liera donc avec la vôtre. Le géné-

ral Lefebvre-Desnouettes est à Altenbourg, et le duc de Padoue a beaucoup de cavalerie à Leipzig. Mettez-vous en correspondance avec lui. Le prince de la Moskowa est à Pretsch et à Kemberg. — Dans cette position, vous serez à portée de vous joindre au prince de la Moskowa pour couvrir Leipzig et couper à l'ennemi le chemin de l'Elbe, ou bien de prendre l'offensive par Wittenberg pour faire tomber tous les ponts de l'ennemi, ou enfin revenir sur Dresde, sur Chemnitz ou sur Altenbourg, pour s'opposer aux mouvements que l'ennemi pourrait faire de la Bohême. Le duc de Bellune est à Freyberg. — Il va vous arriver d'Erfurth trois mille hommes d'infanterie pour votre corps. — Je donne ordre au général Margaron de renvoyer au premier corps de cavalerie les mille hommes de ce corps qu'il a à Leipzig.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 28 septembre 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, je vous préviens que, d'après les intentions de l'Empereur, je donne l'ordre au général Lhéritier de réunir tout le cinquième corps de cavalerie à Meissen et de rester dans cette place. Ce général formera deux

colonnes, chacune de quatre à cinq cents chevaux, avec deux pièces d'artillerie. L'une sera chargée de la garde de l'Elbe depuis Meissen jusqu'à Riesa, et l'autre de Meissen à Dresde, et il se tiendra avec le reste de son corps à Meissen pour se porter partout où cela serait nécessaire. Par ce moyen, monsieur le duc, vous pourrez ne former que deux colonnes au lieu de trois pour garder la rive gauche de l'Elbe.

« L'Empereur ordonne, monsieur le maréchal, que vous laissiez une brigade d'infanterie, avec sa batterie, pour occuper Meissen jusqu'à ce qu'elle y soit remplacée par d'autres troupes; elle tiendra un bataillon dans la tête de pont. Le pont sera attaché aux piles du pont de pierre. Les canons du château et l'artillerie de la brigade seront mis en batterie sur la rive gauche pour protéger la tête de pont. S'il était à craindre que le pont fût rompu, il serait établi un bac pour la communication d'une rive à l'autre. Sa Majesté vous recommande, monsieur le duc, de laisser un bon général de brigade pour être chargé du commandement de la brigade que vous laisserez à Meissen jusqu'à ce qu'elle soit remplacée. Je vous prie de m'informer de l'exécution de ces dispositions.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef d'état-major,

« Comte MONTHION. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 28 septembre 1813.

« Mon cousin, je vous suppose aujourd'hui à Wurtzen. L'ennemi, qui avait établi un pont vis-à-vis de l'Elster et qui avait une très-belle tête de pont, a reployé son pont, le général Bertrand l'ayant chassé de Wartenbourg. Ce général a démoli la tête de pont et s'est porté le 26 à l'appui du prince de la Moskowa, qui marchait sur Dessau. — Le général Lefebvre-Desnouettes était toujours à Altenbourg. Il aurait marché sur Zwickau, mais les mouvements de Dessau l'empêchaient de s'éloigner de Leipzig. — Le duc de Castiglione sera avec tout son corps après-demain à Iéna.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Schleesen, le 28 septembre 1813, cinq heures du matin.

« Mon cher maréchal, j'ai poussé l'ennemi le 26 et le 27 jusque près de Dessau ; il a brûlé ses ponts sur la Mulde et passé l'Elbe. Je ferai, ce matin, la même opération qu'à Wartenbourg, resserrant l'ennemi dans sa tête de pont par les deux rives de la Mulde et la gauche de l'Elbe ; mais il est probable qu'il ne laissera personne sur cette rive et qu'il repliera son pont. On a distingué hier un grand mou-

vement dans l'armée ennemie, vers Roslau, et on a remarqué une colonne marchant sur Zerbst, où est le quartier général du prince royal de Suède, et une autre se dirigeant sur Koswig.

« Il paraît que l'ennemi a fait une ligne de circonvallation à sept cent toises de Wittenberg, et qu'il prépare des batteries pour repousser nos colonnes si elles débouchaient par cette place. Le bombardement a continué cette nuit. J'envoie ce matin le général du génie Blein à Wittenberg pour reconnaître la tranchée ennemie. On pense que c'est Bulow qui est chargé de ce siége, et que Tauenzien est en observation vers l'Elster. Les corps suédois et russes sont vers Koswig et Zerbst. Les Suédois, en quittant Dessau, ont dit qu'ils repassaient l'Elbe, parce que l'Autriche avait fait une paix séparée avec l'empereur Napoléon.

« Je compte établir le général Dabrowski à Acken afin de l'employer à chasser tous les partis ennemis qui peuvent se trouver entre la Saale et la Mulde, et de rétablir insensiblement nos communications avec Magdebourg.

« Je pars pour Dessau.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

« *P. S.* Le général Bertrand est avec ses principales forces à Kemberg. Une de ses divisions est

ici et l'autre en arrière de Schmiedeberg et Pretsch. Le général Régnier reste à Oranienbaum. La première brigade du général Guilleminot, avec la cavalerie légère, resserrera l'ennemi dans sa tête de pont de Roslau. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 30 septembre 1813, trois heures du matin.

« L'Empereur me charge de vous faire connaître que le prince Poniatowski a l'ordre de se porter aujourd'hui à Frohbourg, et qu'il dirige sa cavalerie sur Altenbourg et Borna. Le général Lauriston partira à la pointe du jour pour se rendre à Nossen, et enverra une avant-garde sur Waldheim. Ce général se mettra en correspondance avec vous. Le duc de Bellune porte sur Chemnitz une forte division avec de la cavalerie, et l'éclairera fortement du côté de Marienberg ; il mettra son quartier général en avant de Freyberg. — Le général Souham, qui a son quartier général sur le chemin de Grossenhayn, à la hauteur du camp retranché de Dresde, a l'ordre de faire partir, à cinq heures du matin, en les faisant passer de la rive droite sur la rive gauche, une batterie de douze et les batteries d'artillerie à cheval, ainsi qu'une division d'infanterie, la brigade de cavalerie légère du général

Beurmann, et le quartier général de son corps d'armée. Tout cela se rendra à Meissen par la rive gauche. Arrivé à Meissen, le général Souham renverra la brigade d'infanterie du sixième corps, qui s'y trouve, rejoindre son corps, ainsi que toute l'artillerie qui appartiendra au sixième corps.

« Le prince Poniatowski sera ainsi placé à une journée sur votre gauche. Vous devez correspondre, monsieur le duc, avec le général Lauriston et le prince Poniatowski, pour agir selon les circonstances. Il n'est pas encore démontré que l'ennemi ait fait sur Altenbourg un mouvement considérable d'infanterie ; Sa Majesté suppose qu'il a envoyé seulement quelques divisions légères pour soutenir sa cavalerie ; il est probable que cela l'éclairera parfaitement dans la journée. Le prince de la Moskowa ayant pris Dessau, l'ennemi a voulu le reprendre en l'attaquant avec la garde suédoise ; mais elle a échoué et a été écrasée.

« Pour le prince vice-connétable, major-général,

« Comte MONTHION. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 30 septembre 1813, trois heures et demie du matin.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 28, où vous me faites connaître que vous vous rendrez à

Leipsig et réunirez le premier corps de cavalerie à Wurtzen. Le prince Poniatowski se rend aujourd'hui de Waldheim à Frohbourg, à une journée sur votre gauche; il fera battre Altenbourg et Borna. Le cinquième corps se rend à Nossen, son avant-garde à Waldheim; le deuxième corps se rend à Chemnitz avec le cinquième corps de cavalerie. Le duc de Castiglione devra arriver demain à Iéna. — Je fais relever votre brigade à Meissen par la division Souham. — L'ennemi a-t-il dirigé vingt-cinq mille hommes d'infanterie sur Altenbourg? Si cela est, il faut couper et enlever ce corps. N'a-t-il envoyé que de la cavalerie; il faut encore harceler et obliger ce corps à se reployer. — Le prince de la Moskowa, avec les quatrième et septième corps, le troisième corps de cavalerie et la division Dombrowski [1] se trouve avoir quarante mille hommes. — Le sixième corps, le huitième, le cinquième, le premier corps de cavalerie, le quatrième et la division Margaron, cela vous fera près de soixante mille hommes. — Correspondez avec le prince Poniatowski et le général Lauriston.

« NAPOLÉON. »

[1] Dans la *Correspondance et Documents*, les noms de lieux et de personnes sont diversement écrits, par exemple, l'Empereur écrit *Dombrowski*, le maréchal Ney *Dabrowski*, etc., etc. Nous avons cru devoir laisser subsister les deux orthographes, puisqu'elles sont dans les originaux. (*Note de l'Éditeur.*)

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 1er octobre 1813, quatre heures du matin.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 29, à onze heures du soir. — La brigade que vous avez laissée à Meissen a été remplacée par le troisième corps. Laissez du monde à Wurtzen et faites-y travailler à la double tête de pont, et surtout à l'établissement d'un bon pont sur pilotis. La Mulde déborde. Il est nécessaire que nous soyons maîtres de ce passage. — Le 30, le prince Poniatowski a eu son quartier général à Rochlitz. Aujourd'hui, 1er octobre, il sera à Frohbourg ou à Altenbourg. Le comte de Valmy a dû coucher, le 30, à Frohbourg et a dû envoyer un fort détachement sur Borna. Le général Uminski a dû occuper Roda, et le prince Sulkowski a été sur Penig. — Le cinquième corps était hier, 30, à Nossen et à Waldheim. — Les troupes du duc de Castiglione ne devaient pas tarder à paraître du côté d'Iéna. — Jusqu'à cette heure, il paraîtrait que le général Platow, fils de l'hetman, avec Thielmann, et soutenu d'une division légère, se porte sur la Saale. Il paraîtrait que cette division légère serait commandée par le général Baumgarten. Le général Klenau paraîtrait se trouver à

Comotau. — Dans la journée, tout ceci va parfaitement s'éclaircir. — Il paraîtrait que Platow avait sous ses ordres mille à douze cents Cosaques; le régiment palatin de Ferdinand autrichien, et le régiment de Hesse-Hombourg autrichien; enfin, il paraîtrait que le général Platow se serait porté sur Penig et de là sur Altenbourg, laissant le général Baumgarten à Chemnitz.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 1er octobre 1813, quatre heures du matin.

« Mon cousin, vous nous avez pris douze cents quintaux de farine à Meissen. Renvoyez-nous-les. Le duc de Padoue a l'état de ce que Leipzig, Wurtzen et autres bailliages nous doivent fournir ici. Prenez toutes les mesures pour nous faire venir mille quintaux de farine par jour. Écrivez aux baillis. Envoyez des commissions et faites partir des convois. Nous avons aussi du riz qui nous appartient à Leipzig. Prenez des informations et faites-le partir. Enfin prenez des mesures pour nous approvisionner. Le duc de Padoue est au fait de la distribution que la régence a faite, entre tous les bailliages, pour les farines que chacun doit fournir.

— Surtout ne retenez rien pour vous de tout ce qui doit nous être adressé à Dresde.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Pötnitz, le 1er octobre 1813.

« Mon cher maréchal, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier de Leipzig. J'en ai également reçu une cette nuit du prince major général, en date du 29 septembre, par laquelle il me mande que l'Empereur désire que votre corps d'armée soit employé dans l'opération qui aura pour objet de faire lever le siége de Wittenberg. En attendant qu'elle ait lieu, je pense que la position qu'il serait le plus convenable de faire prendre à vos troupes, pour remplir le double but de couvrir Leipzig et de m'appuyer au besoin, serait de placer une de vos divisions à Düben, une autre à Bitterfeld et Delitzsch, et la troisième qui, avec la cavalerie du général Latour-Maubourg, couvrirait les communications de Dresde, pourrait être établie à Wurtzen. Dites-moi, mon cher maréchal, si vous jugez à propos de faire exécuter ce mouvement à votre corps d'armée, afin que, si vous y consentez, je puisse faire serrer sur moi les troupes que j'ai sur ces divers points, et

qui me seront très-utiles pour resserrer et observer l'ennemi et l'empêcher de passer l'Elbe en corps d'armée. Je pense que le général Dalton se décidera enfin bientôt à envoyer d'Erfurth à Leipzig les troupes dont il peut disposer, et qui sont au nombre de douze mille hommes, et que dès lors M. le duc de Padoue n'aura plus besoin de votre appui ni du mien pour conserver cette ville.

« Nous ouvrons la tranchée devant la tête de pont de l'ennemi, entre la droite de la Mulde et la gauche de l'Elbe, et nous élevons des batteries: déjà tous ses postes sont rentrés, et nous sommes à quatre cents toises de ses ouvrages; j'espère que demain nous nous en serons approchés à deux cents. Lorsque cette opération sera terminée sur cette rive de la Mulde, je la ferai faire également sur la rive gauche. Je fais aussi établir sur cette rivière un pont de bateaux à six cents toises de la tête de pont, afin que mes troupes puissent rapidement passer d'une rive à l'autre et se soutenir au besoin. On s'occupe également à retrancher les points principaux de Dessau, de manière à mettre cette ville à l'abri d'un coup de main et à en faire une espèce de tête de pont. Woronzow et Czernitchef sont toujours entre Acken et Dessau avec quelques détachements d'infanterie. Mais ce ne sera que lorsque j'aurai mis l'ennemi dans l'im-

possibilité de déboucher par Roslau que je pourrai m'occuper de forcer ces partisans à évacuer le pays entre la Saale et la Mulde. Le camp principal de l'ennemi est toujours à Roslau et le quartier général du prince de Suède à Zerbst.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 5 octobre 1813.

« Mon cousin, tous les bruits que l'on fait courir sont controuvés. Il n'y a pas de corps d'armée ennemi sur Géra; il n'y en a pas sur Altenbourg; il n'y a de ce côté que le corps de l'hetman Platow et de Thielmann. Il faut mettre une grande circonspection dans vos mouvements. Avant tout, il faut soutenir le prince de la Moskowa. Le roi de Naples, avec le deuxième, le cinquième et le huitième corps, qui sont entre Freyberg, Chemnitz et Altenbourg, se trouve, dans l'ordre naturel, opposé à tout ce qui arriverait de Bohème. D'ailleurs, un officier que vous m'enverriez en poste pourrait, en moins de vingt heures, vous rapporter ma réponse. Je vous le répète : couvrir Leipzig, puisque vous y êtes, empêcher le passage de l'Elbe de Wittenberg à Torgau, secourir Torgau, appuyer le prince de la Moskowa, voilà le premier but que vous devez vous proposer;

le reste viendra après. J'attends aujourd'hui des nouvelles du prince Poniatowski et l'arrivée de mes troupes à Chemnitz, ce qui me mettra à même de prendre un parti.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 3 octobre 1813.

« Mon cousin, le prince Poniatowski est arrivé à Altenbourg le 2 octobre. — Voici ce qui s'est passé : — Dans les premiers jours de septembre, le colonel Münsdorf est arrivé à Altenbourg avec un détachement de mille à onze cents chevaux. — Thielmann est venu le rejoindre avec trois mille chevaux. D'Altenbourg, ces troupes poussèrent des partis sur Zeitz, Borna, Freybourg, Weissenfels, Mersebourg et Géra. Le général Lefebvre-Desnouettes les repoussa, les rejeta sur Altenbourg, et ensuite sur Zwickau. Mais, le 28, l'hetman Platow déboucha sur Altenbourg avec ses Cosaques, trois mille hommes d'infanterie autrichienne et deux mille cavaliers autrichiens. Le général Lefebvre fut attaqué de front dans le temps que Thielmann le tournait sur Zeitz. Le 28 au soir, Platow était de retour à Altenbourg; le 29, Thielmann y était également revenu. Platow rentra avec sa troupe à Chemnitz, en partie le 29 et en partie

le 30. — Thielmann et le comte Münsdorf restèrent à Altenbourg; mais, le 2, au moment où ils faisaient leur mouvement de retraite sur Zwickau, la cavalerie du prince Poniatowski les chargea, leur sabra cinq à six cents hommes, et fit trois cents prisonniers. En faisant ses adieux aux magistrats d'Altenbourg, Thielmann leur a dit qu'il jugeait que les Français venaient sur lui, que la ville serait occupée par eux, et qu'il s'en allait. Il paraît que l'infanterie autrichienne que Platow avait sous ses ordres était du corps de Klenau; que ce corps de Klenau n'est que de six mille hommes de cavalerie et au plus de quinze mille hommes d'infanterie; qu'il occupe Chemnitz, Marienberg et Augustenbourg. — Le prince Poniatowski occupe Frohbourg et Windischleybe. — J'attends à chaque instant des nouvelles de l'entrée du roi de Naples à Chemnitz. Vous voyez donc que le mouvement de vingt mille Autrichiens sur Altenbourg est controuvé. — Faites mettre dans les journaux de Leipzig que le général Thielmann a été battu par le prince Poniatowski, qui lui a fait six cents prisonniers et lui a tué et sabré beaucoup de monde.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Pötnitz, le 3 octobre 1813.

« Mon cher maréchal, je reçois votre lettre d'hier.

« L'Empereur m'a écrit, le 1er, pour me faire connaître l'emplacement des corps d'armée. Sa Majesté pense que l'ennemi pourrait déboucher de la Bohême par Marienberg. J'attends des nouvelles du général Bertrand, qui est parti de Worlitz dans la nuit du 1er au 2 pour se rendre à Wartenbourg, afin de rejeter sur la rive droite des détachements prussiens du corps de Borstell, qui travaillent au rétablissement du pont vis-à-vis d'Elster. On a entendu hier le bruit du canon dans cette direction. Ma ligne est bien étendue, et je ne pourrais opposer qu'une faible résistance aux mouvements de l'ennemi s'il débouchait par son pont de Roslau. Les ouvrages qui couvrent ce pont sont tellement forts et si bien armés, que je ne puis raisonnablement entreprendre de les forcer. Le général Dabrowski quitte Delitzsch pour s'établir à Dessau. Le général Fournier occupe Raguhn et envoie des reconnaissances sur Delitzsch et Düben. Si je parviens à resserrer l'ennemi dans ses ouvrages de manière à ce qu'il ne puisse pas déboucher, alors je tâcherai de chasser les partis qui se trouvent entre la Saale et la Mulde.

Si Czernitcheff est en marche sur la Westphalie, il reste également ici beaucoup de cavalerie légère sous les ordres de Woronzow.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Pötnitz, le 3 octobre 1813, cinq heures du soir.

« Le général Bertrand m'écrit ce matin de Wartenbourg à onze heures; il est aux prises depuis sept heures avec l'ennemi, qui attaque vigoureusement et auquel il suppose beaucoup de forces. Il me paraît bien important que vous fassiez occuper fortement le point de Düben, afin que, si l'ennemi forçait ma droite, il ne puisse pas arriver sans obstacle à Leipzig. C'est d'ailleurs dans cette position de Düben que vous seriez en mesure de me soutenir, suivant l'ordre que l'Empereur m'annonce, par sa lettre d'avant-hier, qu'il vous en a donné.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bitterfeld, le 4 octobre 1813, deux heures de l'après midi.

« Mon cher maréchal, l'armée ennemie de Silésie, après avoir marché presque sans interruption

pendant cinq jours et cinq nuits, a jeté un pont sur l'Elbe, vis-à-vis Elster, dans la nuit du 2 au 3, et a attaqué hier, à sept heures du matin, le général Bertrand, qui occupait la forte position de Wartenbourg, et qui, après s'être battu depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, et après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte considérable, a dû se replier sur Klitzschena. Ma droite se trouvant ainsi tournée par des forces très-supérieures, et pouvant être attaquée sur les deux rives de la Mulde par l'armée du prince de Suède, il m'a paru indispensable de me retirer sur Delitzsch. Il est de la dernière importance que l'Empereur prenne sur-le-champ un parti décisif; car, d'ici au 6, l'ennemi peut diriger plus de cent mille hommes sur Leipzig. Les prisonniers faits par le général Bertrand appartiennent aux corps de Langeron, Kleist et Sacken. La perte du quatrième corps n'est pas considérable, parce que les troupes étaient avantageusement postées derrière des digues et des abatis; mais la division wurtembergeoise, qui était de quatorze cents hommes et qui défendait le village de Blodding, a été presque entièrement détruite.

« J'occupe faiblement Düben; le reste de mes troupes est à Bitterfeld et à Delitzsch.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 4 octobre 1813

« Mon cousin, je reçois votre lettre. J'approuve le parti que vous prenez. Réunissez votre corps, le premier corps de cavalerie, et marchez à l'ennemi; enlevez-lui ses ponts de Waldenbourg, Dessau et Acken; qu'il ne lui en reste aucun. — Le duc de Castiglione doit être arrivé aujourd'hui à Iéna. Le prince Poniatowski est à Altenbourg. — Le roi de Naples doit être à Chemnitz. J'en attends des nouvelles à chaque instant. On a fait hier deux ou trois cents prisonniers à la division Baumgarten entre Chemnitz et Freyberg. — Vous m'envoyez des officiers qui sont des enfants, qui ne savent rien et ne peuvent donner verbalement aucun renseignement; envoyez-moi des hommes. — Le troisième corps se porte sur Torgau; une de ses divisions sera demain, 5, à Belgern.

« NAPOLÉON. »

« *P. S.* Communiquez ces nouvelles au prince de la Moskowa, et faites-lui connaître combien il est important d'enlever à l'ennemi tous ses ponts. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Delitzsch, le 5 octobre 1813.

« Je m'empresse de vous faire connaître les positions qu'occupent les troupes sous mes ordres.

« Le général Dabrowski est à Bitterfeld.

« La division de cavalerie légère du général Fournier, à Landsberg, poussant des reconnaissances sur Halle.

« La division de cavalerie du général Defrance, en seconde ligne, derrière le général Fournier, à Zschernitz.

« Le septième corps aura la division Durutte à Göllmenz et Lukenwhna, point intermédiaire de Düben et Eulenbourg. Les deux autres divisions de ce corps, à Broda, occupant Delitzch et Bendorf. Sa cavalerie légère à Koltzau.

« Le quatrième corps, à Zschortau.

« Je sais que vous occupez Düben et Eulenbourg, et je pense que vous avez toujours une ou deux divisions à Leipzig.

« Nous manquons de munitions. Le quatrième corps a tout consommé. Ne pourriez-vous pas, mon cher maréchal, céder au général Bertrand un approvisionnement simple pour six pièces de douze, deux obusiers de six pouces, douze pièces de six et

quatre obusiers de vingt-quatre, ainsi que dix caissons de cartouches d'infanterie. On assure qu'il y a des dépôts considérables à Torgau, et qu'il s'y trouve, entre autres, plus d'un million de cartouches en réserve; vous pourriez vous remplacer dans cette ville, avec laquelle vous communiquez.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Delitzsch, le 5 octobre 1813, huit heures du soir.

« Mon cher maréchal, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite aujourd'hui de Hohen-Priegnitz. Il ne s'agit pas, je crois, de serrer sur Eulenbourg pour conserver ce débouché, mais bien de nous rassembler le plus promptement possible sur Leipzig.

« Les divisions Fournier et Defrance, que j'ai détachées aujourd'hui sur Landsberg, ont été forcées de rétrograder, et l'ennemi les a suivies jusqu'à une demi-lieue d'ici, en avant de Gros-Kühna. L'ennemi s'est également présenté à Schenkenberg; il a fallu de l'infanterie et du canon pour l'éloigner. Enfin, le général Dabrowski, après s'être battu contre des forces supérieures, a évacué Bitterfeld; il est à Paupitzsch et se rapprochera en-

core cette nuit de Delitzsch. Ce général a vu plus de quatre mille hommes de cavalerie passer la Mulde entre Bitterfeld et Düben.

« Je viens d'ordonner à la division Durutte, qui est à Lukenwhna, de rentrer en ligne demain matin à la hauteur de Mocherwitz. Je pense, mon cher maréchal, que vous devez venir prendre position à Lukenwhna, gardant Eulenbourg par un régiment d'infanterie et un détachement de cavalerie; cette troupe aurait, en cas d'événement, sa retraite assurée sur Leipzig, et pourrait même, au besoin, se diriger sur Wurtzen.

« Si vous jugez convenable de vous rassembler à Lukenwhna ou à Cremsitz, j'attendrai l'ennemi demain à Delitzsch; nous nous trouverions parfaitement en mesure de livrer bataille à l'ennemi ou de nous retirer ensemble, s'il nous présentait des forces supérieures. Je ne crois pas que l'ennemi ose engager un petit corps avec la Mulde à dos; ainsi nous pourrions attendre et gagner la journée de demain. Il faut espérer que l'Empereur nous donnera de ses nouvelles, et que Sa Majesté va prendre un grand parti.

« J'attends, mon cher maréchal, votre réponse à la proposition que je viens de vous faire pour prendre mes dispositions définitives.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 5 octobre 1813, deux heures du matin.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 4 octobre, datée d'Eulenbourg. Je n'ai encore reçu aucune nouvelle des affaires du général Bertrand que par votre lettre d'hier. J'aurais bien voulu que vous m'eussiez donné quelques détails. Donnez-moi tous ceux que vous aurez. — Le troisième corps a dû avoir, hier 4, une division à Meissen; une à Riesa et l'autre à Strehla. J'ai donné ordre qu'une division marchât sur Belgern. Je donne au troisième corps l'ordre de marcher tout entier sur Torgau. Il est, dès ce moment, à votre disposition. Ordonnez qu'à Torgau on y joigne tous les hommes de son dépôt qui sont disponibles. — Il est de la plus haute importance que vous fassiez rétablir le pont de Düben, et que vous marchiez rapidement pour détruire le pont de l'ennemi. Votre réunion avec le prince de la Moskowa et le général Dombrowski, est aussi de la plus haute importance. — Je donne ordre au duc de Castiglione de se porter sur Leipzig avec son corps d'armée. — Il est urgent de reeter l'ennemi au delà de la rivière, avant qu'il ait de nouveaux renforts.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Dresde, le 6 octobre 1813, neuf heures du matin.

« Mon cousin, le duc de Padoue me fait passer votre lettre, datée le 5 de Lindenhain. J'avais reçu vos lettres précédentes. J'ai également reçu, par le duc de Padoue, une lettre du prince de la Moskowa, du 4 à deux heures après-midi. — Je vous ai déjà fait connaître que le troisième corps était échelonné sur la route de Meissen à Torgau; il a dû être concentré, aujourd'hui 6, à Torgau. Je serai ce soir à Meissen, avec quatre-vingt mille hommes, ayant mon avant-garde à l'embranchement de la route de Leipzig et de celle de Torgau. J'y recevrai vos lettres qui me décideront à prendre l'une ou l'autre de ces routes. Les reconnaissances envoyées hier sur la rive droite, jusqu'à dix lieues de Dresde, n'ont trouvé que peu de monde, et le commissaire du cercle de Königsbruck nous a instruit en détail des forces et du mouvement de l'armée ennemie. — Comme le troisième corps est sous vos ordres, j'ignore la direction que vous lui avez donnée; mais je suppose que demain matin je serai parfaitement éclairé là-dessus. — Je me propose de me porter sur Torgau, et de là de marcher sur la rive droite pour couper l'ennemi et lui

enlever tous ses ponts sans être obligé de lutter contre ses têtes de pont. En marchant par la rive gauche, il y a l'inconvénient que l'ennemi peut repasser la rivière et éviter la bataille; mais, dans cette seconde hypothèse, nous pouvons déboucher par Wittenberg. — Au reste, comme l'ennemi a l'initiative du mouvement, je ne pourrai me décider sur le plan à adopter définitivement que lorsque je connaîtrai l'état de la question le 6 au soir.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Göllnenz, le 6 octobre 1813, six heures du matin.

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite ce matin à quatre heures.

« Je sens parfaitement que vous ne pouvez pas quitter de jour votre position devant l'ennemi qui, ayant rétabli le pont de Düben, ne manquerait pas de faire du mal à votre arrière-garde. J'établis en conséquence les quatrième et septième corps à Naundorf et Klwölkau. La division Dabrowski restera à Delitzsch tant qu'elle pourra s'y maintenir. La division Fournier prend position à Lindenhain, s'éclairant sur Bitterfeld par Reibitz. La division Defrance restera ici à Göllnenz. Comme il serait

impossible que nos deux corps, en partant ce soir à la chute du jour, pussent passer sur la droite de la Mulde à Eulenbourg, je resterai en seconde ligne derrière vous jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure à laquelle je me mettrai en marche sur Wurtzen, d'où j'irai prendre position à Schilda. Vous, mon cher maréchal, après avoir passé par Eulenbourg, vous iriez prendre position à Mackern ou Reichenbach, et nous serons dès lors en mesure de marcher sur le flanc de l'ennemi.

« Faites-moi part, je vous prie, de vos observations sur le mouvement projeté et l'ensemble des manœuvres.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bennevitz, le 7 octobre 1813, six heures du matin.

« Je reçois votre lettre d'hier soir.

« Le général Régnier prend position à Pichen; il établit sur la Mulde, vis-à-vis Colla, un pont qui sera achevé ce matin. Ce général se mettra en communication avec votre corps d'armée à Taucha.

« Le quatrième corps prend la direction de Torgau pour rallier le troisième, s'il est encore près de cette place. Je ne vois pas que le troisième corps

puisse être exposé dans sa marche sur Eulenbourg, s'il a reçu l'ordre que vous lui avez donné de s'y rendre, puisque vous m'annoncez que l'ennemi a peu de monde aux environs de cette ville et que vous pensez qu'il opère sur votre gauche. Le duc de Padoue me mande que quelques régiments d'infanterie ennemie doivent être arrivés à Halle.

« Donnez des ordres, mon cher maréchal, pour faire arriver en toute hâte sur Leipzig tous les convois qui peuvent être entre cette ville et Erfurth; il faut rappeler tous les détachements et être serré en masse. Il ne s'agit plus, comme vous le remarquez fort bien, que de gagner du temps; l'Empereur, qui est définitivement en mouvement, ne tardera sans doute pas à faire changer la face des affaires.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bennewitz, le 7 octobre 1813, une heure de l'après-midi.

« Le général Dombrowski, auquel j'avais donné l'ordre de tenir hier jusqu'à quatre heures de l'après-midi le poste de Delitzsch, tandis que votre corps d'armée et celui du général Régnier faisaient leur mouvement, a été attaqué très-vivement par la cavalerie légère ennemie qu'il a toujours re-

poussée; il est parti de sa position à une heure du matin, et son arrière-garde a été suivie jusqu'à Taucha.

« Le général Régnier m'a rendu compte que vos troupes avaient entièrement évacué Eulenbourg hier au soir; je lui ai ordonné d'y envoyer mille à douze cents hommes pour la garde du pont, qui devient un débouché important, en ce moment où l'arrivée des renforts que l'Empereur conduit en personne annonce que nous allons reprendre l'offensive.

« Les Cosaques qui étaient hier à Wurtzen y ont laissé une proclamation qui annonce aux Saxons que le général Blücher marche sur Leipzig avec soixante mille hommes, et que l'armée française est détruite.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 6 octobre 1813, quatre heures.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre hier au soir à Votre Majesté un compte détaillé de ma position. En conséquence, je ne l'en entretiendrai pas encore une fois. Je prendrai la liberté seulement, au nom du bien du service, de lui dire qu'il est de la plus grande urgence qu'elle vienne ici; car, si elle

ne vient pas, nous allons faire de la mauvaise besogne, je ne puis en douter aux dispositions que je vois prendre. Le premier ordre que je reçois, si je l'exécutais, compromettrait l'armée de la manière la plus éminente, car il n'a été le résultat d'aucune espèce de calcul, ni de temps, ni d'opération. Je n'entre pas dans de plus grands détails pour ne pas fatiguer Votre Majesté. Je me borne à lui réitérer l'assurance que rien ne serait plus fâcheux pour son service que de voir la direction des opérations, dans la position délicate où nous sommes, confiée aux mêmes mains. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 8 octobre 1813, soir.

« Sire, je reçois la lettre de reproches que Votre Majesté a chargé le major général de m'écrire. Nous serions restés sur la Mulde sans difficulté, et nous y serions encore, sans les étranges combinaisons du prince de la Moskowa, les craintes exagérées, plus étranges encore, qu'il a eues de l'ennemi.

« Je n'ai quitté Düben que vingt quatre heures après que les troupes qui étaient à ma hauteur s'étaient retirées. Je n'ai quitté Hohen-Priegnitz que lorsque les troupes du prince de la Moskowa étaient depuis longtemps en marche sur Wurtzen.

« Sentant la nécessité de couvrir Leipzig, j'ai demandé avec instance au prince de la Moskowa de s'y rendre, et je serais resté à Eulenbourg pour garder les passages de la Mulde et rallier le troisième corps, quoique ce mouvement fût naturel au prince de la Moskowa, puisqu'il était plus à portée que moi; il s'y est refusé formellement et a persisté à se porter sur Wurtzen, trouvant apparemment qu'il n'était en sûreté que là.

« J'ai dû me porter sur Leipzig, parce que c'était le rôle qu'il m'avait assigné. Le prince de la Moskowa s'est chargé formellement de faire immédiatement un détour convenable pour rallier le général Souham à Wurtzen dans le cas où il aurait reçu l'ordre que je lui avais expédié, chose dont il était possible de douter.

« Enfin je n'ai point détruit le pont d'Eulenbourg, comme on l'a dit à Votre Majesté; mais je l'ai fait couper de manière à exiger cinq à six heures de réparation en faisant le calcul que, si le général Souham avait reçu l'ordre de mouvement, il serait garanti par là, pendant la matinée, de l'action des troupes qui m'avaient suivi et dont le nombre pouvait être fort augmenté pendant la nuit, et qu'ainsi il aurait sa retraite libre sur Wurtzen.

« Telles sont, Sire, les justifications que mon honneur exige que je présente à Votre Majesté,

et qui, je l'espère, me mettront à l'abri de tout blâme à ses yeux. »

LE MARÉCHAL NEY AU MARÉCHAL MARMONT.

« Bennewitz, le 8 octobre 1813.

« Je reçois la lettre que vous m'avez écrite de Schönfeld hier à onze heures du soir. Je ne crois pas l'ennemi en mesure de venir immédiatement à Leipzig pour y livrer bataille, et il est à présumer, d'après divers renseignements, que son projet est de prendre Wittenberg avant de se livrer à aucune entreprise sérieuse. Au surplus, il me semble que vous auriez tort de vous engager fortement avant notre réunion totale, et qu'il est convenable d'attendre, pour opérer cette réunion, que nous sachions si l'Empereur veut manœuvrer entre l'Elbe et la Mulde, ou entre la Mulde et la Saale. Quoi qu'il en soit, je prescris au général Régnier d'établir aujourd'hui sa ligne de manière que sa droite soit à la hauteur de Gotha et sa gauche vers Taucha, ayant un poste à Eulenbourg.

« J'écris au général Souham que, s'il ne croit pas pouvoir se maintenir à Eulenbourg, il remonte la Mulde pour venir s'établir à Nitzschwitz; il restera dans cette position jusqu'au retour sur la Mulde du général Bertrand, qui est allé à Torgau

tant pour y prendre des munitions que pour avoir des nouvelles de l'Empereur.

« Le général Dombrowsky est à Schmöllen, au-dessus de Wurtzen. Dans cette position, je puis en une marche me réunir à vous; mais je ne crois pas qu'il faille livrer bataille à Leipzig, et que, lorsque le convoi d'artillerie sera arrivé, il sera convenable que nous nous rapprochions de la Mulde pour y attendre les ordres de l'Empereur, que nous ne pouvons pas tarder à recevoir.

« Maréchal prince DE LA MOSKOWA. »

« *P. S.* Le général Souham est arrivé à Wurtzen. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Wurtzen, le 9 octobre 1813, une heure et demie du matin.

« L'Empereur ordonne que vous fassiez partir à six heures du matin le général Latour-Maubourg, avec tout le premier corps de cavalerie; le général Lefebvre-Desnouettes avec toute la cavalerie de la garde; la brigade du général Piré et la brigade du général Vallin. Pendant la marche, le général Lefebvre sera sous les ordres du général Latour-Mau-

bourg. Donnez vos ordres pour que ces corps arrivent le plus tôt possible à Eulenbourg, où l'Empereur se trouvera de sa personne. Il est nécessaire qu'ils y soient à onze heures du matin, et qu'ils battent le chemin direct de Düben. Prescrivez au général Lefebvre et au général Latour-Maubourg d'envoyer chacun un officier auprès de l'Empereur pour faire connaître l'heure à laquelle ils arriveront. Cette cavalerie nettoiera ainsi tout le pays depuis la route de Leipzig à Eulenbourg jusqu'à celle de Leipzig à Düben.

« Quant à vous, monsieur le maréchal, portez-vous aujourd'hui, avec votre corps d'armée, sur la route de Düben; vous aurez votre cavalerie légère et la division de cavalerie du général Lorge. Vous ferez éclairer par une colonne mobile la route de Leipzig à Delitzsch.

« Accélérez le retour de la division que vous avez détachée, et placez-la en réserve. Cela n'empêche pas, monsieur le maréchal, que vous ne fassiez partir à six heures du matin une bonne avant-garde d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, et que vous ne la suiviez avec vos deux divisions, attendu qu'il est nécessaire que vous soyez à la hauteur d'Eulenbourg aujourd'hui avant onze heures du matin.

« L'Empereur sera à huit heures du matin à Eu-

lenbourg, marchant, aujourd'hui 9, avec cent vingt mille hommes sur Düben.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef de l'état-major,

« Comte MONTHION. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Eulenbourg, le 10 octobre 1813, quatre heures du matin.

« L'Empereur ordonne que vous vous portiez, aujourd'hui 10, sur Düben, où sera le quartier général. Je vous préviens que le général Régnier est arrivé hier à Düben, que le général Langeron a évacué à son approche. Vous devez, monsieur le duc, vous assurer du mouvement que fait l'ennemi à Delitzsch et si son avant-garde, qui y était hier, a fait un mouvement rétrograde sur Bitterfeld. Si, au contraire, les troupes de l'ennemi qui étaient à Bitterfeld se portaient sur Delitzsch pour marcher sur Leipzig, vous prendrez alors une position parallèle à celle de l'ennemi, ayant votre ligne d'opération sur Düben, de manière à couvrir Düben et Eulenbourg. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que vous correspondiez plusieurs fois par jour avec le quartier général. Je donne ordre au général Lefebvre-Desnouettes de marcher entre la Mulde

et vous afin de maintenir toujours votre communication avec nous.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef de l'état-major,

« Comte MONTHION. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 10 octobre 1813, six heures et demie du soir.

« J'envoie un officier au-devant de votre première division pour lui dire de prendre position sur la rive gauche, sans passer ce soir la rivière. Cet officier continuera ensuite sa route jusqu'à ce qu'il rencontre vos deux autres divisions, pour leur dire également de prendre position où il les trouvera, afin qu'elles ne se fatiguent pas inutilement. Il reviendra ensuite faire connaître où vos trois divisions auront pris position, ainsi que votre cavalerie et votre artillerie.

« L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que, de votre personne, vous veniez voir Sa Majesté ce soir ou cette nuit.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef de l'état-major.

« Comte MONTHION. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 11 octobre 1813, quatre heures du matin.

« L'Empereur me charge de vous prescrire de passer aujourd'hui la Mulde aussitôt que Düben sera désencombré. Vous laisserez les généraux Lorge et Normam sur la rive gauche, et leur donnerez pour instruction de faire courir des partis sur Delitzsch et Bitterfeld. Vous dirigerez avec cette cavalerie, sur Bitterfeld, l'infanterie nécessaire pour obliger l'infanterie ennemie à évacuer cette position. L'Empereur désire, monsieur le duc, que vous dirigiez l'opération et que vous fassiez partir les troupes une heure avant le jour, de manière à savoir de bonne heure l'intention de l'ennemi sur Bitterfeld et Jesnitz.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef de l'état-major,

« Comte MONTHION. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 11 octobre 1813, onze heures du matin.

« Mon cousin, faites-moi connaître ce que veut dire le mouvement de l'ennemi sur Zorbig. Est-ce

pour aller à Dessau, ou pour se porter sur Halle ou sur Acken ?

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 11 octobre 1813, trois heures après midi.

« Mon cousin, un postillon qui arrive de Cöthen. et qui en est parti hier à trois heures après midi, fait le rapport que l'ennemi n'a plus personne à Raguhn, à Jesnitz, et fort peu de monde à Dessau. Il est donc très-important que vous poussiez à fond vos reconnaissances, et que vous sachiez positivement ce qu'il y a à Zorbig et dans la direction de Cöthen et de Halle.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 12 octobre 1813, quatre heures du matin.

« Mon cousin, choisissez une position d'où vous puissiez couvrir à la fois Düben, Jesnitz et Leipzig. Vous pourriez peut-être vous couvrir de la branche de la Mulde qui passe à Delitzsch, si toutefois elle n'est pas guéable. Alors vous vous trouveriez en communication avec le duc de Reggio qui a une

avant-garde à Raguhn et à Jesnitz; vous couvririez parfaitement Düben, dont vous pourriez vous placer à trois lieues, et vous seriez à portée de vous rendre, en une petite marche, sur Leipzig, et surtout de tomber sur le flanc du corps qui voudrait marcher de Halle sur cette ville. — Votre corps, baraqué ainsi dans une position avantageuse, serait d'un très-heureux résultat. Il ferait le prolongement de la ligne de Dessau, par Jesnitz, jusqu'à Borna, où se trouve le roi de Naples. Vous couvrirez par ce moyen Eulenbourg, et le général Lefebvre-Desnouettes pourra se porter en avant pour éclairer votre gauche. — En cas de nécessité, la garde déboucherait sur vous par Düben et Eulenbourg. — Il faudra placer des avant-gardes de cavalerie, infanterie et artillerie sur les routes de Halle, Cöthen et Leipzig. — Aussitôt que vous aurez choisi votre position et que votre corps sera en mouvement pour s'y rendre, vous vous mettrez en correspondance avec le duc de Padoue à Leipzig, avec lequel votre correspondance doit être très-sûre et très-rapide.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 12 octobre 1813, onze heures du soir.

« Mon cousin, je reçois votre lettre, que m'apporte l'officier d'ordonnance Gourgaud ; elle est datée d'aujourd'hui à neuf heures du soir. — Le prince de la Moskowa s'est emparé de Dessau ; il a fait deux mille cinq cents prisonniers, dont cinquante officiers. Il me mande, à trois heures après midi, que le général Tauenzien a passé à Dessau les ponts pour aller du côté de Roslau, et qu'on voit sur la rive droite des colonnes immenses de bagages et de parcs qui remontent la rivière, et toutes les probabilités sont que l'armée de Berlin tout entière a passé sur la rive droite aux ponts de Dessau et d'Acken. — Le général Régnier, le général Dombrowski et le duc de Tarente avaient passé à Wittenberg sur la rive droite ; à trois heures, nos avant-postes avaient passé Koswig. — A quatre heures, on a entendu une canonnade très-vive qui a duré jusqu'à six heures. Je n'en connais point encore le résultat ; c'était l'attaque du général Régnier et du général Dombrowski sur la rive droite à Roslau. — L'ennemi paraissait être dans une grande épouvante. — Le duc de Castiglione était arrivé à Leipzig. Il avait eu, il y a trois jours, une affaire avec Thielman et Liechtenstein ; il a

battu complétement ce dernier, l'a mis en déroute et lui a fait douze cents prisonniers. — Le roi de Naples occupe la position de Grosbern, où il me mande qu'il tiendra toute la journée de demain 15. — Mon intention est que vous vous mettiez en marche pour vous rapprocher de Leipzig, et que vous envoyiez demander des ordres au roi de Naples. Je compte donc que vous serez à sept ou huit heures du matin, comme vous le proposez, sur Hohleim. — Je vous écrirai, du reste, de nouveau. — Votre arrivée au roi de Naples lui complétera quatre-vingt-dix mille hommes. — Si le général Régnier ne s'est pas emparé aujourd'hui de Roslau, cela me donnera le temps de m'en emparer demain, de bien battre l'armée de Berlin, et de terminer toutes ces affaires-là. — Je suppose que les reconnaissances que vous aurez envoyées sur la route de Halle vous auront enfin donné des nouvelles. Envoyez de fortes reconnaissances dans cette direction. — Marchez de manière à pouvoir surtout secourir Leipzig, et envoyez demander des ordres au roi pour entrer en bataille. Le moment décisif paraît être arrivé : il ne peut plus être question que de se bien battre. — Si vous entendez le canon sur Leipzig, activez votre marche et prenez part à l'affaire.

« Napoléon. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 12 octobre 1813, trois heures et demie après midi.

« Mon cousin, je n'ai point reçu de nouvelles de vous aujourd'hui; j'espère ne pas tarder à en recevoir. Je suppose que vous vous serez placé à quatre lieues de Leipzig. — Nous nous sommes emparés des ponts de l'ennemi sur l'Elbe, et il paraît que l'armée de Berlin s'est portée sur la rive droite. — D'un autre côté, le roi de Naples occupe la position de Grosbern, qu'il a prise ce matin. Je lui mande de la conserver toute la journée de demain 13. — Mon intention est que, si ce prince doit pouvoir conserver cette position, vous partiez à trois heures du matin pour prendre une position sur la route de Dobern, ayant votre gauche à Tachau. — Je me mettrai en marche de Düben, avec la vieille garde, pour vous rejoindre. La division Curial se mettra en marche d'Eulenbourg avec la division Lefebvre, de sorte que demain, vers midi, nous serons soixante-dix mille hommes réunis à portée de Leipzig. Toute mon armée se mettra en mouvement; et, dans la journée du 14, elle sera toute arrivée, et je pourrai livrer bataille à l'armée ennemie avec deux cent mille hommes. — Faites-moi connaître les renseignements que vous auriez

de votre côté sur l'armée de Silésie et sur les positions que l'on pourrait prendre contre cette armée, contre l'armée qui viendrait par Halle et par Dessau. — Faites-moi bien connaître la position que vous occuperez, et à quelle heure vous pourrez être rendu à portée de Leipzig.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 13 octobre 1813, dix heures du matin.

« Mon cousin, je reçois votre lettre d'aujourd'hui 13, à trois du matin, par laquelle vous m'annoncez que vous serez à huit heures à Hohleim. — Je pense qu'il est nécessaire que vous ne vous massiez en ligne sur la rive gauche de la Partha qu'autant que le roi serait attaqué; mais ce serait une grande faute que de vous porter en ligne sur la rive gauche de la Partha, puisqu'on peut avoir à craindre que Blücher ne vienne à déboucher par Halle ou par quelque autre point. Je pense donc que vous devez reconnaître la position de Brettenfeld et la ligne de la Partha jusqu'à Taucha, et avoir des avant-gardes sur Skindits ainsi que sur la route de Landsberg. Par ce moyen vous vous déploieriez promptement, la gauche à l'Elster et la

droite à la Partha, pour recevoir ce qui viendrait par ces chemins. Reconnaissez bien cette position. Ayez trois ponts sur la Partha, pour déboucher rapidement sur la rive gauche s'il en était besoin; mais tenez votre cavalerie dans les directions de Halle et de Landsberg. Battez les routes de Delitzsch et de Düben, afin de maintenir toutes ces communications parfaitement libres. — Toute ma garde arrive ici dans la journée, et je suppose que la tête arrivera aujourd'hui sur Lindenhain ou sur Hohleim. — A mesure que les autres corps d'armée arriveront, on les placera autour de Leipzig, la garde au centre en réserve. — Si vous étiez placé en ligne sur la gauche de la Partha, et qu'il fallût vous porter contre quelque chose qui viendrait du côté de Blücher, cela dérangerait toute la ligne et serait du plus mauvais effet. Il est important que l'armée de Silésie n'approche pas à deux lieues de Leipzig. — Vos trois divisions peuvent être très-espacées, avec les bonnes troupes qui les composent. Le temps de reconnaître la position qu'elles occuperont donnera celui nécessaire pour se mettre à l'abri de toute attaque. Mon intention est que vous placiez vos troupes sur deux rangs au lieu de trois. Le troisième rang ne sert à rien au feu, il sert encore moins à la baïonnette. Quand on sera en colonnes serrées par bataillon, trois divisions formeront six

rangs et trois rangs de serre-file. Vous verrez l'avantage que cela aura. Votre feu sera meilleur; vos forces seront *tiercées*. L'ennemi, accoutumé à nous savoir sur trois rangs, jugera nos bataillons plus forts d'un tiers. — Donnez les ordres les plus précis pour l'exécution de la présente disposition.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Düben, le 13 octobre 1813, une heure du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, l'Empereur me charge de vous donner l'ordre d'être rendu *aujourd'hui*, 13, *à sept heures du matin, à trois lieues* de Leipzig, et de prendre les ordres du roi de Naples pour votre position, pour entrer en ligne. Ne perdez pas un instant pour exécuter l'ordre de Sa Majesté, et envoyez à l'avance un officier au roi de Naples pour lui faire connaître votre marche.

« Pour le prince vice-connétable, major général,

« Le général de division, chef de l'état-major,

« Comte MONTHION. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Rettnis, le 14 octobre 1813, six heures du soir.

« Mon cousin, mon quartier général est dans le Koll-Garten, au village de Rettnis, sur la gauche de la Partha, à peu près à l'intersection des routes de Taucha et de Wurtzen, à une demi-lieue de Leipzig. Mon officier d'ordonnance Caraman me rend compte que vous prenez position à Stameln, Liebenthal et Brettenfeld. Le général Bertrand a ordre de prendre position, la gauche à Göhlis et la droite à la Partha, couvrant le pont de Schönfeld. Il est ainsi en arrière de votre gauche et vous servira de réserve. — Le duc de Tarente a passé à deux heures après midi le pont de Düben et s'avancera demain sur Leipzig. — Il y a eu aujourd'hui une canonnade assez vive. L'ennemi a été repoussé. Nous occupons Liebertwolkwitz, la droite appuyée à l'Elster. L'ennemi se prolonge sur sa gauche ou sur notre droite. — Toute ma garde, cavalerie, infanterie, artillerie, vient se placer autour de mon logement. Il serait bien convenable de remuer un peu de terre, de faire quelques abatis et de planter des palissades où cela peut être utile. — Je vous envoie une relation de la bataille de Gustave-

Adolphe qui traite des positions que vous occupez.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MACDONALD AU MARÉCHAL MARMONT.

« Lindenhain, le 14 octobre 1813, dix heures et demie du soir.

« Son Altesse le major général m'informe de votre position et de celles que l'armée a prises ce soir. Je me mettrai en marche à deux ou trois heures du matin, suivi du prince de la Moskowa. Dans le cas où l'ennemi déboucherait en grande force sur moi par Delitzsch, et que, sans compromettre le onzième corps, je ne pourrais lui faire face, j'appuierai à gauche pour passer la Partha sur l'un des ponts que m'indique le major général. Le deuxième corps de cavalerie et les deux divisions du premier arriveront, j'espère, à temps pour flanquer ma droite. Je suis instruit que vous devez envoyer au-devant de moi. Je serai fort aise d'avoir de vos nouvelles et de ce que vous aurez vu ou appris.

« Le maréchal duc de Tarente,

« MACDONALD. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Reudnitz, près Leipzig, le 15 octobre 1813,
dix heures du soir.

« Mon cousin, les rapports de la ville sont que le prince royal est à Mersebourg. On croit ce soir voir beaucoup de feux à Markranstadt, ce qui me ferait supposer que la force de l'ennemi ne se présenterait pas sur le chemin de Halle à Leipzig, mais sur celui de Weissenfels à Leipzig, d'où il se joindrait par Zwickau ou Pegau à l'armée de Bohême. Il est indispensable que vous ayez un officier sur la tour de Lindenau, et que vous en envoyiez un autre à la tour de Leipzig pour y lorgner à la pointe du jour. — Je suis fâché que vous n'ayez pas poussé une reconnaissance jusqu'à Schkenditz. — Il est bien nécessaire que tout votre corps ne reste pas dans la situation où il se trouve si l'ennemi attaquait ailleurs.

« Napoléon. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Reudnitz, le 15 octobre 1813, onze heures
du soir.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empereur est surpris que vous ne soyez pas encore en

communication avec le général Bertrand. Ce général est depuis hier au soir de bonne heure à Eustritz. — L'Empereur livre demain bataille à l'armée autrichienne, à la hauteur de Liebertwolkwitz, où le quartier général de l'Empereur sera demain 16, à sept heures du matin. Si vous n'avez que de la cavalerie ou peu d'infanterie devant vous, poussez-la loin et tenez-vous prêt à joindre l'Empereur. Le général Bertrand serait suffisant pour garder la position de ce côté si toute l'armée de Silésie ne débouche pas par là. Dans le cas contraire, le corps du prince de la Moskowa est à Mokau, et, si l'ennemi débouchait devant vous en grande force, votre corps, celui du général Bertrand et celui du prince de la Moskowa sont destinés à lui être opposés [1].

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

[1] Cette disposition était parfaitement sage et conforme à la raison; et c'est quand m'est parvenu le rapport des sapeurs échappés de Halle, qui m'annonçait la marche décidée de l'armée; quand le rapport du 15, à neuf heures du soir, fait connaître que l'infanterie prussienne est en face des avant-postes, et que la vue des feux prouve que toute l'armée ennemie est en présence, que, le 16 au matin, l'ordre est donné au quatrième corps de marcher sur Lindenau, et au troisième, de venir à la grande armée.

(*Note du duc de Raguse.*)

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Reudnitz, le 16 octobre 1813, huit heures du matin.

« L'Empereur vient d'ordonner au prince de la Moskowa de se tenir dans la journée près de Leipzig, ayant sous ses ordres le sixième corps, le quatrième, le troisième, les divisions Lorge, Defrance et Fournier. Prenez en conséquence les ordres de ce prince. Si ce matin on n'avait point aperçu d'armée débouchant par Halle, comme tout porte à penser qu'on n'a rien vu, vous repasserez le pont de Leipzig et viendrez vous mettre en bataille entre Leipzig et Liebertwolkwitz, vos trois divisions en échelons, et vous, vous resterez à une demi-lieue sur la grande route de Leipzig à Liebertwolkwitz, dans une maison où vous établirez votre quartier général. Vous enverrez un aide de camp auprès de l'Empereur, afin qu'on puisse vous retrouver et vous mettre rapidement en marche si cela paraît nécessaire à Sa Majesté pour prendre part à la bataille, ou pour vous porter dans la ville ou pourvoir à tout événement imprévu.

« Vous attendrez, pour l'exécution de ces dispositions, les ordres du prince de la Moskowa.

« Le prince vice-connétable, major général,

« Alexandre. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« 16 octobre 1813, trois heures du matin.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 15 octobre à neuf heures du soir. Je ne tiens pas pour certain que le bataillon qui était à Hanicher se soit replié devant de l'infanterie. Il paraît, au contraire, qu'il n'avait devant lui que de la cavalerie. Il eût été convenable que vous fissiez soutenir ce bataillon sur Hanicher, pour avoir des prisonniers. Il n'est pas dans les règles qu'une reconnaissance de l'ennemi qui n'est pas soutenue par un camp puisse s'approcher et reconnaître notre camp. L'instruction que vous aviez donnée pour que ce bataillon se repliât s'il trouvait l'ennemi en corps d'armée a reçu une mauvaise application, puisque votre troupe s'est retirée sans que l'ennemi se soit présenté en corps de bataille. Avec cette manière de faire la guerre, il est impossible de rien apprendre. Vous auriez dû, depuis deux jours, envoyer des espions à Halle et à Mersebourg, et faire ce qui est d'usage à la guerre, en ordonnant au bourgmestre de vous donner un paysan, dont on retient la femme en otage, et en envoyant avec ce paysan un soldat déguisé comme domestique qui le suive dans sa mission [1]. Cela

[1] Les sapeurs français échappés et arrivés le 15 donnaient de meilleurs renseignements que ceux des paysans.

(*Note du duc de Raguse.*)

réussit sur tous les points; mais vous n'employez aucune des précautions dont on se sert à la guerre. Comment, depuis deux jours, avec trente mille hommes, n'avez-vous fait aucun prisonnier[1]? Le fait est que votre corps est un des plus beaux de l'armée, qu'il est en bataille contre rien, et que vous manœuvrez comme si vous aviez, à une lieue et demie de vous, une armée campée, tandis qu'il est clair qu'avant-hier et hier vous n'avez vu personne.

« NAPOLÉON. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Reudnitz, le 16 octobre 1813, six heures du matin.

« Mon cousin, il me paraît que rien n'annonce que l'ennemi veuille déboucher par Halle, et qu'il n'y a là qu'un corps de cavalerie. Il paraît douteux qu'on ait vu hier, comme on le prétend, quelques bataillons d'infanterie. — A la rentrée des reconnaissances, ce matin, cela sera entièrement vérifié, et, comme je vais faire attaquer les Autrichiens, je pense qu'il est convenable que vous passiez la ville au pont de la Partha, dans le faubourg

[1] Comment faire des prisonniers à quatre ou cinq mille hommes de cavalerie qui nous entouraient, quand on a moins de mille à douze cents chevaux?

(*Note du duc de Raguse.*)

et que vous veniez vous placer en réserve, à une demi-lieue de la ville, entre Leipzig et Liebertwolkwitz, vos divisions en échelons. De là vous pourrez vous porter sur Lindenau, si l'ennemi faisait une attaque sérieuse de ce côté, ce qui me paraîtrait absurde. Je vous appellerai à la bataille, aussitôt que je verrai la force de l'ennemi et que je serai certain que l'ennemi s'engage. — Enfin vous pourrez vous porter au secours du général Bertrand qui placera des postes sur votre position, si, ce qui n'arrivera probablement pas, une armée ennemie pouvait paraître sur le chemin de Halle. — Il faudra vous tenir, de votre personne, sur la grande route, hors de la ville. Il faudra laisser la division Lorge au général Bertrand, afin que cette division, soutenue par l'infanterie du général Bertrand, occupe toujours vos postes avancés.

« NAPOLÉON. »

LE MARÉCHAL MARMONT AU MAJOR GÉNÉRAL.

« 19 octobre 1813.

« Monseigneur, la part qu'a prise le sixième corps d'armée aux batailles des 16 et 18 octobre, devant Leipzig, étant de nature à mériter l'intérêt de Sa Majesté, je crois de mon devoir de vous en adresser le rapport.

« Le sixième corps était placé, depuis plusieurs jours, à Liebenthal, chargé d'observer les mouvements de l'ennemi, qui pourrait déboucher de ce côté. Le 16, au matin, Sa Majesté étant dans l'intention d'attaquer l'ennemi, et aucun corps d'armée considérable ne s'étant encore montré devant moi, je reçus l'ordre de me rapprocher de Leipzig, afin, tout en le couvrant, d'être plus à même de prendre part, s'il y avait lieu, au combat qui devait se livrer de l'autre côté de cette ville. Je mis en marche mes équipages, et bientôt après mon corps d'armée s'ébranla.

« A peine mon mouvement était-il commencé, que de grosses masses de troupes ennemies débouchèrent par les routes de Halle et Gandsberg.

« Il était trop tard, et j'étais trop faible, pour occuper la position de Liebenthal. En conséquence, je continuai ma marche sur Leipzig, en soutenant mon mouvement par une vive canonnade. L'ennemi nous suivit avec activité, en ne montrant toutefois que des forces qui n'étaient pas trop supérieures aux miennes.

« J'avais deux partis à prendre : ou continuer ma marche et passer par le défilé de Leipzig, sous le feu et les efforts de l'ennemi, avec tous les désavantages que le terrain comporte, ou de faire face à l'ennemi.

« J'y fus d'autant plus décidé, que je reçus plusieurs fois du prince de la Moskowa l'assurance que la disposition ordonnée par Sa Majesté pour que le troisième corps me soutînt était exécutée, et qu'il marchait à mon secours. Je m'arrêtai donc; je fis face à l'ennemi, j'occupai la position qui à sa droite au ruisseau d'Eutritz et sa gauche à l'Elster, au village de Meckern, et je me préparai à combattre, soutenu par près de cent pièces de canon.

L'armée ennemie marcha à moi avec rapidité. Ses forces semblaient sortir de dessous terre; elles grossirent à vue d'œil : c'était toute l'armée de Silésie.

« L'attaque de l'ennemi se dirigea d'abord sur le village de Meckern. Ce village fut attaqué avec vigueur, et l'ennemi supporta tout le feu de mon artillerie. Il fut défendu de même par les troupes de la deuxième division, sous les ordres du général Lagrange. Le 2e régiment d'artillerie de marine, qui était chargé de ce poste, y mit vigueur et ténacité; il conserva ce village pendant longtemps, le perdit et le reprit plusieurs fois. Mais l'ennemi redoubla d'efforts et envoya de puissants secours, ne s'occupant que de ce point. Alors je fis exécuter un changement de front oblique par brigade, ce qui forma immédiatement six lignes en échelons, qui étaient également bien disposées pour soutenir ce village, où paraissait être toute la bataille.

« Le 37e léger et le 4e régiment de marine furent successivement portés sur ce village; ils le reprirent et le défendirent avec tout le courage qu'on pouvait attendre d'aussi bonnes troupes.

« Le combat se soutenait avec le même acharnement depuis trois heures, et l'ennemi avait fait des pertes énormes par l'avantage que nous donnait la position de notre artillerie pour écraser ses masses. Mais de nouvelles forces se présentaient sans cesse et renouvelaient les attaques. Une explosion de quatre caissons de douze, qui eut lieu à la fois, éteignit pour un instant le feu d'une de nos principales batteries, et, en ce moment, l'ennemi faisait une charge décisive.

« J'engageai alors les troupes de la première division, qui formaient les échelons du centre, pour soutenir les troupes engagées et combattre l'ennemi, qui faisait un mouvement par son centre.

« Le combat prit un nouveau caractère, et nos masses d'infanterie se trouvèrent en un moment à moins de trente pas de l'ennemi. Jamais action ne fut plus vive. En peu d'instants, blessé moi-même et mes habits criblés, tout ce qui m'environnait périt ou fut frappé.

« Les 20e et 25e régiments provisoire, commandés par les colonels Maury et Drouhot, se couvrirent de gloire dans cette circonstance. Ils marchèrent à

l'ennemi et le forcèrent à plier; mais, accablés par le nombre, ces régiments furent obligés de s'arrêter, en parvenant toutefois à se soutenir dans leur position. Le 32e léger fit aussi des prodiges. Les troupes de la troisième division, qui formaient les derniers échelons, prirent part au combat, autant pour soutenir les troupes qui étaient engagées que pour résister à quelques troupes que l'ennemi faisait marcher par sa gauche.

« Les choses étaient dans cette situation, et le troisième corps, dont l'arrivée eût été si décisive, ne paraissait pas, lorsque l'ennemi précipita six mille chevaux sur toutes nos masses, qui étaient déjà aux prises à une si petite distance avec l'infanterie ennemie.

« Notre infanterie montra en général beaucoup de sang-froid et de courage. Mais plusieurs bataillons des 1er et 3e régiments de marine, qui occupaient une position importante, plièrent, ce qui força nos masses à se rapprocher pour se mieux soutenir. L'ennemi fit de nouveaux efforts qui furent repoussés avec un nouveau courage, et l'infanterie combattit à la fois contre l'infanterie et la cavalerie ennemie, et repoussa toujours de nouvelles attaques jusqu'à la nuit.

« Alors je réunis mes troupes, et je pris position à Eutritz et à Göhlis.

« Ainsi, les troupes du sixième corps ont résisté, pendant cinq heures, à des forces quadruples, et la victoire eût été le prix de nos efforts, malgré la disproportion des forces, si les ordres que Sa Majesté avaient donnés pour le secours à m'envoyer eussent été exécutés.

« J'ai eu dans cette circonstance extrêmement à me louer des généraux et officiers supérieurs, mais je dois faire une mention particulière du général Lagrange, qui a beaucoup combattu au commencement de l'action, et du général Cohorn, qui a soutenu tous les efforts de l'ennemi à la fin de la journée. Nous avons fait de grandes pertes, mais l'ennemi en a dû faire d'énormes. Des prisonniers, faits depuis, les portent à dix mille hommes.

« Le lendemain matin, je repassai la Partha pour me lier à l'armée. Le 17 fut employé à réparer le désordre qu'une affaire aussi chaude avait dû nécessairement causer, et à mettre les troupes en état de combattre.

« Le 18 au matin, le sixième corps était concentré dans les environs de Schönfeld, observant par des détachements les bords de la Partha, défendant les gués et les différents passages. L'ennemi avait manœuvré pendant la nuit pour se porter sur Taucha. Il y passa la Partha, et descendit cette rivière. Lorsqu'il fut à la hauteur de Neutsch et de Naundorf,

les postes qui défendaient ces passages se replièrent sur moi, et j'établis ma ligne, la gauche à Schœnfeld, la droite dans la direction du village de Paunsdorf.

« Mais la défection des Saxons ayant forcé le général Régnier à évacuer Paunsdorf, et à se rapprocher de Leipzig, je pris une nouvelle ligne, la gauche à Schœnfeld, la droite dans la direction du village de Wolkmansdorf, et, après avoir fait établir mes masses en échiquier et border leur front de toute mon artillerie, j'attendis l'ennemi sans inquiétude.

« A l'armée de Silésie, que j'avais combattue l'avant-veille, se trouvait réunie l'armée suédoise; mais, cette fois, j'étais soutenu par le troisième corps qui fournit même une division, commandée par le général Delmas, pour compléter ma ligne.

« L'ennemi déploya devant nous cent cinquante bouches à feu, en même temps qu'il fit attaquer le village de Schœnfeld avec la plus grande vigueur. Sept fois l'ennemi parvint à s'emparer de la plus grande portion de ce village, et sept fois il en fut chassé. C'était encore la division commandée par le général Lagrange, et un détachement de la troisième, qui eurent la gloire de la défense de ce village, et jamais troupes ne se sont comportées d'une manière plus héroïque, car elles comptaient pour rien le nombre de leurs ennemis.

« Les troupes de la troisième division, qui occupaient la ligne en plaine, furent exposées au feu de mitraille le plus épouvantable, sans imaginer, pendant neuf heures, de faire un pas rétrograde. A la fin de la journée, notre artillerie démontée et nos munitions épuisées permirent à l'ennemi d'approcher tellement son immense artillerie, que la position n'était plus tenable, ce qui força à prendre position un peu en arrière. Mais l'artillerie du troisième corps arriva, et la division Ricard se porta rapidement à la position que nous venions de quitter, et chassa une huitième fois l'ennemi du village de Schœnfeld. Ainsi finit cette glorieuse journée.

« Je ne connais pas d'éloges dont ne soient dignes des troupes aussi braves, aussi dévouées, et qui, malgré les pertes qu'elles avaient éprouvées l'avant-veille, n'en combattaient pas avec moins de courage.

« Notre perte dans cette journée a été considérable. Elle a consisté particulièrement en officiers généraux. Le général Richemont, mon chef d'état-major, a été tué à mes côtés. Les généraux Delmas, Friederich et Cohorn ont été blessés mortellement. Les généraux Compans, Pelleport et Choisy l'ont été d'une manière moins grave. Mon sous-chef d'état-major, quatre de mes aides de camp, et cinq officiers de mon état-major ont été tués ou blessés.

« Et, dès ce moment, je dois faire une mention particulière du courage et du zèle que les colonels Denis de Damrémont et Fabvier, employés près de moi, ont montrés. »

LE MARÉCHAL MARMONT A NAPOLÉON.

« 20 octobre 1813.

« Sire, je supplie Votre Majesté de me permettre de lui exprimer la vive affliction que j'ai éprouvée à la lecture de son bulletin du 19, qui vient de me parvenir. — Sire, tout ce qui est relatif à la défense de Schœnfeld et de toute la plaine, jusqu'à la hauteur en arrière de Paunsdorf, le 18 octobre, m'appartient tout entier, tant pour la disposition des troupes que pour leur commandement sur le champ de bataille, et non au prince de la Moskowa, auquel Votre Majesté attribue les succès obtenus. — Il a paru à peine en tout dix minutes sur ce point. J'ai été personnellement dix heures sous la mitraille de l'ennemi par la nécessité des circonstances, parce que c'était seulement en payant de sa personne et par la présence du chef qu'un aussi petit nombre d'hommes que celui que j'avais pouvait résister à des forces aussi supérieures que celles qui étaient devant moi. C'est ce jour-là, Sire, que tout ce qui m'environnait a péri. — Jamais, à aucune époque

de ma vie, je ne vous ai servi avec plus de dévouement que dans cette occasion. — Il n'y a pas un soldat du sixième corps qui ne puisse l'attester; et cependant Votre Majesté n'a pas daigné prononcer mon nom dans le récit de cette glorieuse journée. — Sire, après l'humiliation et le danger plus grand encore d'être sous les ordres d'un homme tel que le prince de la Moskowa, je ne vois rien de pire que de se voir aussi complétement oublié en pareille circonstance.

« L'objet de mes affections et de mes vœux est d'obtenir votre bienveillance; et Votre Majesté ne saurait me refuser sa justice. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Ollendorf, le 22 octobre 1813, onze heures et demie du soir.

« Monsieur le duc de Raguse, l'intention de l'Empereur est que, avec les troisième, sixième et septième corps d'armée, vous continuiez, demain 23, votre mouvement sur Erfurth, pour prendre position sur les hauteurs, en arrière de la forteresse. Ayez soin d'envoyer à l'avance un officier pour reconnaître la position que vous devrez occuper.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Ollendorf, le 22 octobre 1813, onze heures et demie.

« Je donne l'ordre au général Sébastiani de flanquer la marche de l'armée, et de protéger ce qui passera entre vous et le duc de Reggio.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Erfurth, le 24 octobre 1813, deux heures du matin.

« L'intention de l'Empereur est que vous placiez vos corps dans des villages plus près d'Erfurth, afin de bien vous rallier ce matin et de prendre les effets d'habillement et d'armement dont vous pouvez avoir besoin.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE.

« *P. S.* Faites-moi connaître le nom des villages où vos corps seront placés. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Gotha, le 25 octobre 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'Empe-

reur ordonne que vous partiez demain à deux heures du matin pour vous rendre à Eisenach. Vous y prendrez une position militaire pour soutenir la ville et le général Sébastiani, qui a beaucoup de cavalerie ennemie en présence, et vous vous tiendrez prêt à aller plus loin du côté de Berka.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

ORDRE POUR M. LE DUC DE RAGUSE.

« Rothenbergen, le 30 octobre 1813.

« Les bagages et tous les parcs d'artillerie de l'armée se rendront d'ici à Langenselbold, de là à Hochstädt, passant par Bruckobel, et de là, d'après les nouvelles que l'on aura, ils se dirigeront sur Francfort ou sur Bergen. Tous les isolés et blessés, tous les chevaux blessés, les hommes de cavalerie, non combattants à leur régiment, suivront la même route. Le duc de Padoue, avec le troisième corps de cavalerie, marchera en tête de cette colonne et la dirigera.

« MM. les maréchaux commandant en chef les corps d'armée, le général Sorbier, le général Rogniat, le général Dulauloy, le général Nansouty, commandant en chef la cavalerie, le directeur général de l'administration de l'armée, et enfin

tous chefs d'autorité militaires ou d'administration, feront exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus. M. le général Radet est spécialement chargé et responsable de l'exécution de cet ordre. Il placera des postes de gendarmerie en conséquence, de manière qu'il n'y ait que l'artillerie active des corps d'armée et les combattants qui suivent la grande route de Hanau, et que tout le reste prenne la route indiquée dans l'ordre ci-dessus. M. le général Radet fera mettre deux poteaux avec des écriteaux.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Au camp, quatre heures du matin.

« Monsieur le duc de Raguse, j'ai remis à l'Empereur le petit croquis que vous m'avez envoyé de votre position. Sa Majesté fait demander si, ce matin, vous pouvez attaquer la ville de Hanau de votre côté. Pouvez-vous passer le pont de bois ?

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

« *P. S.* Nous avons jeté toute la nuit des obus dans la ville. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« A une lieue en avant de Hanau, le 31 octobre 1813,
dix heures et demie.

« Monsieur le duc de Raguse, l'officier d'état-major que je vous ai envoyé arrive. L'Empereur me charge de vous dire de continuer à canonner l'ennemi avec toute votre artillerie.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Au bivac, devant Hanau, le 31 octobre 1813.

« Monsieur le maréchal duc de Raguse, l'ennemi a évacué Hanau, le duc de Bellune et le duc de Castiglione partent pour Francfort ; vous laisserez au pont les troupes nécessaires pour contenir l'ennemi. Le général Bertrand a ordre d'occuper Hanau ; concertez-vous avec lui, et, lorsqu'il se sera emparé des positions, continuez votre mouvement sur Francfort.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

« *P. S.* Le général Bertrand pourra remplacer les troupes que vous avez au pont de bois ; concertez-vous avec lui. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Francfort, le 31 octobre 1813.

« Vous pouvez prendre position en avant du faubourg de Hanau ; vous ferez prendre pour deux jours de vivres à Francfort, et à cet effet vous enverrez des corvées en règle dans la ville pour recevoir cette distribution.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Francfort, le 1er novembre 1813, trois heures et demie du matin.

« L'Empereur ordonne qu'avec les troisième et sixième corps d'armée vous vous portiez à Höchst, que vous y passiez la Nidda et que vous preniez position jusqu'à nouvel ordre sur cette rivière. Mettez-vous en mouvement à six heures du matin.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

« *P. S.* Faites partir les isolés et les voitures qui peuvent être autour de vous. »

NAPOLÉON AU MARÉCHAL MARMONT.

« Mayence, le 2 novembre 1813.

« Mon cousin, je reçois votre lettre ; vous n'avez

envoyé, ni à moi, ni à l'état-major, aucune relation des batailles du 16 et du 18 : ce que vous auriez dû faire.

« NAPOLÉON. »

LE MAJOR GÉNÉRAL AU MARÉCHAL MARMONT.

« Höchst, le 2 novembre 1813, une heure et demie du matin.

« Vous tiendrez la position que vous occupez sur la Nidda, à Höchst, jusqu'à l'arrivée du général Curial, c'est-à-dire de la première de ses divisions; ensuite vous vous mettrez en route avec votre corps pour vous rendre à Mayence. Le général Sébastiani a l'ordre de flanquer la droite de la route d'ici à Mayence. Vous remettrez la garde des ponts à ce général.

« Le prince vice-connétable, major général,

« ALEXANDRE. »

FIN DU TOME CINQUIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEIZIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE DIX-HUITIÈME. — 1813.

CORRESPONDANCE DU LIVRE DIX-HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME.







